

FNA 1290 - Ce qui mordait le ciel...

Brussolo, Serge

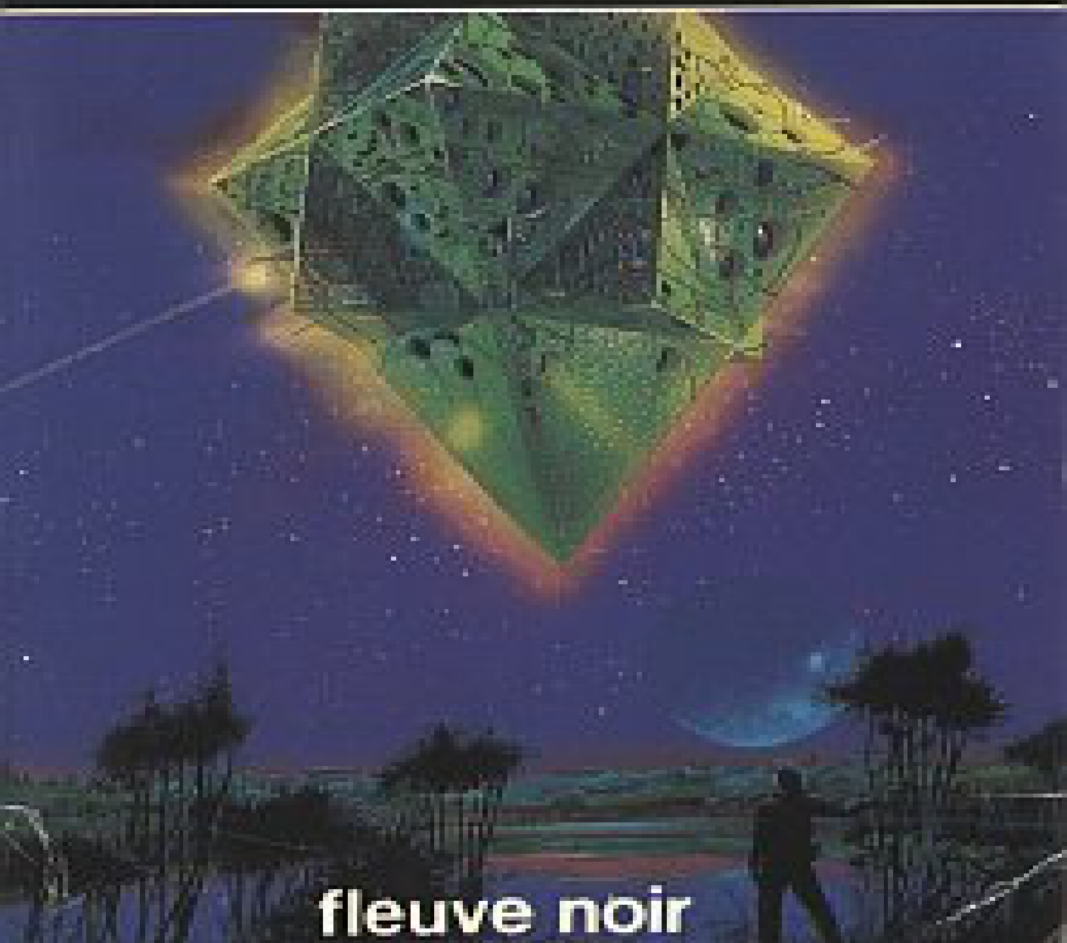
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

SERGE BRUSSOLO

CE QUI MORDAIT LE CIEL...



Serge Brussolo

Ce qui mordait le ciel...



Denoël

Cet ouvrage a été précédemment publié dans la collection
Présence du futur aux Éditions Denoël.

Serge Brussolo, 1984
Éditions Denoël, 1998.

Écrivain prolifique, adepte de l'absurde et de la démesure, Serge Brussolo, né en 1951, a su s'imposer à partir des années 80 comme l'un des auteurs les plus originaux de la science-fiction et du roman policier français. La puissance débridée de son imaginaire, les visions hallucinées qu'il met en scène, lui ont acquis un large public et valu de figurer en tête de nombreux palmarès littéraires.

Le syndrome du scaphandrier, *La nuit du bombardier* ou *Boulevard des banquises* témoignent de l'efficacité de son style et de sa propension à déformer la réalité pour en révéler les aberrations sous-jacentes.

CHAPITRE PREMIER

David freina tardivement, et l'avant de la voiture vint égratigner sa peinture aux épines des rouleaux de barbelés interdisant l'accès du champ funéraire. Un garde casqué de chrome jaillit de la guérite, la main posée sur la crosse de son arme. David fit coulisser la vitre latérale et tendit sa carte professionnelle. Le rectangle de plastique le représentait de face et de profil, en pied, entièrement nu comme l'exigeait la nouvelle réglementation. Sur toute la longueur du coupe-file s'étirait une inscription en relief :

*Compagnie Intergalactique de Pompes Funèbres
Rituels et cérémonies adaptés*

La sentinelle examina le cliché sur lequel David paraissait légèrement plus jeune – ou moins soucieux ? – et fit la moue, comme si ce visage nerveux, aux pommettes saillantes, et aux longs cheveux noirs roulés en chignon à la mode des toréros, éveillait en lui une vague répugnance.

— C'est vous l'inspecteur des tombeaux ? s'enquit-il en rendant le laissez-passer à son propriétaire. Mince, vous faites un drôle de boulot !

David haussa les épaules sans répondre. Il était fatigué. Il venait de faire trois cents kilomètres pour venir inspecter le chantier. La climatisation de la voiture était tombée en panne et il avait souffert de la chaleur durant tout le voyage. Le garde s'éloigna pour lever la barrière. David appuya sur l'accélérateur, lançant le véhicule sur le périmètre d'ensevelissement. Au même instant, les cristaux liquides de l'ardoise électronique de communication inscrivirent un message sur le tableau de bord :

*M. Neemorev vous demande d'urgence.
Accusez réception.*

C'était la troisième fois que l'appel apparaissait depuis le matin. David choisit de l'ignorer. Il détestait Neemorev. Il freina et reporta son attention sur la construction qui occupait le centre de l'esplanade. Le monument était composé de quatre cent cinquante mille cercueils

scellés les uns contre les autres, comme les briques d'une muraille. Chacune des bottes rectangulaires, s'ajoutant aux précédentes, avait fini par constituer un édifice baroque, un temple aux multiples salles noyées dans un labyrinthe de couloirs étroits.

L'étrange mausolée aux proportions de basilique rassemblait tous les guerriers tombés à la bataille de Nhadya, quinze jours plus tôt, sur la lointaine planète Desder 5. Cette architecture funèbre, cette maçonnerie où les pierres avaient été remplacées par des cercueils, renfermait la dépouille du général Baal-Vizir, fauché par la mitraille à la tête de ses troupes. Sa veuve, maintenant aux commandes de l'État, avait exprimé le souhait que le chef et ses soldats se retrouvent « unis dans la mort comme ils l'avaient été dans le combat »... et la Compagnie intergalactique de funérailles adaptées lui avait aussitôt soumis ce projet hardi, où les cercueils des guerriers constituaient en quelque sorte l'écrin au sein duquel serait inhumé le corps du monarque combattant. L'idée avait bien sûr reçu l'accord enthousiaste du conseil royal.

La compagnie était coutumière de ce genre de marchés. Fondée jadis par la corporation des fossoyeurs de l'espace, elle n'ignorait rien des multiples cérémoniaux en usage dans la Galaxie. En dix ans de service funèbre, David avait assisté à plus de rituels qu'un ethnologue dans toute sa carrière.

Sur Aldébaran, par exemple, la coutume voulait qu'on enterrât seulement les yeux, le cerveau et l'appareil génital des morts ; le reste du corps, considéré comme impur, devait être dévoré sur place par une troupe de chiens albinos toujours en nombre pair. Sur Alpha du Centaure, on teignait les morts en rouge par piqûres d'encre de Chine, ou bien on les déshydratait pour les restituer à leur famille sous forme de sachets emplies de poudre rose. Sur l'un des satellites de Jupiter, le rite exigeait que chaque corps fût enterré debout, un renard cousu à l'intérieur du ventre. Il y avait aussi le cérémonial du dépècement tel qu'on devait le pratiquer sur Saturne, dissociant chaque cadavre au scalpel sous les yeux de la famille réunie pour sceller ensuite dans trois urnes bien distinctes les muscles, les os et l'ensemble des viscères. Ce fractionnement ayant pour unique but de détruire l'intégrité physique du mort et de l'empêcher ainsi de revenir hanter les vivants. Le pourrissement accéléré était, lui, une habitude typiquement martienne. Jamais David n'avait vu le savoir des maîtres de la compagnie pris en défaut, et les exigences les plus folles étaient chaque fois comblées au-delà de toute espérance.

Ainsi, sur Mercure, les obligations religieuses voulaient qu'on tannât la peau du défunt pour en faire une tunique que sa veuve

devait porter pendant toute la durée légale de son deuil. Parfois on avait recours à la momification réductrice qui ramenait un cadavre aux proportions d'une statuette^[1] et aussi...

Le jeune homme ouvrit la portière. Le vent ne parvint pas à dissiper sa fatigue. La sueur collait le costume de nylon sur sa peau. Il se secoua, prit une formule de procès-verbal dans sa serviette et marcha vers le mausolée collectif.

Depuis quelque temps, son travail l'emplissait d'un dégoût qu'il n'arrivait plus à réprimer. L'atmosphère morbide dans laquelle il évoluait en permanence n'était sûrement pas étrangère à ce sentiment de répulsion. Peut-être aurait-il dû changer de profession ? Mais il ne savait rien faire d'autre qu'inspecter des tombeaux pour vérifier s'ils correspondaient bien aux normes d'exploitation... Et puis la compagnie ne laissait pas si facilement partir ses collaborateurs. En dix ans, il avait appris beaucoup trop de choses, il s'était familiarisé avec trop de secrets de fabrication pour qu'on accepte sa lettre de démission sans sourciller. Non, il était bel et bien pris dans la nasse. Tout au plus pouvait-il espérer extorquer un congé spécial à son supérieur immédiat : Neemorev.

Il s'engagea dans le curieux bâtiment. Ses talons sonnaient irrespectueusement sur le bois des cercueils soudés bord à bord. Malgré sa longue habitude, il se sentait mal à l'aise. Il s'agenouilla, vérifia l'étanchéité des caisses funéraires, laissa errer son regard à la recherche d'une fissure, d'une écharde. Il agissait en état second, sachant que l'inspection de détail allait nécessiter le restant de la journée et qu'il n'avait aucune chance de signer l'autorisation de livraison avant le coucher du soleil. Si tout se révélait conforme, la sépulture serait chargée dès le lendemain dans la cale d'un vaisseau de transport, et acheminée sans retard sur Desder 5. Il soupira. Le garde avait raison : c'était vraiment « un drôle de boulot »...

Il travailla deux heures d'affilée, puis s'arrêta soudain, frappé de découragement. Sans vraiment savoir ce qu'il faisait, il froissa la feuille du procès-verbal et l'expédia devant lui d'une pichenette maladroite. Tout lui était indifférent, il n'avait plus qu'une envie, rentrer chez lui, se coucher et dormir six mois sans ouvrir une seule fois les paupières.

Il quitta le mausolée, revint à la voiture. Sur l'ardoise de communication les cristaux liquides avaient viré au rouge et palpaient à un rythme effréné, soulignant l'urgence du nouveau message :

Prière contacter chef de secteur Neemorev

David sifflota nerveusement. Après tout, pourquoi refuser la confrontation ? Cette visite au siège de la compagnie aurait au moins l'avantage de le dispenser de la routine fastidieuse des inspections en attente. Il était arrivé à un tel seuil de dégoût qu'il aurait sauté sur le premier prétexte venu pour couper à la corvée des visites inscrites sur son carnet de rendez-vous. Et pourtant il y avait le contrôle des nouveaux bûchers-feux d'artifice commandés par les tribus du septième ponant, les sépultures flottantes réalisées selon les désirs des peuples marins d'Oghon, véritables paquebots mortuaires dont le pilotage automatique avait été programmé pour éviter les obstacles et les écueils... Il y avait ces nouvelles tombes orbitales destinées à être satellisées autour d'Alpha Zêta, et aussi... Il jura et porta la main à son front, comme un homme qui sent monter en lui les progrès de la fièvre.

Sans plus s'occuper du mausolée, il s'installa au volant et démarra sèchement en direction de la capitale. Si la circulation demeurerait fluide il pouvait atteindre l'immeuble de la compagnie en moins d'une heure.

Pour la première fois de la journée, la chance le favorisa, et il vit bientôt se profiler à l'horizon la tour de marbre noir renfermant les bureaux de la maison mère. L'édifice avait quelque chose d'impressionnant. C'était comme un monolithe d'ombre et de silence solidifiés qui vous amenait à ne plus vous exprimer qu'en chuchotant dès que vous en passiez le seuil.

Trois cimetières factices l'entouraient, présentant aux clients un échantillonnage complet des dernières réalisations techniques produites par le bureau d'études. David franchit une première barrière. Dans le rétroviseur, il aperçut le garde qui décrochait le téléphone pour prévenir la direction de son arrivée.

Il y eut encore deux contrôles avant qu'il puisse poser le pied dans le hall. La compagnie avait la phobie de l'espionnage industriel.

Neemorev attendait au milieu du déambulateur central. Les mains croisées derrière le dos, sanglé comme à son habitude dans un strict costume de croque-mort. Il était de très petite taille, chauve, avec un crâne curieusement bosselé et une peau ivoirine qui paraissait épaissie, calcifiée comme celle d'un jeune animal qui secrète doucement sa carapace d'adulte. Il salua David d'un geste rapide qui pouvait passer pour une bénédiction et l'entraîna vers l'ascenseur rapide qui desservait le toit du bâtiment. Le jeune homme fronça les sourcils ; cette façon de procéder relevait du protocole réservé aux

affaires confidentielles. La cabine s'éleva dans un sifflement d'ultrasons et franchit en cinq secondes les soixante étages la séparant du toit. La porte coulisssa et une bouffée de chaleur agressa les deux hommes. Ils firent quelques pas.

Neemorev s'accouda aux créneaux tenant lieu de garde-fou. Du haut de l'immeuble, on embrassait les différents cimetières qui entouraient le bâtiment de la compagnie comme autant d'anneaux satellisés.

— C'est une affaire ennuyeuse, attaqua le petit homme sans souci de préambule, une bavure commise à notre insu il y a de nombreuses années, et qui remonte aujourd'hui à la surface. Vous avez entendu parler des « sépultures implantées » ?

— Vaguement.

— Cela date d'un demi-siècle, vous n'étiez pas né. C'était un travail de commande effectué pour les moines guerriers de la constellation du Cygne. Ils étaient obsédés par l'idée que leur corps puisse finir dévoré par les charognards, au terme d'une bataille. Pour eux, mourir au combat équivalait à la plus belle des morts, mais cette satisfaction était gâchée par le fait que la dépouille, abandonnée sur le lieu de l'affrontement, devenait immanquablement la proie de tous les animaux qu'attirent d'ordinaire les cadavres : hyènes, corbeaux, vautours, etc. Peu à peu s'était développée chez eux la certitude qu'un corps souillé par la morsure ou le coup de bec de l'un de ces nécrophages devenait impur et se trouvait dans l'impossibilité de comparaître devant les hautes instances de l'au-delà... Cette obsession avait pris une telle ampleur qu'elle venait refroidir leur ardeur au combat. La crainte de la souillure encourue leur faisait redouter la mort, donc la bataille... Il fallait enrayer cette phobie. Les supérieurs des trois confréries majeures sont donc venus nous demander de trouver une solution. Après un an d'expérimentation, nos services scientifiques ont mis au point ce qu'on a appelé par la suite « les sépultures implantées ». Il s'agissait en fait d'une substance rappelant le cristal greffée sous la peau, et destinée à proliférer rapidement dès cessation totale de l'activité cérébrale. Autrement dit, lorsque l'encéphalogramme du porteur devenait plat, une réaction chimique se déclenchait aussitôt. Un quartz à prolifération accélérée enveloppait le cadavre au sein d'un agglomérat cristallin inentamable. Cette « inclusion » protégeait la dépouille de toute agression extérieure. De plus, le corps du défunt demeurait intact, comme pris dans les glaces, momifié ! Nous n'avions pas lésiné sur la qualité : le quartz – j'emploie ce terme totalement impropre pour simplifier – offrait l'avantage d'une structure moléculaire très serrée, impénétrable ! Les chocs, le

feu, la morsure des lasers, mouraient à sa surface sans parvenir à l'entamer ! Nous avons mis au point la première sépulture réellement inviolable de l'histoire de la Galaxie...

David haussa les sourcils. Le marbre noir de la terrasse captait la chaleur. Les dalles lui brûlaient la plante des pieds à travers l'épaisseur de ses semelles.

— Attendez, protesta-t-il, vous allez trop vite... Vous voulez dire que ces types portaient leur futur tombeau sous la peau ?

— Exact, marmonna Neemorev d'un air excédé, c'était aussi simple que de se faire vacciner ! Une piqûre, et on plaçait sous l'épiderme un module microscopique composé d'une souche cristalline maintenue à l'état statique et d'un détecteur d'onde mentale analogue à n'importe quel électroencéphalographe. Dès que le tracé se faisait linéaire, le quartz était activé. Il commençait alors à étendre ses structures, facette après facette, enveloppant la dépouille. Le conglomerat final avoisinait les quatre mètres cubes. L'impression générale était celle d'un cadavre enfermé dans un morceau de banquise. Très esthétique, une sorte de solennité naturelle, si vous voyez ce que je veux dire. Jusqu'au moment de sa mort, le porteur d'implant n'avait rien à redouter, et, dès qu'un coup de sabre mettait fin à sa carrière de moine-guerrier, son corps se trouvait – en l'espace de quelques minutes – à l'abri des agressions extérieures et des souillures...

— Où est le problème ? Les ordres religieux se sont plaints ?

— Pas du tout, pas du tout ! Ils ont bien sûr exigé l'exclusivité du procédé, mais c'était un énorme contrat, la compagnie n'a pas voulu contester. Les envoyés sont repartis vers la constellation du Cygne avec leur provision d'implants, et l'on n'a plus jamais entendu parler d'eux.

— Alors ? Vous parliez d'une bavure...

Neemorev grimaça.

— Une négligence qu'on a découverte par hasard il y a seulement un mois, en classant les archives du labo... Une ânerie tellement énorme qu'on n'ose même pas y penser ! C'est un jeune type qui effectuait un travail de recherches sur l'évolution des expérimentations animales qui a mis le doigt dessus.

— Abrégez, bon sang !

— D'accord. Pour mettre au point l'implant-sépulture, on a bien sûr dépensé des centaines de millions. Or, il se trouve que pour amortir sa section expérimentale, le laboratoire fabrique aussi des vaccins. C'est une pratique courante, une manière d'éponger les pertes énormes qu'engendre la recherche...

David se figea.

— Vous n'êtes pas en train de me dire que...

— Si, justement ! lâcha Neemorev. Un caisson d'implants-sépultures a été égaré dans le département de vaccination. On l'a étiqueté « Souche B. Protection contre la fièvre sumarienne », *et on l'a vendu comme tel à un organisme officiel !*

David haussa les épaules.

— Et alors ? Les gens qu'on a vaccinés auront gagné une sépulture de grand luxe sans rien en savoir, où est le drame ?

Neemorev secoua la tête avec rage.

— Vous ne comprenez pas ! Ce vaccin n'était pas destiné aux hommes. C'était une protection vétérinaire ! Une substance qu'on réserve aux animaux ! Nos gars ont enquêté discrètement. Ils ont reconstitué l'itinéraire de la caisse. On sait aujourd'hui à qui ont été injectés les implants : à tout un groupe de bovins en transit que l'Aide aux Planètes en Voie de Développement destinait à la planète Sumar. Parmi ces bestioles, il y avait des thomocks...

— Des quoi ?

— Des thomocks ! Des ruminants inoffensifs, *mais de la taille d'un mammoth !* C'est là que tout cafouille : le vétérinaire de service, vu la masse des pachydermes, a décidé de son propre chef de multiplier par cent le volume de l'injection ! Tout le troupeau y est passé, et chaque spécimen a reçu à lui seul une dose de cristal concentré proprement démentielle ! Cette arche de Noé piégée a été ensuite expédiée en direction de Sumar... Il y a de cela une cinquantaine d'années.

— L'implant-sépulture demeure actif dans un organisme animal ? demanda David.

— Bien sûr, sinon où serait le problème ? Ce qui nous inquiète, c'est la masse de ces pachydermes, car elle implique une construction cristalline en proportion ! Cent doses ! Vous réalisez ? C'est comme un homme qui porterait dans sa chair le volume potentiel d'un cimetière entier ! J'ai rencontré l'équipe scientifique ce matin. Ils ne veulent pas se prononcer. Ils crèvent de trouille. Aucune expérimentation n'a été entreprise à grande échelle. On a toujours travaillé sur de faibles proportions... En conclusion on ne sait pas si le cristal peut continuer à se développer au-delà d'un certain volume, ou même s'il est sujet à mutation.

— Mais cette planète : Sumar, objecta David, vous n'en avez jamais reçu aucune nouvelle ?

Neemorev eut un geste d'impuissance.

— C'est une terre en voie de développement, vous savez bien ce que cela signifie : impossibilité de s'ingérer dans les affaires

intérieures des mondes adolescents ! Aucun transfert technologique... Interdiction formelle d'accélérer la courbe d'évolution, et autres foutaises analogues ! Les informations ne filtrent qu'au compte-gouttes, collectées par des sondes automatiques, thésaurisées par des banques mémorielles que personne ne consulte jamais !

— Et mon rôle là-dedans ?

Neemorev se redressa, enfouit les poings au fond de ses poches.

— C'est une sale histoire, David, fit-il d'un ton de confesseur énonçant les pénitences, il faut savoir ce qui s'est passé là-bas. Nous pouvons être tenus pour responsables. S'il y a eu catastrophe, il faut prendre les devants pour être prêts lorsque le scandale éclatera. Un jour ou l'autre, un petit malin remontera jusqu'à nous, sortira des oubliettes l'histoire des sépultures-implantées...

— Vous n'avez vraiment obtenu aucune information ? murmura David.

— Non. Au ministère, on m'a éconduit. Je ne pouvais pas insister sans paraître suspect. Vous savez, il y a des milliers de planètes classées sous la même rubrique. La plupart du temps on ne contrôle leur évolution qu'une fois tous les vingt-cinq ans, mais la compagnie a de nombreux ennemis... Un scandale bien orchestré peut faire beaucoup de mal. Vous imaginez la presse ? *La Compagnie Intergalactiques de Funérailles enterre une planète !* et autres titres ronflants !

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Mon petit David, il faut que vous vous rendiez sur place. Dressez un descriptif de la situation, recensez les doléances de la population s'il y en a, débrouillez-vous pour étouffer les protestations, nous indemniserons les victimes éventuelles...

— Mais vous disiez que les mondes en voie de développement étaient interdits ?

— Pas à tout le monde. Les missions humanitaires, et les équipes d'observations ont licence d'atterrissage.

— Et vous n'avez pu trouver aucun témoin parmi ces gens-là ?

— Les livraisons de bétail ou de semences sont effectuées par des navires entièrement robotisés ; quant aux missions d'études, il n'y en a jamais eu aucune qui ait daigné s'intéresser à Sumar... C'est trop loin. Et puis la mode est plutôt aux satellites de Ghänon.

David se rongea l'ongle du pouce.

— J'ai intrigué pour vous dénicher une couverture officielle d'ethnologue, reprit Neemorev, les balises de surveillance vous laisseront le passage pourvu que vous n'ameniez avec vous ni arme ni instrument électronique. La population de Sumar est inégalement

développée, à ce qu'on m'a dit. Selon les régions, on passe du Moyen Age au vingtième siècle. La morphologie des indigènes est semblable à la nôtre, c'est sûrement pour cela qu'ils n'ont pas la cote auprès des scientifiques. On leur préfère des peuplades plus... pittoresques ! Tant qu'à se déplacer, autant en avoir pour son argent, pas vrai ?

David ne prit pas la peine de sourire. Cette histoire ne lui disait rien qui vaille.

— Vous m'expédiez dans le brouillard, remarqua-t-il, c'est un boulot d'espion, pas de cadre commercial ! Vous n'avez vraiment aucune idée de ce qui est arrivé là-bas ?

— Il n'est peut-être encore *rien* arrivé. Les thomocks vivent longtemps d'ordinaire. Dans ce cas, votre mission sera seulement préventive.

— Est-il possible de récupérer l'implant ?

— Vous plaisantez ? On a administré à ces monstres CENT implants par tête ! Les modules doivent se balader au hasard de leur organisme... Et n'oubliez pas qu'ils sont microscopiques !

— Je suis vraiment forcé d'accepter cette mission ?

— Non, pas si vous envisagez de chercher très rapidement un autre job. Vous ne paraissez pas comprendre l'importance de l'enjeu. Personne ne sait exactement ce qui va se passer lorsque ces pachydermes commenceront à mourir. Tout est envisageable, même un bouleversement radical de l'environnement. Je veux savoir où en est la situation là-bas ! Vous êtes assez habile pour improviser sur place. Je vous ai préparé un dossier. Le ministère va vous convoquer pour vous accorder son habilitation. Essayez de jouer votre personnage de scientifique avec conviction. Tout le topo est là-dedans.

Il sortit une épaisse enveloppe de la poche intérieure de sa veste.

— De toute manière, ils ne vous passeront pas au crible, reprit-il d'un air dégagé, ils s'en foutent. Ils savent que les contrôles ne vous permettront d'embarquer qu'à poil ! Donc aucun danger que vous soyez un trafiquant ou un marchand de technologie avancée... Ce qu'ils redoutent surtout, c'est qu'on débarque sur Sumar des automobiles, des avions, des mitraillettes, des missiles nucléaires ; le reste... !

David leva la main en signe de capitulation. Après tout il n'avait pas de raison de se plaindre. Neemorev venait de lui servir sur un plateau le moyen de rompre avec la routine déprimante des inspections quotidiennes. N'était-ce pas ce qu'il avait souhaité tout au long de la journée ?

CHAPITRE II

Les formalités administratives se déroulèrent sans anicroche. Un fonctionnaire ennuyé accorda à David l'autorisation d'effectuer une « mission ethnologique de repérage » sur la planète Sumar, et lui réserva une place sur le vaisseau cargo mensuel qui acheminait différents types de semences et de fertilisants vers les mondes en voie de développement. David n'avait jamais effectué de longs vols à travers l'espace, mais d'emblée, le protocole d'embarquement s'annonça sous les couleurs d'une opération routinière et dépourvue de pittoresque. La nef cosmique, entièrement robotisée, avait l'aspect aseptisé d'une usine régie par l'automation. Comme l'avait prédit Neemorev, David ne put monter à bord qu'entièrement nu. Des gardes lui indiquèrent son caisson d'hibernation, vérifièrent qu'il s'y installait bien, et quittèrent précipitamment l'appareil, visiblement peu désireux de partager une aussi longue course.

Le jeune homme resta donc seul, allongé dans son sarcophage de plexiglas, au milieu des containers de semences, dans la pénombre d'une soute mal éclairée.

Peu de temps avant que ne commence le compte à rebours, une seringue automatique le piqua à la saignée du coude. Il mit exactement vingt-huit secondes pour perdre connaissance.

CHAPITRE III

Lorsque, six mois plus tard, le vaisseau se posa sur Sumar, le caisson d'hibernation de David fut assez cavalièrement débarqué au milieu des barils de grains et des sacs de terreau. Des chariots robotisés entassèrent pêle-mêle l'homme et les semences sous le toit d'un hangar vermoulu propriété du service des douanes, puis battirent en retraite et réintégrèrent les flancs du vaisseau qui s'envola sans plus attendre.

Les intraveineuses de réanimation tirèrent donc David de l'oubli au milieu d'un capharnaüm d'arrière-boutique d'un grand prosaïsme, et au moment où il repoussait le couvercle du caisson pour s'asseoir, le jeune homme eut la sensation d'être une momie qui s'éveille brusquement et se découvre échouée au flanc d'un monticule d'objets saisis en douane ! Il faisait nuit, la porte du hangar avait été verrouillée. Il n'avait d'autre solution que d'attendre l'heure d'ouverture des entrepôts, assis en tenue d'Adam sur un sac de terreau de première qualité. Ce qu'il fit. Les longs mois d'inconscience qu'il venait de traverser lui avaient empli la tête d'une brume cotonneuse qui gommait ses souvenirs, et, pendant près d'une heure, il dut lutter contre une amnésie momentanée assez éprouvante. Peu à peu des bribes d'informations remontèrent de la vase de l'oubli, comme les débris d'une épave disloquée, et il occupa le temps qui le séparait encore de l'aube à reconstituer le puzzle de sa mission.

Quand le soleil se mit à dessiner des rais de lumière entre les interstices des parois, les douaniers firent coulisser le vantail et une nuée de poussière dorée dansa dans les rayons obliques. Les deux hommes examinèrent David avec méfiance. Ils portaient des uniformes vieillots de drap bleu marine agrémentés de gros boutons ciselés. Leur anatomie, pour ce qu'on en voyait, ne différait en rien de celle du jeune homme. Mais il n'y avait là rien de bien surprenant puisque Sumar était en grande partie peuplée de lointains descendants de colons terriens que les difficultés d'exploitation (et le peu de soutien de la planète mère !) avaient progressivement fait régresser.

David se présenta, et constata à cette occasion que la langue utilisée par les deux fonctionnaires était un « pidgin » mêlant le français, le russe et l'allemand. Le socle du caisson d'hibernation contenait un enregistrement ayant valeur de laissez-passer, ainsi

qu'une certaine somme inscrite sur carte magnétique. Le jeune homme appuya sur la touche d'audition, mais – le message terminé – les douaniers ne se montrèrent pas plus accueillants. Ils devisèrent un instant à voix basse tandis que David récupérait la carte de crédit. Pour finir, ils lui donnèrent une couverture pour dissimuler sa nudité et l'entraînèrent vers un bâtiment bâtard orné de cariatides et d'orants du plus pur style pompier. Un cabriolet tiré par deux chevaux squelettiques attendait, en travers d'une allée de gravier. On fit entrer « l'émigrant » dans une salle empestant la paperasse moisie, on lui confisqua la carte et on lui ordonna d'attendre.

Il attendit effectivement une heure, au terme de laquelle l'un des fonctionnaires en uniforme lui remit sans explication quelques vêtements usagés, une paire de sandales et une bourse pleine de pièces d'étain.

Après quoi on le congédia avec rudesse.

Ébahi, la tête encore pleine des fumées du sommeil sidéral, David se retrouva donc au milieu d'une rue mal pavée, bordée d'immeubles bas surchargés de décorations mièvres, marchant d'un pas de somnambule. Quelques rares boutiques offraient au regard des canotiers, des gants blancs et des cannes de jonc. Et maintenant, qu'était-il censé faire ?

Neemorev et son histoire de sépulture implantée lui semblaient si loin ! Un moine quêtant remontait l'artère, la sébile dans une main, dans l'autre un bâton surmonté d'une croix tréflée. David s'arrêta, regardant autour de lui pour calquer son attitude sur celle des passants, et ses yeux rencontrèrent ceux d'une femme à la peau brune et aux longs cheveux noirs. Elle était vêtue d'une grossière chemise de toile paysanne serrée à la taille, d'un gilet de maroquin et de bottes de chasse aux talons éculés, qu'elle portait jambes nues. Elle ne détourna pas la tête, et le garçon eut la certitude que dans cette insistance passait une sorte de message...

Décontenancé, il bifurqua au premier croisement. Très vite un claquement de talons dans son dos lui apprit que la fille le suivait. Il s'arrêta – interdit – fit volte-face. Elle était bien là, s'approchant, sans gêne mais sans menace. Il la détailla. Elle avait la peau hâlée comme un coureur de piste, ses seins ballottaient sous sa chemise, et le manche d'une dague dépassait de sa botte droite. Ses cuisses nues étaient constellées d'éraflures et de minces cicatrices. Elle était belle mais dure. Trop peu féminine au goût de David qui aimait surtout les femmes-enfants.

— Ne crains rien, dit-elle d'une voix neutre, je t'ai vu te réveiller dans l'entrepôt.

— Tu étais là ? s'étonna David.

— À l'extérieur seulement. Je regardais par une fissure. Je loue mes services aux coopératives agricoles. Je surveille les arrivages de semences. Il y a beaucoup de trafic ici, des subsides qui ne sont jamais distribués, des fonctionnaires corrompus. Alors on m'embauche pour suivre l'acheminement des containers. Ils t'ont éjecté, c'est ça ?

— Oui, pourquoi ?

— Ils ont peur de tout ce qui vient de l'extérieur. Ils sont terrorisés à l'idée d'être un jour « colonisés ». Que viens-tu faire ici ? Tu es savant ? Tu viens nous étudier comme des animaux ?

David hocha la tête.

— C'est un peu ça, oui.

— Je peux te servir de guide, je connais parfaitement Sumar, tout seul tu ne t'en sortiras pas...

David se mordit la lèvre. Elle avait raison, mais cette rencontre miraculeuse l'effrayait un peu. Que faisait-elle près du hangar ? N'essayait-elle pas plutôt de s'y introduire avec l'intention bien arrêtée de voler tout ce qui serait monnayable ? Ensuite elle l'avait vu ressortir des bureaux de la douane, une bourse bien garnie à la ceinture. Envisageait-elle de le plumer comme un vulgaire pigeon ?

— Comment t'appelles-tu ?

— Thessa.

— Moi, c'est David. Connais-tu une auberge où nous pourrions parler de tout ça ? Je suis fatigué, j'ai faim, j'ai besoin de réfléchir.

Sans parler, elle lui fit signe de la suivre et le conduisit jusqu'à une taverne d'aspect médiéval dont la façade s'ornait d'un écu écartelé en sautoir. Ils s'attablèrent devant un pichet de cidre râpeux. David remarqua que le « pidgin » parlé aux tables voisines se dégradait jusqu'à devenir pratiquement incompréhensible.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? insista la jeune femme en remplissant les gobelets. Je peux t'organiser un beau voyage, tu sais ?

— Les animaux, lâcha le garçon sous l'effet d'une brusque impulsion, je m'intéresse beaucoup aux animaux... *pittoresques*.

Il venait de penser que les thomocks ne devaient pas être bien difficiles à repérer, après tout...

— Tu veux une sorte de safari ? J'en ai déjà organisé. Un safari pour toi seul. Avec des armes ? Tu veux chasser ?

— Non. Observer, seulement observer. Dresser des cartes de peuplement, ce genre de choses, tu vois ?

Elle but sans répondre, l'observant par-dessus le gobelet. Ses yeux avaient un éclat froid un peu inquiétant. David ne put se départir de l'impression qu'elle jouait la comédie. Cette rencontre trop rapide,

cette précipitation avait quelque chose de factice, de « truqué »... *On le manipulait*. Une seconde, il fut convaincu que cette fille connaissait parfaitement le but de sa mission. Mais c'était impossible. Alors ? Il décida de lancer une ligne.

— Connais-tu des bêtes qui sortent vraiment de l'ordinaire ? Des bêtes de grande taille... Des pachydermes ?

Elle haussa les épaules.

— Il y en a beaucoup. Mais une seule race est réellement « pittoresque », comme tu dis si bien : les thomocks.

David sentit ses paumes s'humidifier. Il choisit de jeter un nouvel appât.

— Les thomocks ? Je ne connais pas. Leur aspect est vraiment... « spécial » ?

— Leur aspect ? Non, ils sont gros mais banals. Une sorte de bison. Ce n'est pas ça qui fait leur intérêt.

— Alors quoi ?

— Tu le sauras si tu finances ce safari !

Il leva la main avec un rire forcé.

— Okay ! On en parlera tout à l'heure. Maintenant je voudrais manger et dormir. Dresse-moi un devis des frais de voyage et viens me voir dans la soirée.

Elle se leva, jeta quelques mots au patron et sortit sans se retourner. David mangea sans plaisir, obnubilé par cette étrange prise de contact. Un peu plus tard il se fit conduire à sa chambre, s'étendit sur le lit et tenta de récapituler.

La documentation fournie par Neemorev restait vague. Cinquante années auparavant, l'Aide aux Planètes en voie de développement avait décidé de faire expédier sur Sumar un cheptel de trois mille têtes constitué presque uniquement de thomocks, cela pour remédier à l'anéantissement des troupeaux indigènes par la fièvre sumarienne (souche B). Depuis, personne ne savait ce qu'il était advenu de ce bétail gigantesque qu'avaient dû se partager les éleveurs ruinés de l'époque. Quoi qu'il en soit, la longévité des bêtes (un siècle en moyenne) impliquait que la majorité d'entre elles soit encore en vie. On élevait généralement les thomocks pour leur lait abondant, extrêmement nourrissant, pas pour leur viande qu'on disait dure et indigeste. Cela laissait espérer une vie de pâturage paisible, et non une hécatombe visant à alimenter les boucheries en chair crue. Mais pouvait-on en être sûr ? Il en était là de ses réflexions quand son estomac, déshabitué des nourritures solides, protesta violemment, l'obligeant à courir vomir dans le réduit qui tenait lieu de cabinet de toilette.

Épuisé et nauséeux, il décida de dormir jusqu'au retour de l'étrange Thessa. Il se sentait seul, perdu en terre inconnue, désarmé. Le brouillard qui l'avait accompagné toute la matinée s'effaçait et il réalisait à présent la précarité de sa situation. Neemorev l'avait propulsé à l'autre bout de la Galaxie, comme on jette un caillou dans un puits ! Et il n'en avait pas encore touché le fond... Il eut conscience de s'attendrir sur lui-même et fit des efforts pour se ressaisir. Lorsqu'il eut retrouvé son calme, il parvint à dormir d'un sommeil paisible.

Thessa ne manqua pas le rendez-vous du soir. Sans se perdre en détails, elle étala une carte sur la table, pointa un doigt sur une région hachurée de jaune et annonça qu'on y trouverait sans mal les thomocks désirés.

Le prix de l'équipée était assez modique. TROP modique, et cela alerta David, mais que pouvait-il faire ?

Il donna son accord. Thessa affirma qu'elle se chargerait des chevaux et du matériel. Elle lui demanda ensuite la date du départ. Il haussa les épaules. Elle décida donc qu'on se mettrait en route le lendemain, à l'aube. Il ne protesta pas.

CHAPITRE IV

La jeune femme avait prévu deux chevaux de selle et une mule. David n'était guère familiarisé avec ce genre d'animaux qu'on ne trouvait pratiquement plus sur Terre, depuis qu'à une époque une mode stupide avait remplacé les quilles des bowlings par des quadrupèdes à longues jambes auxquels on cassait les articulations à chaque volée de boules... Il fit cependant des efforts méritoires pour se tenir en équilibre sur la selle de cuir couturé. Thessa n'ouvrit pratiquement pas la bouche tout le temps qu'ils mirent à sortir de la ville.

Ne résistant pas au désir de tisonner la braise, David lança :

— Et tes clients de la coopérative agricole, ils ne diront rien si tu abandonnes la surveillance des produits ?

La cavalière réprima un coup d'éperon, puis laissa tomber :

— J'ai laissé l'affaire en sous-traitance. Ce boulot de flic m'ennuie. J'aime mieux la chasse.

Il trouva qu'elle avait prononcé cette dernière phrase sur un curieux ton, puis il se jugea ridicule. S'il ne se surveillait pas, il allait sombrer sous peu dans la paranoïa.

Il fut surpris de découvrir à quel point les alentours de la ville étaient sauvages. On passait des immeubles de style pompier et des becs de gaz à torsade à la rocaille, sans transition aucune. Les trottoirs mouraient brusquement en moignons inachevés et c'était tout de suite la *mesa*, avec son herbe sèche, ses plaques de terre pelée.

Un brouillard de chaleur voilait l'horizon, mais de cette écharpe mourante s'échappait parfois un curieux scintillement, comme si un enfant perché sur un arbre géant s'amusait à aveugler les voyageurs avec un miroir de poche.

Thessa se révéla peu bavarde. Ils chevauchèrent une heure, firent une brève pause pour s'orienter, puis se remirent en selle.

La prairie s'épaississait, se changeant en terre à pâturage. David remarqua des empreintes profondes comme peut en laisser un pachyderme sur un sol meuble. Thessa semblait les suivre. Il se laissa guider. De temps à autre, un éclat lumineux trouait le brouillard pour lui brûler la rétine.

— Qu'est-ce qui brille ainsi ? interrogea-t-il en remontant à la hauteur de la jeune femme. On dirait des signaux optiques...

— Quelqu'un rapporte peut-être notre approche ? lâcha-t-elle en le fixant froidement.

Il grommela et se laissa dépasser. Elle se moquait de lui. Neemorev l'avait jeté dans un coup pourri. Tout cela allait finir affreusement mal !

Il remuait ces pensées peu engageantes quand Thessa lui fit brutalement signe de s'immobiliser.

— Là ! souffla-t-elle, derrière le rideau d'arbres : un thomock ! Descends de cheval et suis-moi, n'aie pas peur et ne parle qu'à voix basse...

David se laissa tomber à terre, un curieux pincement au creux de l'estomac. Même si elle se révélait dangereuse, leur quête aurait au moins eu le mérite d'être rapide. Il suivit sa compagne dans le bosquet et s'aplatit dans une ravine, les yeux au ras de l'herbe.

Il eut le souffle coupé.

Haut comme une maison de quatre étages, l'animal arborait une toison crépue d'un roux flamboyant. Sa morphologie, où prédominait la tête énorme, rappelait par bien des côtés l'antique race des bisons terriens. Il zigzaguait à travers la plaine, arrachant les hautes herbes et les buissons d'un lent mouvement des mâchoires.

Malgré sa taille, il n'émanait de lui aucune menace. Ses cornes, réduites à l'état d'appendices vestigiels, n'évoquaient pas le combat et encore moins la charge. Il semblait d'ailleurs impossible qu'une telle masse fût capable de la plus petite course. On la sentait condamnée aux lentes errances, aux dérives molles. C'était comme une sorte d'iceberg velu glissant doucement à la surface d'une mer d'herbe. Le danger pouvait naître d'une collision bien sûr, mais ce choc – s'il se produisait – ne serait nullement intentionnel.

— Voilà ton thomock, expliqua Thessa à voix basse, un animal venant d'une autre planète, et dont la Terre nous a fait cadeau jadis ! Nous ne savons pas ce que son nom signifie, mais ici on l'a surnommé la *semence des montagnes* ou encore *le poseur de frontière* !

David leva un sourcil étonné. La jeune femme agita la main, l'invitant à la patience.

— Attends, murmura-t-elle, tu vas voir.

Un quart d'heure s'écoula, ponctué par les déglutitions de la bête, puis soudain le jet d'urine jaillit de la fourche des pattes postérieures avec la force d'une lance d'incendie cinglant la façade d'un bâtiment embrasé. Plusieurs centaines de litres inondèrent le sol dans un crépitement d'averse diluvienne, y creusant un cratère boueux. La vessie vidée, le pachyderme reprit son trotinement monstrueux, cisailant çà et là la cime d'un arbre. David ne comprenait toujours

pas, il ouvrit la bouche mais Thessa le devança.

— Viens, fit-elle en le prenant par la main.

Sans hésiter, elle l'entraîna vers la mare d'urine que la terre buvait lentement. Une odeur aigre les enveloppa aussitôt. La jeune fille s'assit au bord de la flaque comme elle l'aurait fait sur le pourtour d'un bassin de square.

— Regarde, ordonna-t-elle, regarde attentivement !

David plissa les paupières. Très vite, les émanations acides de la « mare » lui irritèrent les yeux, les lèvres et les fosses nasales, mais il s'évertua à la patience. Enfin, au bout d'une vingtaine de minutes, une ride se forma à la surface du liquide. QUELQUE CHOSE SORTAIT DE TERRE. Un objet brillant qui renvoyait les rayons du soleil comme un miroir... Un cristal se présentant sous l'aspect d'un prisme à six pans couronné par une pyramide aux arêtes vives. Les facettes, curieusement alternées, étaient limpides comme l'eau de source. La structure cristalline s'érigait rapidement, comme si la liaison chimique des atomes obéissait à un métronome emballé.

— À partir d'une dizaine de centimètres la pousse ralentit, commenta Thessa, mais au bout d'une semaine on obtient un bloc de la hauteur d'un enfant. Je te l'ai dit : les thomocks n'appartiennent pas à notre monde. Ici, toutes leurs déjections agissent à la manière de catalyseurs surpuissants. Elles provoquent un bourgeonnement accéléré des sels minéraux contenus dans le sol. Une véritable folie associative s'empare des atomes de silicium imprégnant la terre. Des liaisons d'une extraordinaire dureté s'opèrent sous l'influence d'une substance inconnue véhiculée par l'organisme des animaux. Des réseaux s'organisent en structures parallèles. Un quartz naît, puis un autre, puis dix autres. C'est comme une cellule qui se diviserait à l'infini sans jamais subir la moindre altération... Il y a quelque temps, au moment des guerres tribales, on a utilisé les thomocks comme « poseurs de frontières ». Comme tous les animaux, ils ont en effet l'habitude de marquer les limites de leur territoire avec leurs déjections. En se combinant à la terre, mictions et défécations successives finissaient par donner naissance à une muraille cristalline parfaitement inentamable. On se retranchait à l'abri de ces remparts de quartz comme au centre d'un fortin de silice. Des légions de cornacs pilotaient la bête, l'obligeant à toujours suivre le même itinéraire. Ainsi, de mois en mois, les « fortifications » s'épaississaient de l'intérieur, devenaient plus infranchissables. Chaque clan a donc entrepris de s'emmurer volontairement au cœur d'un cirque à l'arène de plus en plus étroite. Puis est venu le moment où l'on s'est aperçu que ces strates cristallines qui s'ajoutaient les unes aux autres

diminuaient peu à peu l'espace vital intérieur... Par conséquent on a décidé de tuer la bête. Cette décision a sonné le début de la catastrophe. On a creusé une fosse, on y a dressé des pieux aiguisés, puis les cornacs se sont arrangés pour que l'animal tombe dans ce piège et s'y éventre... Abattre le pachyderme n'a pas été très difficile. Depuis longtemps, le thomock n'effectuait plus son parcours quotidien que d'un pas mécanique, les yeux fermés, soûlé peut-être par cette course en cercle ininterrompue. Quand l'animal a eu poussé son dernier beuglement, on l'a recouvert de terre... Et on s'est préparé à l'oublier. C'est alors que s'est abattue sur nous la malédiction du poseur de frontière injustement payé de son travail ! En quelques jours des cristaux énormes ont jailli de la tombe. Des aiguilles de quartz inentamables, plus épaisses que le tronc d'un arbre centenaire. Elles poussaient, poussaient, gagnant sans cesse de la hauteur. Les hommes ont tentés de les scier, bien sûr, mais toutes les lames s'ébréchaient sur leurs arêtes tranchantes. Des bûchers ont été dressés, mais les flammes léchaient les facettes de ces monstrueux bijoux sans en ternir la limpidité ! Il n'y avait rien à faire. Le thomock se vengeait par-delà la mort. Son corps lacéré par trahison était devenu une sorte de graine géante, de germe épouvantable. Ce que ses déjections réalisaient à petite échelle, les milliers de tonnes de sa carcasse pourrissante allaient l'édifier en grand ! Voilà ce à quoi personne n'avait pensé ! Le pouvoir germinatif de la dépouille était mille fois supérieur à celui des sécrétions naturelles. Nous avons planté dans notre sol la plus folle des semences : la semence des montagnes ! Car c'était bien une montagne qui poussait sur la tombe du thomock ! Aucun membre du clan ne pouvait plus en douter. Jour après jour les quartz jaillissaient en bouquets plus serrés, crevant la plaine, transperçant les forêts, faisant éclater les arbres. C'était comme des dents de verre, des crocs transparents et acérés émergeant d'une gencive d'humus. *Ce sont les dents du monde !* glapissaient les vieillards. *Elles montent pour mordre le ciel, pour déchirer les nuages ! La terre n'est plus qu'une mâchoire, et nous vivons entre les crocs d'un fauve en colère !* Ils n'avaient pas tout à fait tort. Partout où un clan irresponsable a mis à mort un thomock, un éperon de quartz a jailli ! En l'espace d'un an, une cinquantaine de montagnes ont crevé ainsi la peau des prairies, germant sur le cadavre des animaux sacrifiés. Tout le relief de Sumar s'en est trouvé bouleversé... Dès lors, on s'est pris à vénérer les bêtes survivantes, à les protéger, car on savait que chaque nouvelle mort entraînerait l'apparition d'un autre massif cristallin. Ainsi le relief de ce monde est presque uniquement constitué par les tertres funéraires des thomocks. Nos pics, nos collines, nos chaînes de montagnes sont comme les croix

d'un cimetière géant. Ce sont les cairns nés de la décomposition des pachydermes ! Escalader nos hauteurs, c'est faire de l'alpinisme sur les mausolées qui couronnent les ossements des animaux défunts ! Tous ces sommets marquent l'emplacement d'un tombeau ! Imagine, c'est comme si les croix d'un cimetière terrien se mettaient à pousser, à pousser jusqu'à devenir géantes, jusqu'à dépasser les immeubles, dominer les villes ! Comme si des cités entières vivaient à l'ombre de cette architecture funéraire... Crois-tu cela supportable ?

David déglutit pour cacher sa gêne.

Si la description scientifique du phénomène restait fantaisiste, puisque ne tenant pas compte des lois de l'implant-sépulture véhiculé par les animaux, la catastrophe finale, elle, n'en demeurerait pas moins réelle. Ainsi, ce que redoutait Neemorev s'était bel et bien produit. David en eut une bouffée d'angoisse.

— Ces montagnes, articula-t-il péniblement, quand allons-nous en voir ?

— *Bientôt*, fit la jeune femme, quand le brouillard sera levé.

Quelques heures plus tard, alors qu'ils rassemblaient du bois pour improviser un feu, Thessa tira soudain sa dague et en contempla la lame, les yeux froids. David comprit qu'il s'agissait d'une attitude rituelle, d'une pose à la signification particulière, il se raidit en attendant la suite. L'atmosphère lui paraissait affreusement lourde.

— Écoute ! lâcha enfin la jeune femme, j'en ai assez de jouer une comédie dont nous ne sommes dupes ni l'un ni l'autre. Tu viens de la Terre, tu viens pour les thomocks, *et uniquement pour eux*. Tu ne t'intéresses pas aux autres animaux, pas plus qu'aux hommes. Tu es de ceux qui nous ont envoyé ce cadeau empoisonné il y a un demi-siècle ! Pourquoi ? Que viens-tu faire ? Constater si le piège a bien fonctionné ?

Elle s'avança, menaçante. David ne recula pas, il n'était pas vraiment surpris. En réalité, il attendait cet éclat depuis le début de la course.

— Non, murmura-t-il, c'était une erreur, nous venons seulement de nous en apercevoir, mais je ne suis pas savant, je ne sais pas vraiment expliquer le pourquoi de tout cela. Je suis là pour voir ce qu'il est possible de réparer.

Thessa cracha avec dédain.

— Vous vous réveillez bien tard, Terriens ! siffla-t-elle entre ses dents.

— Comment savais-tu que je viendrais par ce vol ? interrogea le garçon qui se reprenait déjà. Vous avez un informateur sur Terre ?

La jeune femme secoua la tête.

— Bien sûr que non. Nous n'avons aucun contact avec ton monde. Nous connaissons simplement la fréquence des livraisons de la navette. Depuis vingt-cinq ans, un guetteur, une sentinelle, vient chaque mois pour assister au déchargement. Nous savions que tôt ou tard quelqu'un viendrait... Un envoyé. *Un responsable.*

— Depuis vingt-cinq ans ? bégaya David.

— Depuis que la catastrophe est devenue générale, appuya Thessa, ce mois-ci c'était mon tour ! J'ai fait ce qu'il fallait pour t'appâter. Tout de suite tu m'as parlé des thomocks. Mais pourquoi avez-vous fait cela ?

David recula, puis, d'une voix mal affirmée, tenta de résumer l'histoire telle qu'il la tenait de Neemorev. Thessa l'écouta avec méfiance, hésita, puis rangea sa dague.

— De toute manière, il ne m'appartient pas de te juger, fit-elle. Ma mission est de te faire toucher du doigt l'étendue de la catastrophe. En cela, nos trajets s'accordent parfaitement. Je vais donc te servir de guide, mais ne t'attends pas à un voyage de tout repos ! Tu vas pouvoir apprécier les mille facettes de cette « fausse manœuvre » ! Si tu refuses, si tu tentes de t'y soustraire, je te tuerai. Au bout du voyage, on t'offrira l'occasion de te racheter. Ne la laisse pas passer, il n'y en aura pas d'autre...

— Pour qui travailles-tu ? Les douaniers ne m'ont pas inquiété, je n'ai pas eu l'impression d'être traité en hors-la-loi.

La jeune femme ricana.

— Bien sûr ! Les villes sont pourries ! Loin des campagnes, on se croit protégé du sinistre, mais c'est une erreur ! Si les dirigeants n'étaient pas si corrompus, ils brûleraient les navettes terriennes chaque fois qu'il s'en pose une !

Elle se tut, eut un mouvement de lassitude, et se remit à ramasser des brindilles pour le feu.

— Allez, fit-elle sourdement, j'ai dit ce que j'avais à dire. Tu es prévenu. Je n'aime pas les longs discours. Tu sais désormais à quel jeu nous jouons, ne pose pas de questions, je n'y répondrai pas. Tu n'es qu'un pion, je bougerai ce pion comme on m'a dit de le faire. Obéis, et au bout tu auras ta chance. Maintenant ne parlons plus de ça. Il faut manger, la route sera longue.

Ils partirent une heure après.

Vers midi, le voile de brouillard se déchira et David aperçut la première montagne de quartz. Elle avait approximativement la forme

d'une pyramide et faisait penser à un gigantesque dessert gélifié posé à même la plaine. Elle était transparente dans toute son épaisseur, et cette pureté avait quelque chose d'irréel. C'était comme un monstrueux bijou tombé de l'étalage d'un joaillier cosmique, une pendeloque décrochée du lustre des galaxies.

Le soleil y éparpillait sa lumière de facette en facette, accrochant aux arêtes des cristaux une poussière scintillante. Ça et là, des blancheurs hexagonales vous brûlaient la rétine de leur éclat dur, et il fallait lever la main en visière pour se protéger de ces réverbérations mordantes qui palpaient telles des flaques de mercure. Devant ce spectacle, le jeune homme comprit enfin la provenance des flashes entrevus à travers la brume, et qu'il avait pris jusqu'à maintenant pour des signaux optiques. Les tertres funéraires des thomocks avaient levé sur la campagne environnante une chaîne de montagnes échappée d'un conte pour enfants... Effrayés par les scintillements, les chevaux piaffaient en grattant le sol du sabot. David remarqua qu'à certains endroits les rayons solaires traversaient le quartz de part en part, et jaillissaient du prisme géant sous forme d'arcs-en-ciel ou de spectres rectilignes qui bombardaient la prairie de leurs franges multicolores.

— Il ne faut pas rester dans le trajet des couleurs, commenta Thessa, on prétend qu'elles sont source de mutations. Je ne sais pas s'il s'agit d'une légende, mais il vaut mieux se montrer prudent, avec le cristal tout est à craindre. Évite donc de te faire « doucher » par un arc-en-ciel, c'est plus sage.

Les chevaux semblaient remis de leur frayeur, ils daignèrent se remettre en marche. David distingua bientôt des constructions au pied de la montagne. Une ville, ou du moins un village, aux maisons étrangement cubiques.

— Ceux-là n'ont pas peur du quartz ! observa-t-il en désignant le hameau.

Sa réflexion provoqua le ricanement de Thessa. Il la dévisagea sans comprendre.

— C'est là que tu vas, dit-elle enfin. Nous allons nous séparer ici. Tu prendras pension dans ce village pendant quelques jours, jusqu'à ce que je vienne te chercher. Ouvre les yeux et étudie ses habitants, ils font partie des choses que tu dois connaître, des aberrations engendrées par le règne du quartz. Tires-en la leçon qui s'impose et attends-moi.

David s'agita, gagné par un début de panique.

— Nous ne pouvons pas rester ensemble ? hasarda-t-il.

Thessa secoua durement la tête.

— Non. Tu dois apprendre seul. À *tes dépens*. Ce n'est que justice.

Prends l'un des havresacs sur la mule, et pars. Je garde les montures, je dois les ramener.

Le jeune homme se laissa tomber à terre sans grand enthousiasme et alla récupérer l'un des sacs à dos suspendus à la croupe de la mule.

— Fais vite ! ordonna Thessa, et sois prudent.

Elle fit volte-face sans attendre. David resta seul dans l'herbe caoutchouteuse de la prairie, silhouette minuscule dominée par la masse du cairn cristallin.

CHAPITRE V

La ville, sans grâce, se présentait sous l'aspect d'un entassement de casemates métalliques percées de rares meurtrières et aux murs barbouillés de suie. Les trottoirs étaient jonchés de cendres grises ou blanches, de petits brandons noircis et de débris carbonisés totalement inidentifiables, comme si mille bûchers avaient illuminé une nuit durant la géographie des rues. En s'engageant dans l'artère principale, David eut l'impression de poser le pied sur les restes d'un feu de camp gigantesque. Les maisons n'étaient-elles que des boîtes de conserve qu'on avait tenté de réchauffer dans les braises d'un bivouac colossal ?

Le vent soufflait le long des ruelles, levant un nuage de cendre qui collait aux cheveux et aux vêtements comme une farine argentée. Partout régnait la même odeur de foyer refroidi, de poêle éteint. Des enfants dessinaient avec leurs doigts sur la suie maculant les parois des bâtiments, d'autres avaient récupéré des fragments de charbon de bois et s'appliquaient à se grimer, traçant au-dessus de leur bouche de terribles moustaches de gendarme.

Le jeune homme buta enfin sur un panneau de fer gondolé par le feu. Un texte d'avertissement avait été découpé à l'emporte-pièce dans la tôle noircie :

Cité Ignifuge

Aux heures d'incendie on est prié de ne descendre dans les rues que revêtu du costume réglementaire. Faute de quoi la municipalité décline toute responsabilité en cas d'incinération accidentelle.

David se mordit la lèvre, perplexe. Tout autour de lui, des enseignes de fer noires comme un cul de marmite cliquetaient au-dessus de la porte d'entrée de certaines casemates. Il fit quelques pas, découvrit l'inscription « Hôtel », et poussa la lourde porte donnant accès à la réception. D'épais rideaux d'amiante isolaient le hall, il dut les écarter. Une petite femme en blouse grise trônait derrière un comptoir, les cheveux tirés en chignon sévère.

— Pour combien de nuits ? se contenta-t-elle de demander.

David remplit la fiche à l'aide d'un mince porte-plume de bois terminé par un bec de fer trop mou qui laissait fuir l'encre et changeait les lettres en pâtes. La réceptionniste lui tendit une clef et

un opuscule d'une dizaine de feuillets.

— Votre table d'incendies, expliqua-t-elle, avec tous les horaires d'embrasement. Si vous devez sortir, repérez les créneaux de sécurité, les étrangers se laissent souvent surprendre... Votre costume réglementaire se trouve dans l'armoire.

David la remercia d'un balbutiement confus et grimpa l'escalier. Dans la chambre, il n'inventoria qu'un lit de camp et un placard métallique comme on en trouve dans les vestiaires des usines. Un rideau d'amiante suspendu à une tringle obturait la meurtrière tenant lieu de fenêtre. Un seau de sable trônait sur la table de chevet. Cédant à la curiosité, il ouvrit la porte du placard. Un volumineux costume anti-feu reposait sur une étagère. Une sorte de scaphandre d'amiante à la toile épaisse et poudreuse, qui se terminait par une cagoule vitrée.

David recula, s'assit précautionneusement sur le lit de sangles et ouvrit l'opuscule que lui avait remis l'hôtelière. C'était un programme hebdomadaire analogue à une table de marées. Jour après jour, heure par heure, s'y trouvaient consignées les élévations progressives de la température extérieure. D'un index un peu fébrile, David consulta la colonne du jour. Il put constater qu'en fin de matinée la température externe avoisinerait 55 degrés Celsius, puis s'élèverait rapidement de demi-heure en demi-heure jusqu'à atteindre l'ampleur d'un foyer de locomotive en action. Cette constatation le laissa ébahi. Comment le soleil pouvait-il emprisonner la ville au sein d'une telle fournaise alors que le paysage environnant, tout en forêts et prairies, était loin de présenter le moindre caractère désertique ?

Perplexe et un peu inquiet, il décida d'attendre, embusqué dans la fente de la meurtrière. À l'heure du déjeuner, les enfants désertèrent les rues et ne revinrent pas. La luminosité extérieure avait considérablement augmenté, comme si la ville se trouvait prise dans le pinceau d'un projecteur tombant du ciel. Abruti de chaleur, un chat dormait sur un banc, la queue inerte. Sur le rebord d'une fontaine asséchée, un livre oublié se gondolait lentement. David recula, ébloui, alla chercher des lunettes noires dans l'une des poches de son sac à dos et les chaussa. Le visage lui cuisait. Il avait la sensation de surveiller la cuisson d'un rôti dans l'entrebâillement d'un four. La meurtrière laissait monter un souffle torride, une haleine de haut fourneau. Le jeune homme fut tenté une seconde d'abandonner sa posture de guet et de rabattre le rideau protecteur, mais la curiosité fut la plus forte. Levant la tête, il distingua un éclat de lumière sur l'une des facettes constituant la montagne cristalline, comme si l'embrasement extérieur provenait de ce seul point.

Soudain il jura grossièrement. Il venait de comprendre : les

cristaux, interceptant les rayons du soleil à l'apogée de sa course, jouaient tout bonnement le rôle d'une loupe ! La chaleur, focalisée par les lois de l'optique, se concentrait en un halo blanc sur la cité ! Ainsi, jour après jour, la ville subissait la morsure localisée d'une gigantesque lentille transformant les rayons solaires en un trait immaculé et dévorant ! Voilà pourquoi le paysage des alentours ne montrait aucun signe de dessèchement, la trajectoire incendiaire ne connaissait qu'une cible. L'agencement des cristaux ne se révélait meurtrier qu'à un seul moment de la journée, et pour un seul endroit !

David essuya la sueur qui ruisselait sur son visage.

Son front et ses pommettes étaient assaillis de picotements insupportables. Brusquement, le livre oublié sur la margelle de la fontaine s'enflamma d'un seul coup, suivi de près par la fourrure du chat qui poussa un miaulement épouvantable. Les mâchoires serrées, David vit la boule de feu sur pattes courir en zigzag, se heurtant désespérément aux portes closes, puis s'effondrer sur le sol où elle acheva de se convulser en crépitant.

Il recula précipitamment, rabattit le rideau d'amiante. Aveuglé, hagard, il se jeta dans le couloir sans réaliser ce qu'il faisait. La petite femme au chignon le saisit par le bras alors qu'il allait culbuter au bas de l'escalier.

— Ho ! Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, votre visage ! Vous êtes resté à la fenêtre ! Il ne faut jamais faire ça, vous pourriez perdre la vue !

Elle l'entraîna dans le hall, le fit asseoir et lui badigeonna la figure avec un onguent plâtreux tiré d'un placard.

— Vous allez avoir des cloques, constata-t-elle, vous n'avez donc pas lu l'opuscule en entier ? Dans les maisons, tous les murs sont doublés d'amiante, sinon cette fichue montagne nous grillerait comme une brassée de fagots...

— Il y avait un chat ! bégaya David. Il s'est enflammé comme une boule d'étoupe... Pourquoi s'est-il attardé ainsi ?

La logeuse haussa les épaules avec fatalisme.

— La chaleur ! expliqua-t-elle. Simplement la chaleur ! Si on ne se méfie pas, elle vous endort lentement au fur et à mesure qu'elle s'élève. C'est d'abord la torpeur, puis une sorte de coma. Beaucoup de vieux en sont victimes. Ils vont se dorer au soleil puis sombrent dans l'inconscience, touchés par l'insolation. Si personne ne les récupère à temps, on ne retrouve d'eux que leur fauteuil roulant au milieu d'un tas de cendres. Malgré l'habitude, il arrive toujours des accidents. Et puis les étrangers ne se méfient pas assez, ou prennent nos avertissements à la légère. Le costume de protection n'est pas là pour décorer, n'hésitez pas à vous en servir.

Elle rangea le pot de crème, s'essuya les mains sur un pan de sa blouse. David chercha son reflet dans le miroir trônant au-dessus du comptoir. Ainsi barbouillé de plâtre il avait l'air d'un acteur japonais se préparant à entrer en scène.

— Mais pourquoi ne déplacez-vous pas la ville ? interrogea-t-il abruptement. Pourquoi vous obstinez-vous à demeurer au point de focalisation ? À cinq cents mètres d'ici l'effet de loupe ne se fait plus sentir, il suffirait...

L'hôtesse crispa les lèvres en une mimique profondément choquée.

— Sur notre monde, on ne change jamais l'emplacement d'une cité ! lâcha-t-elle d'un ton glacé. On naît, on vit, on meurt, *à la même place* ! Changer de site porte malheur, il faut savoir affronter les épreuves avec patience ! Avant que s'érige cette maudite montagne, la ville était agréable, vous savez ? Un jour ou l'autre nous retrouverons la quiétude d'antan, j'en suis sûre !

David acquiesça mollement et regagna sa chambre. Il y faisait si chaud qu'il suffoqua et arracha précipitamment tous ses habits. Totalement nu, il s'étendit sur le lit de camp et s'immobilisa dans une posture de gisant. La sueur ruisselait sur sa peau, suivant le contour de ses côtes pour aller pointiller le drap de taches sombres de plus en plus serrées. Il finit par sombrer dans une torpeur gluante d'où le tira un cauchemar qu'il se dépêcha d'oublier. En désespoir de cause, ne pouvant retrouver le sommeil, il se saisit du scaphandre cartonneux et l'enfila tant bien que mal. Un thermomètre à aiguille était fixé sur le gant droit, la cagoule, elle, s'ouvrait sur une vitre fumée qui assurait un large champ de vision. Il s'en coiffa, boucla les pattes de fermeture et sortit dans le couloir. L'hôtesse le regarda traverser le hall sans proférer un mot. Engoncé comme un scaphandrier, David se glissa dans le sas, poussa la porte et déboucha dans la rue principale.

Au-dessus des boutiques hermétiquement closes, les enseignes de métal rougissaient lentement. Le chat avait pris l'aspect d'une momie de goudron ratatinée sur elle-même. Au bord de la fontaine, le livre oublié n'était plus qu'un parallélépipède de cendre grise qui s'éparpilla entre les doigts du jeune homme. Un peu plus loin il vit une bicyclette dont le cadre virait au blanc. Saisissant une pierre, il la lança sur l'engin qui se plia en deux comme si les tubes le constituant étaient de caoutchouc.

Au-delà du cercle incendié des casemates, on devinait l'herbe verte de la prairie, le moutonnement des arbres. David décida de sortir de la fournaise, de gagner la plaine, mais renonça très vite. Ses poumons ne charriaient plus qu'un air raréfié, irrespirable. Il tourna

les talons et regagna l'auberge. Dans le sas, il dut s'asseoir sur un tabouret métallique pour donner à sa combinaison le temps de refroidir. Cette brève excursion l'avait épuisé. Tout son corps lui paraissait sensible, irrité, comme après une trop longue exposition au soleil. Quand l'aiguille du thermomètre eut glissé sur une graduation acceptable, il se traîna dans le hall et arracha le heaume sous lequel il ruisselait. Maudissant sa curiosité, il se hissa jusqu'à sa chambre. Il n'aspirait plus qu'à une chose : quitter cette ville de fous ! Il fallut trois bonnes heures pour que les rues retrouvent une température plus clémente. Alors le vent éparpilla les cendres du livre consumé, et les enfants piquèrent la dépouille goudronneuse du chat au bout d'un bâton pour la promener à travers la ville comme un sinistre trophée.

David sortit au coucher du soleil. Des cloques parsemaient son visage, sa peau pelait sur le front et les pommettes. Il se rendit chez le forgeron, loua une masse et un ciseau, puis quitta le village en direction de la montagne. Il ne lui fallut qu'une quinzaine de minutes pour atteindre le pied du gigantesque amalgame de cristaux. Sans perdre de temps en observations inutiles, il leva son outil et l'abattit de toutes ses forces sur l'une des facettes. La masse rebondit avec un tintement argentin, mais aucune rayure n'entama l'hexagone de quartz. Le jeune homme recommença à plusieurs reprises, s'essouffant en vain. Le marteau ricochait sur les arêtes coupantes sans en émousser le fil dangereusement tranchant. Thessa avait dit la vérité. La « sépulture » des thomocks n'admettait pas la moindre éraflure. Il se demanda si, à l'exemple du diamant, les cristaux seraient sensibles à leur propre morsure. Autrement dit, s'il serait possible d'attaquer les grandes facettes en usant de spécimens de petite taille. Mais d'autres avaient dû songer à cela avant lui. Il abandonna la masse, essaya de balafrer la surface vitreuse à l'aide du ciseau. Il s'obstinait puérilement, la lame de l'outil crissa de façon stridente sans parvenir à ouvrir la plus petite plaie.

— Ne perdez pas votre temps ! ricana une voix derrière David, vous pensez bien que depuis si longtemps on a tout essayé !

Le jeune homme pivota, le cœur battant la chamade. Une seconde, il se sentit dans la peau d'un enfant absorbé dans la jubilation d'un acte de pur vandalisme, et que surprend la poigne du gardien qu'il n'a pas su entendre venir...

Le vieillard portait un vieux casque de pompier bosselé qui lui descendait sur les sourcils, et drapait son corps émacié dans une cape d'amiante. Son visage était marqué par plusieurs cicatrices rétractiles. D'anciennes brûlures, probablement.

— Je suis Jhuven, dit-il en tendant la main, le chef de cette

communauté. La ville ignifuge est en grande partie le fruit de mes travaux. Je vous ai vu arriver cet après-midi. Votre curiosité et votre ignorance prouvent que vous venez de très loin. Reprenez vos outils et accompagnez-moi à la mairie, nous parlerons.

Je n'ai pas souvent l'occasion de voir de nouvelles têtes.

David obéit machinalement.

— Si vous êtes le patriarche, observa-t-il, pourquoi maintenez-vous ce village dans une situation si précaire ?

Le vieil homme sourit, ce qui eut pour effet de plisser la peau brûlée de ses joues à la manière d'un mauvais masque de cinéma.

— Votre question est bien celle d'un étranger, ricana-t-il. Ici on vit sur ses racines. On ne « déménage » pas sous peine de devenir un banni, un errant. Le nomadisme est la pire des tares. Méfiez-vous des voyages, jeune homme, ils recèlent toujours un arrière-goût d'instabilité, de faiblesse, de corruption mentale. Bouger sans cesse relève pour moi de la maladie nerveuse. Cela me fait penser à ces débiles qui se balancent d'une jambe sur l'autre tout au long du jour. Voyager est une forme perverse de la danse de Saint-Guy, ni plus ni moins. Une pratique obsessionnelle, une activité de maniaque incapable de se pénétrer de la notion d'éternité. Le voyage c'est la succession, le contraire de l'immobilité, du temps arrêté... Ici nous aimons l'immobile, la paralysie, le mouvement qui s'engluie et meurt en somnolence... La chaleur nous aide beaucoup dans la poursuite de cet idéal. Avez-vous remarqué combien il est difficile de remuer dès que la température s'élève ? Vous vous asseyez sur un banc, et brusquement le soleil est là, qui vous cloue sur place, alourdit le moindre de vos gestes. Alors vous vous momifiez, votre énergie s'écoule hors de vous, vous quitte comme ruisselle votre sueur. Quelle volupté ! Le temps n'existe plus, vous devenez pierre, gisant. Le sommeil coule son plomb dans votre tête... Parfois il me semble que je fais partie des pierres, que je ne suis plus qu'une brique au milieu d'un mur. Avez-vous déjà goûté cela ? Cette extase de l'instant figé ? Non, sûrement.

— On m'a dit que ces siestes finissaient parfois en incinération, releva David, que les bains de soleil se changeaient pour certains en auto-da-fé !

— Bien sûr, murmura Jhuven, mais il ne s'agit pas d'accidents, loin de là ! L'immobilité c'est l'absence d'échanges. Comment résister dans ce cas à la tentation de la suspension parfaite ? Du néant ? Devenir cendre et se fondre dans les interstices des pierres, ne faire plus qu'un avec le mur contre lequel on s'adossait, se minéraliser, n'être plus cette horrible enveloppe de viande où le sang voyage à

toute heure de la vie, où des transits s'effectuent perpétuellement et à tous les niveaux. Le corps, le corps humain est le lieu de millions de voyages internes, il y a là quelque chose d'insupportable. Ce grouillement, ces va-et-vient ! Souvent je rêve de pétrification, de particules arrêtées... Comprenez-vous cela ? Ce village immobilisé sous le feu de la montagne ne subit pas son purgatoire comme vous semblez le croire, bien au contraire, il jouit d'une chance extraordinaire : celle de parfaire son culte de l'immobile grâce à la chaleur ! Voilà pourquoi nous ne bougerons jamais. *Cette loupe qui nous bombarde de rayons incendiaires est un bienfait des dieux...*

Il s'arrêta en face d'une casemate barbouillée de suie et dont l'enseigne irisée par les cuissons successives annonçait en lettres découpées : « Hôtel de ville. »

— Entrez, je vous prie.

David traversa le sas, écarta le traditionnel rideau d'amiante. La tiédeur de la salle carrelée lui fit soudain prendre conscience du froid qui régnait à l'extérieur depuis le coucher du soleil. Les murs étaient tous occupés par des cartes, des planisphères plus ou moins détaillés. Sur une table reposait une maquette du village dominé par la masse cristalline de la montagne. Des fils tendus indiquaient l'emplacement de la « loupe naturelle » du versant exposé, et la trajectoire des rayons.

— À une époque, j'ai fait beaucoup de calculs, expliqua le vieillard, je craignais que la montagne ne poursuive son ascension, ce qui aurait abouti à déplacer le point de focalisation de la « loupe ». Les rayons auraient fini par passer au-dessus de nos têtes pour aller bombarder la plaine... Ç'aurait été une catastrophe, heureusement les cristaux se sont stabilisés, le cairn ne bouge pratiquement plus. Je crois qu'il a atteint à présent sa taille maximale. Il n'y a plus à s'inquiéter. Asseyez-vous... Débarrassez un siège au besoin.

David posa à terre une brassée de cartes et s'installa sur une chaise de bois sombre à haut dossier. Jhuven avait quitté sa cape mais conservait son casque. Il alla chercher un flacon d'une quelconque liqueur et fit le service.

— Tout le monde ne nourrit pas les mêmes sentiments pour la montagne, fit-il d'une voix rauque en tendant un gobelet à son interlocuteur. Certains sont inquiets, ne rêvent que d'abattre les formations cristallines, de les débiter en quartiers ! Leurs craintes sont fondées, je dois l'admettre. On a recensé les thomocks de manière très précise. Il s'avère que lorsque la seconde génération de ces animaux aura rendu l'âme, les montagnes qui pousseront sur le lieu de leur sépulture occuperont alors *la moitié de la planète* ! Eh oui ! Cela signifie en termes clairs qu'une surface égale de terres cultivables, de prairies,

de forêts, disparaîtra purement et simplement pour laisser la place à ces amalgames de quartz. Partant de là, on peut très logiquement prévoir que d'ici une cinquantaine d'années cette planète sera entièrement COUVERTE DE MONTAGNES CRISTALLINES ! Sumar sera devenu un bloc transparent, stérile, inentamable. Une sorte de diamant géant flottant dans l'espace. Il ne subsistera plus qu'un peu d'humus dans les vallées, en supposant bien sûr que les formations de quartz permettent d'accéder aux rares vallées fertiles existant encore. Ce péril n'est pas imaginaire. Chaque bête qui se couche pour mourir, c'est une nouvelle montagne qui naît ! Comprenez la panique qui s'est emparée de certaines populations : que doit-on faire lorsqu'on ne peut même plus tuer son ennemi ? On a tout essayé : de débiter les thomocks à la tronçonneuse pour éparpiller leur dépouille, de les incinérer... Rien n'y a fait. Chaque nouvelle mort, c'est une montagne supplémentaire qui perce la croûte des plaines ! On a donc abouti au paradoxe suivant : au lieu de précipiter la fin de ces animaux maudits, on se trouve aujourd'hui contraint de tout faire pour prolonger leur existence ! Leurs plus grands adversaires sont les premiers à les bichonner comme un cheval rare ou un caniche de concours ! Réjouissant, non ? À mon âge on n'est plus vraiment concerné par la prospective, et pour tout dire, cette manière de vouloir à toute force anticiper sur le cours des événements, cette volonté de se projeter en avant m'a toujours paru ridicule. Peut-être parce qu'à sa façon c'est encore une autre forme de voyage ? Quoi qu'il en soit, le danger futur est bien réel. Faute de pouvoir s'en prendre aux thomocks, on s'est donc retourné contre les montagnes. Des dizaines de partis se sont créés, je ne citerai pour mémoire que les *Canonnières*, qui bombardent les cristaux à boulets rouges jour et nuit, et les *Telluriques*, qui examinent les failles de l'écorce terrestre et s'évertuent à faire naître des séismes avec l'espoir qu'ils engloutiront les formations de quartz... Ces tentatives mobilisent beaucoup d'énergie, inutile de le préciser. En fait les montagnes funéraires ont autant d'admirateurs que d'ennemis acharnés, cela ne va pas sans heurts, et il y a déjà eu beaucoup d'affrontements... Il faut que vous y pensiez si vous continuez à vous intéresser au quartz.

Il se tut, emplît à nouveau les gobelets.

— J'essaierai de m'en souvenir, lâcha David sans se compromettre.

Ils se séparèrent peu de temps après, le vieillard ayant brusquement sombré dans un mutisme inattendu mais résultant peut-être de son grand âge. David rejoignit l'auberge où le froid glacé de la nuit l'empêcha de trouver le sommeil. Jusqu'à l'aube, il dut serrer les

mâchoires pour ne pas claquer des dents. La température ne redevint acceptable qu'avec le lever du soleil. Barbouillé par cette veille forcée, il déjeuna de plusieurs tasses de café noir, espérant chasser la fatigue, mais le remède n'aboutit qu'à installer dans son ventre une flaque nauséuse en constante extension. Ne sachant que faire, il saisit un livre qui traînait sur la table du salon et sortit dans la rue. Il y faisait bon, et il eut l'impression que toute l'humidité imprégnant ses vêtements s'évaporait dans l'instant. Il marcha au hasard, s'assit sur un banc à l'écart, et se mit à lire. Il se sentait bien, cotonneux, convalescent. Très vite, les lignes dansèrent sous ses yeux fatigués et le livre glissa entre ses doigts mous. La chaleur le portait comme un bain relaxant, sans même s'en rendre compte il se laissa aller. Il s'endormit le dos contre le mur de brique, le menton sur la poitrine, et ne s'éveilla que vers onze heures, alors que la chaleur entamait sa dangereuse ascension. Curieusement, il ne parvint pas à garder les paupières ouvertes. Il avait conscience du péril qu'il y avait à s'attarder ainsi mais son esprit refusait de réagir. Une torpeur béate coulait son plomb dans ses veines.

« Jhuven avait raison, songea-t-il confusément. *Comme l'immobilité est bonne !* » La réalité se dissolvait, le futur n'existait plus, il n'y avait plus que ce présent éternel des sensations, ni prémices ni apogée, rien qu'une stase langoureuse, un état fixe proche de la fossilisation. Il n'était plus qu'un prolongement des pierres, une statue sculptée dans la même roche que le banc sur lequel il était assis. Il coulait, lourd, plein. Il n'avait plus aucune envie de remuer, même l'action de penser lui semblait incongrue, obscène, il aurait voulu que son cerveau ne connaisse plus que la blanche quiétude végétale du chou-fleur. En cet instant, l'immobile n'avait pas de plus grand zélateur, de croyant plus fervent.

À ses pieds, la couverture du livre abandonné se racornissait, se roulant sur elle-même comme un parchemin. David essaya d'élargir la fente de ses paupières. Toute la rue était blanche, éblouissante. Il y avait dans l'air une odeur d'étoffe recuite, l'odeur de ses propres vêtements. Cela lui rappelait les longs repassages de sa mère, le grésillement de fer chaud sur la pattemouille, la vapeur sifflante, l'amidon qui décante au fond du vieux bol ébréché...

Il faillit refermer les yeux, puis il aperçut un visage d'enfant qui le guettait au creux d'une meurtrière. Il y avait une telle avidité malsaine dans l'expression du gamin qu'il en fut secoué tout entier. Sa conscience se dégagea de la glu du coma, en une fraction de seconde il comprit qu'il était seul au milieu du village désert. Seul, exposé à la fournaise, personne n'ayant daigné le secouer à l'approche de l'heure

cruciale, lui, l'étranger. Surtout pas les enfants qui se réjouissaient sans honte de son embrasement imminent. La peur le dressa. Il avait mal. La peau de ses mains avait viré à l'écarlate. Ses habits répandaient un relent d'étoffe oubliée sous le fer. Il poussa un cri inarticulé, sa langue gonflée râpait douloureusement ses dents. Il tituba, courut vers la plus proche maison et tenta de faire coulisser la porte. Elle était verrouillée ! Levant les poings, il voulut en marteler le battant, mais le contact du métal surchauffé le fit hurler. Il se rejeta en arrière, perdit l'équilibre et tomba sur les pavés brûlants avec la certitude de rouler sur des braises rouges.

La panique s'empara de lui. Dans la fente verticale de la meurtrière, l'enfant le contemplait toujours avec la même curiosité malsaine. David se releva, les paumes hérissées de cloques. Il lui sembla qu'il n'aurait jamais le temps de traverser le village pour quitter le champ de focalisation des rayons et se vautrer dans l'herbe de la prairie. Déjà les semelles de ses souliers laissaient des traces de caoutchouc baveux. Il se rua sur une autre porte, s'appliqua à manœuvrer la poignée à travers un pan de sa veste, mais là encore le panneau refusa de jouer. Il eut la brutale conviction d'être tombé dans un piège. D'abord la torpeur étrange qui l'avait cloué sur le banc, et ceci malgré les multiples cafés ingurgités le matin même, puis ces habitations sourdes et closes comme des mausolées... Il n'avait plus le choix, il devait courir et emprunter la grand-rue en priant pour que ses semelles résistent assez longtemps, car dès que la plante de ses pieds entrerait en contact avec les pierres brûlantes il ne pourrait plus faire un pas... Il dévala la pente, s'étala dans un virage. Sa peau, horriblement sèche, ne rendait plus une goutte de sueur. Comme il passait devant l'auberge, le battant de celle-ci s'ouvrit violemment et la petite femme en chignon lui fit signe d'entrer. Il se rua vers elle, persuadé qu'il s'agissait d'un jeu cruel et qu'elle allait lui claquer la porte au nez dès qu'il aurait atteint le seuil, mais elle le laissa entrer. Il claudiqua sur quelques mètres et s'effondra dans le hall dont le carrelage lui parut délicieusement frais.

La jeune femme se pencha sur lui.

— Vous êtes brûlé sur tout le corps, observa-t-elle avec un parfait détachement clinique, venez, je vais m'occuper de vous.

Elle le soutint jusqu'à une salle basse en voûte, très sombre, et où brûlait une chandelle. David se laissa choir sur le lit. Tout se brouillait dans sa tête. Il sentit qu'on lui retirait ses vêtements. Quand il fut totalement nu, l'hôtesse l'enduisit une nouvelle fois d'onguent.

— Vous allez probablement souffrir d'insolation, dit-elle en étalant la pâte blanche du bout des doigts, il faudra boire beaucoup.

Je m'occuperai de vous, ne craignez rien. Quand je vous ai vu sortir sans combinaison, j'ai pensé que vous aviez l'intention d'aller dans la prairie pour ne rentrer qu'à la nuit. Je ne me doutais pas que vous vous laisseriez prendre au piège de la sieste...

— J'ai frappé ! haleta David, j'ai frappé partout ! Personne ne m'a ouvert...

— Ils n'ouvrent jamais aux heures d'embrasement, chuchota la jeune femme, moi-même on me reprochera de vous avoir laissé entrer. Ils sont nombreux à penser que la montagne veut des sacrifices... Alors les étrangers sont des victimes toutes désignées, n'est-ce pas ? Et puis on vous a laissé une chance : le scaphandre d'amiante pendu dans votre armoire. Il suffisait de le prendre. On a pu penser que cette façon de vous exposer était volontaire... une forme de suicide. Cela arrive.

David retomba sur son oreiller. La fièvre venait. L'hôtesse s'esquiva, réapparut avec un pichet et un verre.

— C'est de l'eau salée, précisa-t-elle, il faut vous réhydrater.

David se dressa sur un coude, gémit. Le gobelet cogna contre ses dents. Il but, les yeux clos. Lorsqu'il eut englouti un bon litre de liquide, la femme au chignon le recouvrit d'un drap.

— Maintenant vous allez dormir, dit-elle en s'éloignant à reculons, vous ne risquez plus rien.

En basculant dans l'inconscience, il pria pour que ce fût vrai.

Il délira deux jours, puis la fièvre baissa. À la fin de la semaine, les cloques avaient disparu et sa peau commençait à peler. Pendant tout le temps qu'il fut alité, Jhuven ne vint pas le voir une seule fois.

Chaque matin, David se réveillait la bouche pâteuse et le sexe douloureux. Il fut très vite persuadé que la petite femme le droguait pour abuser de lui durant son sommeil. Peut-être était-ce une forme de rétribution pour les soins prodigués ?

Il n'osa jamais aborder la question. De toute manière, il préférerait ignorer la vérité et ne tenait nullement à obtenir la solution d'une énigme peut-être sordide. Si l'hôtesse le louait la nuit à quelque vieille libidineuse, il ne voulait pas assumer les frais psychologiques de cette prostitution inconsciente.

Dès qu'il fut capable de se servir de ses jambes il régla la note, rassembla ses affaires et quitta le village. Son bref essai de communion dans l'immobile lui avait suffi. D'ailleurs il n'avait pas une idée très claire de ce qui lui était arrivé. Accident ? Piège ? Sacrifice ? Avertissement ?

Il ne pouvait trouver une réponse satisfaisante. Jhuven l'avait-il pris pour un destructeur de cristal, et avait-il ordonné son

élimination ? Avait-il tout bonnement succombé à une stupide insolation ?

Il renonça à réfléchir plus avant et s'installa au milieu de la prairie dans un boqueteau. La montagne le dominait de toute sa masse cristalline. Assez puérilement, il tenta une escalade à mains nues, mais comprit très vite l'impossibilité de l'entreprise. Le quartz opposait sa surface lisse à toutes ses prises, et lorsqu'il s'évertuait à trouver un angle d'appui, les arêtes des multiples hexagones lui cisaillaient la peau. Il ne réussit pas à s'élever d'un mètre et regagna son campement, zébré d'estafilades et barbouillé de sang. La nuit, il rêva qu'il glissait le long du fil d'un rasoir géant et que son corps finissait par se séparer en deux morceaux symétriques. Il s'éveilla, entortillé dans son sac de couchage, et dut se résoudre à veiller jusqu'au matin.

CHAPITRE VI

Thessa arriva le lendemain, montée sur un cheval brun à la maigre crinière. Elle se laissa couler sur le sol, toucha le visage pelé du jeune homme du bout des doigts.

— Tu as été brûlé ? s'enquit-elle sans paraître étonnée outre mesure.

David lui saisit le poignet.

— Pourquoi m'as-tu envoyé chez ces dingues ? cracha-t-il avec colère. J'ai failli griller vif !

Thessa sourit, mais ses yeux restèrent froids.

— Il est important que tu comprennes bien l'état d'esprit des Immobilistes, martela-t-elle. Le bon sens n'a rien à faire ici, c'est un pion sans valeur dans la partie que nous jouons. Tu dois apprendre la marche des différentes pièces. Le prochain paragraphe de la règle du jeu traite des populations des hauteurs, veux-tu en prendre connaissance ou préfères-tu renoncer ?

David maugréa. Il ne pouvait qu'aller de l'avant. Il rassembla son paquetage. Thessa le fit monter en croupe.

— Nous allons contourner la montagne, expliqua-t-elle, j'ai pris contact avec un marchand d'escalades. Tu as de l'argent ?

— Tu veux dire un guide ? corrigea David.

Elle secoua la tête.

— Non, il n'y a pas de guide. Seulement des marchands de... matériel.

Il renonça à comprendre et se prépara à une nouvelle surprise désagréable. Cette tournée d'initiation commençait sous les plus noirs auspices.

Il leur fallut une heure pour contourner le versant ouest du cairn cristallin. Enfin ils arrivèrent en vue d'une cabane vétuste plantée de guingois au pied de la montagne. Une cheminée tordue fumait sur un toit de tôle ondulée. Le reste était à l'avenant. Un homme chauve et barbu les attendait accoudé à la barrière. Il les salua avec un sourire commercial.

— Bonjour, fit-il, je suis Mori, c'est vous le client ? La petite me dit que vous voulez financer une longue course mais que vous êtes un débutant ? Moi, je veux bien, c'est vous que ça regarde, du moment que vous payez le matériel !

David sauta à terre, le ventre noué par l'appréhension. Mori le saisit tout de suite par l'épaule et l'entraîna à l'intérieur de la baraque. Il y régnait une odeur de graisse rance et de sueur. De curieux vêtements pendaient sur des cintres. David s'aperçut qu'il s'agissait de cottes de mailles ! Il y avait aussi des cordes, mais ni piolets ni pitons.

Mori s'approcha du comptoir, se versa un verre de vin et l'avalait d'un trait.

— Écoutez, attaqua-t-il en ouvrant les mains en signe d'impuissance, je vais essayer de vous exposer le problème aussi clairement que possible. Avec les cairns, il n'est pas question d'escalade classique. Le petit marteau, les crampons, les bloqueurs, ça ne sert à rien. Même les projections d'acide ne parviennent pas à entamer le quartz. Il faut définitivement renoncer à creuser la paroi, et agir en tenant compte de son aspect lisse. En fait, le jeu consiste pour vous à escalader une vitre géante que rien ne peut briser ni rayer. Vous voyez, c'est simple ! Au début, on a essayé le système des ventouses de miroiterie, vous savez, ces espèces de « combinés de téléphone » qui supportent trois cents kilos, et avec lesquels on manipule les pans de verre. Lorsqu'elles adhèrent à une surface lisse, il semble impossible de les en décoller. À première vue ça paraissait idéal, puis on s'est rendu compte que pour escalader un pic de moyenne altitude il fallait les coller près de six cents fois de suite. Comme les cristaux ont des arêtes tranchantes il est rare que le caoutchouc des ventouses ne soit pas à demi lacéré à la moitié du parcours. Le pouvoir d'adhérence diminue peu à peu... Jusqu'au moment où le grimpeur se casse tout simplement la figure ! Certains continuent pourtant à vendre ce genre de matériel, moi j'ai renoncé, je n'y crois plus. En fait il n'y a qu'une seule technique valable pour vous propulser au sommet. Venez voir !

Il s'était approché de la fenêtre et désignait quelque chose à travers les vitres crasseuses. David se pencha, aperçut une dizaine de ruches autour desquelles vibrait un brouillard d'insectes. Un ronronnement de court-circuit s'en élevait.

— Des vrillards ! exulta le marchand, vous n'en avez jamais vu ? Tenez...

Il fouilla sous le comptoir, en ramena un bocal au fond duquel se desquamait le cadavre d'une grosse guêpe de couleur verte à peu près longue comme le pouce. David se sentit blêmir. Il avait toujours nourri une secrète horreur des insectes. À présent il avait peur de comprendre.

— La larve des vrillards se développe extraordinairement vite, commenta Mori, de plus, lorsqu'on l'écrase, elle laisse échapper une

pâte dont le pouvoir d'adhérence surpasse celui de la meilleure des glus !

Il ouvrit un tiroir, sortit un bol où grouillaient une demi-douzaine de cocons translucides d'aspect filandreux.

— Il faut prendre le coup de main, précisa-t-il en souriant, vous saisissez la larve entre deux doigts, vous l'écrasez sur le quartz, et TOUT DE SUITE vous collez sur cette bouillie un anneau monté sur collerette, un piton à base large... Bref, tout ce qui vous permettra d'établir un point d'appui. L'assemblage sera scellé en une minute et supportera deux cents kilos de charge. Les larves des vrillards sont les seules à sécréter une substance adhérent au quartz ! Toutes les colles chimiques qu'on a tenté de fabriquer n'ont pas tenu plus de trente secondes !

David recula. Il devina qu'il était très pâle.

— Je garantis un pouvoir d'adhérence supérieur à une heure ! exulta Mori. Personne ne peut dire mieux. Mon essaim est le meilleur de la région !

— Vous voulez dire, hoqueta David, qu'en guise de piolet, il va nous falloir grimper avec ces bestioles plein les poches, et les aplatis de place en place pour y coller nos pitons ?

— Pas dans les poches, corrigea le marchand, tirées de la ruche elles meurent très vite. Pour une escalade il faut des larves jeunes, robustes, fraîchement pondues. Si vous partez avec des insectes moribonds vous vous casserez la figure...

David aspira l'air goulûment. Le commerçant devança la question qui demeurerait coincée dans sa gorge.

— Il faudra prendre une ruche sur votre dos, expliqua-t-il d'une voix neutre, une ruche avec une reine pondeuse, alimentée et servie par un essaim d'ouvrières qui la nourrissent, et nourrissent les larves. Mais ne craignez rien, l'ensemble ne pèse pas plus de dix kilos ! Un système astucieux de courroies permet de porter le nid comme un vulgaire sac à dos. Il vous suffit ensuite de passer la main dans une trappe et de saisir les larves rangées au long des rayons. Avec un peu d'entraînement c'est facile.

— Mais l'essaim, balbutia David, il ne pique jamais ?

— Si, bien sûr, la piqure des vrillards provoque des convulsions désordonnées, des spasmes musculaires, ce qui est assez fâcheux au cours d'une escalade, mais il y a moyen de s'en protéger.

— Comment ?

— Le costume classique d'apiculteur d'abord, mais il a tendance à réduire le champ de vision et à rendre les mouvements difficiles. Ce n'est pas la méthode que je vous conseillerai.

David chercha un siège, trouva un tabouret, et s'y laissa tomber.

— La technique dite « d'imprégnation » est bien meilleure, assura Mori, elle consiste à enduire votre peau et vos vêtements d'un gel dont l'odeur rappelle celle – très caractéristique – des reines. Vous savez que de nombreux insectes, et notamment les fourmis, utilisent un code olfactif pour communiquer ? Les vrillards subalternes vous identifiant comme monarque absolu s'écarteront respectueusement de vous, et vous n'aurez à subir aucune piquûre.

Il fit une pause avant d'ajouter :

— C'est une méthode éprouvée ! Elle a le mérite de vous laisser libre de vos mouvements.

— Et ces cottes de mailles ? interrogea le jeune homme en désignant les vêtements brillants suspendus à une tringle.

— Elles sont destinées à vous épargner les coupures dues aux arêtes du quartz, mais elles ne peuvent pas vous protéger des dards, c'est évident. Alors que décidez-vous ? Le scaphandre ou l'imprégnation ? Le scaphandre tente toujours les débutants, mais ne vous laissez pas impressionner par son aspect faussement sécurisant. Au bout de cent mètres, vous aurez la sensation d'être engoncé dans un costume de scaphandrier.

— Pour vous, quel est l'équipement idéal ?

— Une bonne ruche, un massage au gel, une cotte souple mais résistante, des gants, des cordes, un harnais... et assez de pitons pour atteindre le sommet ! La petite qui vous accompagne n'en est pas à son coup d'essai, faites-lui confiance. On se fait tout un monde de ce genre de course, mais une fois en haut on rit de ses peurs !

— Bien sûr ! renchérit David, acerbe.

— Vous allez passer la nuit ici, conclut le marchand, le temps de l'imprégnation. Je vais tout de suite vous choisir deux bons essaims, puis nous ferons nos comptes...

Il sortit de la cabane et se dirigea vers les ruches, sans protection aucune. Interloqué, David le vit s'enfoncer dans le brouillard d'insectes, soulever les toits de paille pour vérifier l'état des rayons. Des guêpes s'étaient posées sur ses cheveux, lui faisant une perruque duveteuse.

— Elles le connaissent, observa Thessa, elles ne le piquent jamais. Tu as peur ?

— Terriblement, avoua David. Il n'y a vraiment pas d'autre moyen ?

— Les ventouses, mais ne compte pas sur moi. Les vrillards sont beaucoup plus sûrs. Méfie-toi tout de même de leur « colle ». Ta peau pourrait bien adhérer au quartz si tu t'en barbouilles. Il faudra alors la

découper au rasoir...

— Ça suffit ! lâcha David, n'en rajoute pas !

À son retour, Mori les fit passer dans une pièce annexe dont le mobilier se composait en tout et pour tout de deux tables graisseuses et d'un baquet. Il leur ordonna de se dénuder et entassa leurs vêtements dans le tub. Il y ajouta deux cottes de mailles, des gants, et recouvrit l'ensemble avec un liquide tiré d'un bidon sans étiquette.

— Allongez-vous sur les tables, ordonna-t-il, faites comme si vous vous trouviez dans un institut de beauté, et décontractez-vous.

Lorsque les deux jeunes gens se furent installés, il alla chercher un seau rempli à ras bord d'une sorte de baume et entreprit de les masser alternativement.

— Je le commande aux marchands d'odeurs de Shaka-Kandarec, expliqua-t-il avec la volubilité d'un garçon coiffeur en exercice. Il paraît que les composantes de ce parfum imitent à la perfection les émanations de la reine. Vous allez être parfaitement protégés des piqûres !

David grimaça un sourire pendant que Mori lui malaxait durement les muscles dorsaux. La substance ne répandait aucune odeur identifiable mais elle pénétrait dans l'épiderme avec un léger picotement. Ce n'était pas désagréable.

— Je vous masserai encore deux fois, précisa le marchand d'escalades, à minuit et à l'aube. À ce moment-là vous serez suffisamment imprégnés de produit pour vous lancer en course.

David ferma les yeux et se cramponna instinctivement à la table. Ses ongles s'incrustèrent dans le bois, y laissant la trace de petites balafres en demi-lune.

CHAPITRE VII

À l'aube, mal réveillé et l'estomac tordu par une nausée d'angoisse, David se retrouva titubant dans le sillage de Mori qui les menait au pied de la montagne. Il se laissa harnacher avec la sensation d'être un chevalier qu'on prépare pour quelque tournoi meurtrier. La cotte de mailles l'alourdissait, et il vit avec une horreur mêlée de dégoût que la ruche se présentait sous la forme d'un cube de bois auquel on avait vissé deux courroies de cuir qui la transformaient en une sorte de monstrueux sac à dos ! Lorsque Mori eut installé le nid sur les omoplates du jeune homme, celui-ci eut l'impression qu'un moteur venait de prendre place entre ses épaules. Un bourdonnement électrique montait de la boîte, se communiquant à ses vertèbres en une vibration menaçante. Réveillés par toutes ces secousses, les vrillards jaillirent de la ruche en escadrille vrombissante. David les entendit siffler à ses oreilles comme des balles égarées, puis l'essaim se reforma en flaque instable... et piqua sur lui. En voyant s'approcher ce brouillard de points tressautants, il fut une seconde dans la peau du gibier que va cueillir en pleine course le nuage noir de la chevrotine. Paralysé, il fixait cette bouffée de mitraille vivante qui fondait sur lui, toute sa chair se ratatinait, se préparant aux piqûres... Puis les insectes l'enveloppèrent, frôlant sa peau, la palpant du bout de leurs minuscules antennes... Et rien ne se passa.

— Vous voyez ! triompha Mori, elles vous ont goûté, vous êtes un VIP pour elles, elles ne vous toucheront pas !

David souffla doucement. Il réalisa soudain qu'il avait été à deux doigts d'uriner dans ses vêtements sous l'effet de l'émotion. Le marchand d'escalades lui passa ensuite ses gants et le matériel d'ascension : anneaux, crochets, échelles de filin... Avec un frisson de dégoût, David sentit que de nombreux insectes se rassemblaient dans ses cheveux, lui tissant une sorte de casque vrombissant. Ce grouillement installé au sommet de son crâne alluma en lui une étincelle de panique qu'il eut beaucoup de mal à réprimer. Il était statufié, incapable de bouger d'un pas, et Thessa dut le prendre par la main pour l'amener au bas de la masse cristalline.

— Et faites attention aux arêtes du quartz ! lança une dernière fois Mori. N'oubliez jamais qu'elles sont conçues pour... éroder l'érosion !

Il rit de son astuce mille fois répétée et reprit tranquillement le chemin de la cabane.

— Viens ! insista la jeune femme. Je vais passer devant, imite mes gestes et tout ira bien !

David se décida enfin. Il lui semblait que la ruche pesait une tonne dans son dos et qu'à chaque pas il allait s'enfoncer dans la terre jusqu'au genou. De nouveaux insectes s'étaient posés sur ses sourcils, en épousant le contour exact. Ils nettoyaient leurs ailes et leurs pattes avec application, faisant courir sur l'épiderme du jeune homme un chatouillis insupportable. Il leva la main, faillit se gratter et renonça de justesse. Devant lui Thessa s'attaquait déjà à la paroi redoutablement lisse. Plongeant la main dans la fente de la ruche elle en tira deux larves qu'elle écrasa au-dessus de sa tête. Tout de suite après elle plaqua sur cette bouillie deux anneaux montés sur disque, et – lorsque l'ensemble fut sec – y suspendit deux courtes échelles de câbles où elle engagea les pieds.

Le cœur au bord des lèvres David la regardait faire. *Les larves grises s'écrasaient sur la paroi comme des mégots vivants au fond d'un cendrier.* Rapidement Thessa s'éleva de trois ou quatre mètres. La glu naturelle sécrétée par les cocons résistait sans difficulté à la traction des anneaux. David se décida enfin à suivre et installa ses échelles dans les traces de Thessa. Sa cotte de mailles heurta l'arête d'un quartz. Il eut l'impression que le tranchant d'un sabre venait de dévier sur le tricot d'acier. Il avait senti le fer mordre le fer, comme au cœur d'un affrontement. Passant un doigt prudent sur sa poitrine, il localisa une éraflure hérissée de copeaux métalliques, et une suée d'angoisse l'inonda tout entier. Il s'accorda deux minutes de pause, se jura de ne plus regarder que ses mains, et se lança à la poursuite de Thessa...

Durant une heure, tout se passa bien. L'ascension se résumait à une suite de gestes mécaniques toujours semblables : décrocher la première échelle souple, l'assurer plus haut, y engager le pied, faire porter tout le poids du corps sur cet appui, récupérer la seconde échelle, chercher un nouvel anneau trente centimètres au-dessus, poser la semelle sur l'échelon métallique, et recommencer, sans cesse. Les anneaux paraissaient scellés dans l'épaisseur de la montagne, inébranlables, capables de supporter le balancement d'un éléphant. David savait pourtant leur sécurité tout éphémère. Passé les soixante premières minutes d'escalade, il avait entendu les précédents points d'ancrage se décoller les uns après les autres et cascader le long du mur de quartz avec des tintements de clochette. La voie ouverte par Thessa s'effaçait derrière eux au fur et à mesure qu'ils montaient, ne laissant subsister qu'une paroi vierge, lisse...

Cet espèce d'escalier dont les marches s'effaçaient progressivement en partant du sol avait quelque chose d'effrayant.

À présent le soleil s'était levé et ses rayons chauffaient les cottes de mailles, les changeant doucement en carcan brûlant, en camisole de fièvre. David transpirait abondamment, et ce déluge de sueur commençait à l'inquiéter. N'allait-il pas diluer le baume protecteur dont les avait enduits Mori ?

Les vrillards avaient élu domicile sur son crâne. Par moments ils dégouлинаient sur son cou, sa nuque, en grosses gouttes duveteuses. Certains cherchaient à s'introduire dans ses conduits auditifs, d'autres dans ses narines, et il devait secouer la tête avec rage pour se débarrasser d'eux. Quand le soleil fut haut dans le ciel, l'essaim prit son vol pour s'en aller butiner, et David connut un moment de soulagement. Le quartz lui brûlait la paume des mains à travers l'épaisseur des gants, et il mourait de soif. Il saisit sa gourde, but en prenant bien garde de n'avaler aucun insecte, et s'accorda une pause d'un quart d'heure contre la paroi. Il savait qu'il était dangereux de s'arrêter. La fatigue vous faisait perdre la notion du temps, et si par malheur on dépassait le délai d'adhérence, les anneaux cédaient sous votre poids, vous abandonnant au vide, à l'abîme.

Thessa le cingla avec un filin.

— Ne t'endors pas ! cria-t-elle. Je n'ai plus de larves, il va falloir que tu passes en tête le temps que ma réserve se reconstitue...

David acquiesça d'un hochement de tête. Peu habitué à ce genre d'exercice, il se sentait au bord de l'épuisement. Par moments, ses mollets et ses biceps se mettaient à trembler et toute énergie les fuyait. Néanmoins il s'appliqua à dépasser la jeune femme. Les larves s'écrasaient sur la muraille avec un claquement de furoncle malmené, et chaque fois il ne pouvait réprimer un tressaillement de dégoût. Alors qu'il peinait en haletant, la première escadrille de butineuses regagna la ruche, certains insectes – le confondant peut-être avec le nid – s'engouffrèrent dans sa bouche, et il les recracha de justesse. Cet incident le laissa tremblant, au bord de la syncope, agrippé aux anneaux comme à une bouée de sauvetage. Derrière lui Thessa s'impatiait. Il savait qu'elle avait raison. Toutes les larves n'assuraient pas soixante minutes d'adhérence. Quelques-unes, malades ou anémiées, perdaient tout pouvoir en vingt minutes. Si l'on s'attardait sur une prise, on courait le risque de voir celle-ci céder brusquement bien avant la limite garantie par le marchand d'escalades.

Il reprit sa course verticale, s'absorbant dans le cérémonial de la fixation des anneaux. Il ne savait plus très bien depuis combien de

temps il montait. Les insectes l'enveloppaient de leur bourdonnement de court-circuit, le frôlant, faisant courir sur sa peau mille démangeaisons insupportables. Soudain quelque chose sonna comme un coup de canon au-dessus de sa tête. Abruti de chaleur et de fatigue, il ne réalisa pas immédiatement *qu'il s'agissait du tonnerre...*

— Un orage ! hurla Thessa trois mètres en dessous de lui. Si la pluie tombe trop longtemps elle nous lavera du baume protecteur ! Nous serons exposés aux piqûres... Entasse des larves dans ton sac, il faudra peut-être se débarrasser des ruches... De plus la paroi va être mouillée, l'adhérence va beaucoup s'en ressentir, ne t'attarde pas !

David puisa dans la ruche, jetant en vrac les larves grises dans le sac qui lui battait la hanche. Depuis le premier coup de tonnerre les insectes voletaient de façon désordonnée, heurtant le front et les pommettes du jeune homme comme de petits projectiles vrombissants. Il y eut une nouvelle déflagration et un léger crachin mitraille le mur de quartz avec un crépitemment d'ongles sur une flûte à champagne. Les vrillards cherchèrent refuge à l'intérieur du cube de bois. Dans un premier temps David ressentit l'averse comme un bienfait, puis la douche prit une ampleur inquiétante et il se retrouva aveuglé, ruisselant de la tête aux pieds, suspendus à trois anneaux, quatre cents mètres au-dessus du sol. Devant lui, la paroi s'était changée en mur liquide. Des milliers de rigoles serpentaient sur le quartz, ne laissant nul endroit sec. Il essaya d'écraser deux larves, mais le film humide qui s'était formé à la surface du cristal empêchait toute adhérence. Il comprit qu'il leur était désormais impossible de progresser et que le déluge les obligerait à rester sur leurs positions. Si l'orage s'éternisait au-delà de trois quarts d'heure, c'était le décrochage assuré... La peur s'insinua à nouveau en lui. Il ferma les yeux et posa son front sur le verre, s'efforçant de ne pas penser.

Par bonheur, la pluie cessa avant la limite fatidique et un nuage de buée enveloppa la montagne gorgée de chaleur. David suffoqua, puis, introduisant la main sous la cote de mailles, il arracha un morceau de sa chemise avec lequel il entreprit de sécher la muraille. Grâce à cet artifice il put coller un nouvel anneau, puis un second. En cinq minutes, il parvint à s'élever d'un bon mètre. Le soleil venait de réapparaître dans le ciel délavé. Débarrassé de son paravent nuageux, il brûlait la peau et le quartz buvait ses feux pour les décomposer en mille arcs-en-ciel bombardant la prairie. Le jeune homme dut plisser les paupières pour échapper à l'éblouissement. Le tricot d'acier emprisonnant son corps lui semblait léché par les flammes d'un incendie tout proche. Il aurait donné n'importe quoi pour s'en défaire. Dans sa nuque, le bourdonnement de la ruche reprit du volume.

Quelques insectes voletèrent sous les yeux du jeune homme, puis l'un d'eux se posa sur sa main... *et la piqua sans aucune hésitation*, y enfonçant un dard gluant de venin. David hurla et faillit perdre l'équilibre. À travers les élancements de la douleur, il entendit Thessa qui criait derrière lui. À ses cris aigus, il comprit qu'elle aussi venait d'être piquée. La pluie d'orage les avait douchés, lavant leur corps du film protecteur dont les avait enduits Mori. Une seconde vrille de souffrance lui traversa la joue, et il réalisa que les insectes se lançaient à l'assaut de l'intrus. Sans réfléchir il rejeta les bras en arrière, se défaisant des courroies retenant le nid. La ruche tomba dans le vide avant que l'essaim n'ait eu le temps de sortir. Suspendu aux anneaux, David dut toutefois batailler un long moment pour se débarrasser de l'avant-garde irascible qui l'assaillait de tous côtés. Il subit une demi-douzaine de piqûres avant que les vrillards ne se décident à battre en retraite. La chair striée de pulsations enflammées, il crut un instant qu'il allait perdre connaissance. Maudissant le marchand d'escalades, il espéra que la ruche qu'il venait de larguer lui briserait le crâne en arrivant au sol.

Thessa avait, elle aussi, subi l'assaut des insectes affolés. Trois énormes cloques lui boursouflaient déjà le visage. David serra les dents pour ne pas gémir, mais une réalité encore plus sinistre se dessinait sous le voile de la douleur : maintenant ils ne disposaient plus que de quelques dizaines de larves pour finir l'escalade, *après...*

Un énorme œdème se formait sur le dos de sa main, la gonflant comme celle d'un noyé. Il tenta de plier les doigts mais la peau, tendue, semblait prête à se rompre. À la douleur succédait une sorte d'ankylose sournoise aux allures d'anesthésie locale. Sa joue, son épaule évoquaient pareillement le bois. Une vague nausée contractait son estomac, mais il ne put définir s'il s'agissait d'un effet de la peur ou du venin. Il se secoua, piocha dans son sac et posa une nouvelle prise. Les larves grésillaient en s'écrasant sur la paroi brûlante. La chaleur activait le séchage et David dut accélérer d'autant la pose des anneaux.

Il progressa ainsi d'une vingtaine de mètres puis dut s'interrompre, faute de « colle ». Il leva la tête, essayant de distinguer le sommet, mais il ne vit rien. Le soleil qui frappait le quartz l'éblouissant comme un miroir, il eut l'impression de plonger son regard dans le faisceau d'un projecteur. Thessa lui toucha le mollet. Quand il se retourna, elle lui tendit son propre sac de larves.

— Nous sommes encore loin du sommet ? demanda-t-il la bouche sèche.

— Oui, murmura-t-elle, nous ne pourrons pas aller jusqu'au bout

de la course, mais si nous pouvons nous élever encore un peu nous serons près d'une cheminée qui portera nos appels. Avec un peu de chance on descendra nous chercher...

— Qui ça, « on » ?

— Le clan des hauteurs.

— Des « immobilistes » ?

— Oui, bien sûr. C'est chez eux que nous allons.

Dépêche-toi. Il faut encore parcourir une soixantaine de mètres. Dès que nous approcherons de la cheminée je commencerai à appeler...

David hocha la tête et reprit son travail. Le dernier anneau collé, ils disposeraient d'un répit d'une heure au grand maximum ; si personne ne venait leur tendre la main durant ce délai, c'en serait fini d'eux. Les pitons perdraient toute adhérence, se détacheraient les uns après les autres et disparaîtraient dans l'abîme. Ils ne tarderaient pas à suivre le même chemin...

Remuant ces sinistres pensées, il s'éleva encore d'une dizaine de mètres. Il transpirait beaucoup, et ses lèvres craquelées avaient un goût de sang. Lorsque Thessa se mit à crier, il ne restait plus dans le sac qu'une dizaine de larves fripées. La jeune femme hurlait dans une langue inconnue, probablement un dialecte des hauteurs, et ses paroles montaient le long du couloir de quartz comme dans le pavillon d'un porte-voix. David posa ses derniers jalons et s'immobilisa, la bouche contre la paroi brûlante, plaqué à la muraille de cristal tel un insecte en cours de fossilisation. Il mourait de soif. Ses muscles tressautaient de fatigue, la lumière lui brûlait la rétine... Il ne bougea plus, le sac était vide. Maintenant ils étaient suspendus au-dessus du vide, impuissants, livrés au seul pouvoir d'adhérence de quelques fixations. Thessa criait encore mais sa voix se cassait, et elle était prise de quintes de toux entre chaque appel. « Personne ne viendra ! songea lugubrement David. Le vent du sommet doit refouler ses cris ! » La gorge en feu, la jeune femme dut s'interrompre, et, pendant un long moment, ils n'entendirent plus que le bruit cristallin des pitons se décollant en dessous d'eux et ricochant sur la muraille comme une poignée de clochettes qu'on aurait jetées dans le vide. Leur piste s'effaçait peu à peu, comme si une gigantesque gomme – partant du sol – remontait la paroi, faisant disparaître toute trace d'intrusion. David se recroquevilla, essayant d'abolir en lui la conscience de l'espace. Le venin des piqûres courait dans ses veines, y allumant une fièvre surnoise.

— C'est fini ! murmura-t-il sans se rendre compte qu'il parlait à voix haute, maintenant c'est fini...

Soudain quelque chose lui chatouilla le front, et Thessa poussa un cri de victoire. Renversant la tête, il aperçut une longue corde qui descendait de la flaque de lumière les surplombant. Il s'en saisit. Le câble lui parut anormalement soyeux mais il n'était plus en état de se poser des questions. Presque aussitôt il sentit qu'on le halait d'un mouvement puissant et régulier.

CHAPITRE VIII

C'était comme une toile d'araignée tendue entre deux pics de quartz. Un réseau de câbles, un filet aux mailles serrées comme on en installe parfois dans les cirques pour prévenir une chute éventuelle des trapézistes. Cet assemblage vibrait au-dessus du vide, au gré du vent. Recroquevillé au centre de la petite nacelle, David n'osait plus bouger. Le vertige était en lui, et pour un peu il se fût caché au fond d'un sac pour retrouver un monde aux limites sécurisantes. À chaque mouvement il sentait vibrer la toile, se tendre les mailles, et il avait l'impression que cette espèce de passerelle insensée qu'on avait jetée entre deux hauteurs allait se rompre et semer sa population au hasard des gouffres cristallins qu'elle surplombait. Pourtant, devant lui, des enfants nus sautaient allègrement d'une maille à l'autre, se tenaient en équilibre sur un câble comme des funambules professionnels capables de défier toutes les lois de l'attraction terrestre.

— Il y a bien longtemps ils ont enterré un thomock au centre de leur village, lui avait expliqué Thessa, et – comme partout ailleurs – cette sépulture a donné naissance à un cairn, une montagne qui s'est mise à pousser sur la grand-place, éventrant les maisons. Immobilistes convaincus, ils n'avaient pas le choix : il leur fallait demeurer au même endroit coûte que coûte. Ainsi ils se sont accrochés à la montagne naissante comme des naufragés à une planche, l'accompagnant au fur et à mesure qu'elle s'élevait vers le ciel. Au début ils ont essayé de multiples systèmes pour vivre sur le quartz, mais cela s'est révélé pratiquement impossible. C'est alors qu'ils ont eu l'idée de tendre un filet entre deux aiguilles cristallines, et de s'y installer, telles des araignées au centre d'une toile !

Le résultat s'étalait sous les yeux de David : un entrelacs hétéroclite de cordages astucieusement noués, mêlant indifféremment nylon, chanvre... et cheveux. S'étirant comme une étoile de mer, le filet ainsi formé s'ancrait à la roche par cinq points d'appui.

— Bien sûr, il n'était pas question d'arrimer la toile d'araignée à des piquets, commentait Thessa. Ici comme ailleurs le quartz ne connaît pas la loi de l'entaille. Il a fallu recourir à la technique des vrillards et installer des ruches au sein même du filet. Des sentinelles surveillent en permanence l'état des attaches, entretenant l'adhérence par l'application de nouvelles larves, comme jadis les hommes des

cavernes alimentaient jalousement le feu du clan pour qu'il ne s'éteigne jamais. Les insectes dont on se sert proviennent d'un croisement sélectif. Leur « glu » naturelle assure une adhérence parfaite pendant au moins douze heures. Inutile de préciser qu'on les soigne comme des enfants. S'ils venaient à disparaître, le clan serait voué à la chute... à brève échéance.

Effrayé et fasciné, David ne se lassait pas d'observer l'étrange communauté. Rapidement, il avait remarqué que la moitié des membres du clan arborait un crâne rasé, lisse comme une bille de marbre, alors que l'autre moitié affichait de longues chevelures fouettant les omoplates. D'abord interdit, il avait de lui-même trouvé la raison de cette curieuse coutume lorsqu'il avait réalisé que nombre de cordes n'étaient pas de chanvre tressé mais bel et bien de cheveux ! Thessa l'avait confirmé dans ses déductions. À date fixe, au cours d'une cérémonie immuable, on rasait la moitié du clan, les mèches ainsi prélevées servaient à confectionner des filins avec lesquels on réparait la toile. Cette contribution humaine à l'entretien du filet avait presque valeur religieuse et on l'observait scrupuleusement. Il ne fallait donc pas s'étonner si l'on trouvait, de place en place, des mailles brunes, blondes ou grises ! Les tresses soyeuses, mais nattées au plus serré, prenaient le relais des cordages défilants, élimés. Toute une population de jeunes, de vieux, de vivants et de morts, était ainsi représentée sous forme de câble. Un jour viendrait où la tribu des funambules parviendrait à la complète autarcie, prélevant sur elle-même l'élément essentiel de sa vie suspendue. Nylon et chanvre seraient remplacés par des crinières humaines, conférant au filet une incontestable authenticité. Le clan vivrait en équilibre sur la toison des ancêtres, chaque maille serait comme un condensé d'histoire. Une même corde rassemblerait les mèches d'un homme aux diverses époques de sa vie, et l'on pourrait lire de toron en toron l'écoulement des années.

Dès leur arrivée, David et Thessa avaient été parqués dans l'une des nacelles d'habitation qui parsemaient la toile. C'était une cage d'osier rudimentaire à l'intérieur de laquelle on ne pouvait guère opter que pour la position fœtale. Ces abris ne servaient qu'en cas d'intempérie ou de grand vent ; le reste du temps on vivait nuit et jour sur le filet, y dormant comme au creux d'un gigantesque hamac. Les ruches avaient été installées à proximité des cinq points d'ancrage. Outre la glu assurant l'assise du filet, elles fournissaient un miel épais qui constituait la base de l'alimentation de la tribu. Des faucons dressés approvisionnaient plus rarement le clan en chair fraîche, ramenant de la plaine de jeunes lapins, des volailles arrachées à leur

basse-cour, ou des oiseaux capturés en vol. De toute manière, il n'était jamais question de festin. L'excès de poids faisait partie des tares fustigées et la maigreur était prônée comme une vertu civique. La population des funambules vivait dans la hantise de la surcharge, de la rupture, et les obèses n'avaient pas leur place sur la fragile architecture suspendue.

David avait dû apprendre à se déplacer de maille en maille sous l'œil goguenard des plus jeunes. Malgré son bon vouloir, il n'y parvenait qu'à quatre pattes, à l'imitation des bébés. Et encore lui arrivait-il souvent de glisser et de se retrouver une jambe dans le vide, gigotant comme un pendu au bout d'une corde. Il avait parfaitement conscience qu'il n'arriverait à établir le contact avec ses voisins que le jour où il serait capable de se déplacer sur ses pieds. Jusque-là, on ne lui prêterait pas plus d'entendement qu'à un nourrisson. Malheureusement il ne faisait guère de progrès. Le vide, les échappées d'abîme qu'il apercevait entre les mailles, le glaçaient au plus haut point, et le vertige creusait au centre de son cerveau comme un maelström de ténèbres.

Thessa, qui n'éprouvait aucune difficulté à sauter d'un câble à un autre, paraissait agacée de ce manque de maîtrise. Mais David n'y pouvait rien. Il regagnait chaque fois la nacelle couvert d'une sueur glacée, l'estomac à l'envers et des mouches noires sur la rétine.

« Si tu mets trop longtemps à t'habituer on te méprisera ! » lui avait déclaré la jeune femme un soir qu'il se recroquevillait au fond du frêle abri, et il n'avait su lui répondre que par un juron.

La crainte du vide paralysait son intelligence. Il ne savait même plus ce qu'il faisait là, il n'était plus capable d'aucune réflexion. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre il avait peur. Le jour il suait d'angoisse, la nuit il rêvait de chutes interminables, d'écrasements. Il se voyait perdre l'équilibre, passer entre les mailles du filet et rebondir de cristal en cristal, tandis que les arêtes tranchantes des facettes hexagonales le débitaient peu à peu en quartiers...

En quelques jours il perdit six kilos et commença à flotter dans ses vêtements. De plus, le miel douceâtre des vrillards lui donnait la nausée. Cette pâte verdâtre, translucide, n'avait aucun rapport avec le miel terrien et l'on aurait été bien en peine de la commercialiser.

Pressentant qu'on ne lui laisserait pas retrouver la terre ferme tant qu'il ne rivaliserait pas d'équilibre avec les plus jeunes membres du clan, il se levait dès l'aube, rampait hors du réduit d'osier et s'en allait faire ses exercices à l'une des extrémités de la toile. L'absence de public réduisait ses inhibitions, et – dès que ses muscles étaient chauds – il parvenait à de moins piètres résultats. Un matin, alors qu'il

tentait de se tenir en équilibre sur ses deux pieds, une voix flûtée s'éleva derrière lui. Machinalement il tourna la tête, perdit prise et se retrouva sur le dos, les reins meurtris par le quadrillage des cordes tendues. Celui qui parlait était un adolescent au teint blême et dont le corps obèse se dissimulait sous une sorte de poncho de cheveux tissés. Comme un bouddha de stuc rose il se tenait à l'intersection de deux mailles, dans la position du lotus. Le vent rougissait ses grosses joues.

— Ils sont cruels, observa-t-il d'un ton neutre, ils ne vous laisseront aucun répit. Si vous ne faites pas de progrès vous deviendrez un paria... Comme moi.

— Comme vous ? s'étonna David qui cherchait désespérément à se redresser.

— Comme moi, renchérit le jeune homme. Je m'appelle Neb. Je suis victime d'un dérèglement hormonal, mais cela suffit ici à me condamner. Je suis une menace pour eux. Une nuit, il se trouvera bien quelqu'un pour me pousser dans le vide...

— Vous n'exagérez pas ?

Le garçon se releva, dévoilant ses cuisses flasques aux bourrelets tremblants.

— Venez voir ! murmura-t-il en tendant la main à David. Vous connaissez ça ?

Du doigt il désignait un gros réveil de cuivre fixé à un cordage, deux aiguilles y frémissaient en proie à une crise de spasmophilie mystérieuse.

— C'est un dynamomètre, expliqua-t-il, un appareil qui mesure les forces de tension parcourant le filet. À la moindre alerte, dès que les aiguilles se rapprochent de la zone critique, *on jette du lest*...

— Du lest ?

— Vous comprenez très bien ce que je veux dire. On se débarrasse de tout ce qui constitue une charge inutile. En ce moment, par exemple, vous et moi sommes synonymes de charge inutile...

— Et... les aiguilles entrent souvent en zone rouge ?

— Cela se produit. Il suffit d'un câble qui claque ici ou là, la répartition des forces change alors, brusquement, la stabilité de l'architecture est compromise... L'esprit civique se réveille dans la population, on consulte la liste noire des priorités... Y figurent généralement les vieillards, les gros, les chauves.

— Les chauves ?

— Oui, ceux qui ne peuvent plus contribuer à la réfection du filet pour cause de déficience capillaire sont généralement mal vus. Mais il y a aussi les impotents, les infirmes... La vie sur la toile d'araignée n'est pas conçue pour les faibles, les défavorisés. Vous l'apprendrez

vite... peut-être à vos dépens. La pire des tares ici, c'est le vertige. La loi du clan veut qu'on jette dans le vide tout enfant présentant les signes trahissant un défaut du sens de l'équilibre. Pour le moment on vous tolère parce que vous êtes étranger, mais la protection de Thessa ne sera pas éternelle, on vous demandera de faire vos preuves. *Tôt ou tard*. Songez-y, je sais de quoi je parle, je suis en sursis. On me déteste, je cristallise la haine collective. Un jour ou l'autre, je ferai les frais de la première avarie survenant au filet. Croyez-moi, ma vie dépend de ces petites aiguilles qui dansent sur le cadran du dynamomètre... Je vous ai averti, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance !

Il s'éloigna, se déplaçant souplement malgré son embonpoint. David demeura un long moment incapable du moindre mouvement. Un sentiment de menace s'insinuait en lui. Jusqu'à présent il s'était senti grotesque, ridicule. Maintenant sa gaucherie prenait l'aspect d'un handicap autrement redoutable. Il tenta de se rassurer en se disant que l'adolescent souffrait d'une quelconque forme de paranoïa, mais ne parvint pas à s'en convaincre réellement.

Aiguillonné par l'angoisse, il parvint ce jour-là à des progrès notables, et sa peur du clan annihila presque son vertige. Au repas de midi, Thessa laissa apparaître son contentement. Le soir, elle lui proposa de le masser pour soulager les crampes qui raidissaient ses muscles. Il s'abandonna aux doigts experts de la jeune femme et, pour la première fois depuis son arrivée sur le filet, dormit d'un sommeil sans rêve.

Comme partout ailleurs, la vie sur la toile d'araignée était apparemment un tissu de contradictions et de paradoxes. Obsédée par le spectre de la surcharge, la population des hauteurs n'hésitait pas cependant à conserver les corps des défunts, incorporant ainsi au filet un véritable cimetière suspendu ! Les cadavres, garrottés en posture fœtale, étaient emballés dans des cocons faits de peaux de lapin cousues bord à bord. Le vent des sommets les dépouillait peu à peu de leur enveloppe charnelle, ne laissant subsister au creux des sacs-sépultures qu'un amas d'os disjoints. Les sentinelles puisaient sans vergogne dans ces outres funéraires, en tirant de quoi alimenter les frondes à l'aide desquelles ils chassaient les oiseaux s'acharnant à déchiqueter les tresses de cheveux pour agrémenter le capitonnage de leur nid ! Devenues simples munitions, les phalanges ou les molaires des défunts trouvaient donc leur place dans le cuir des lance-pierres pour défendre le territoire de la communauté. D'autres parties du squelette : omoplates, tibias, faisaient de très bons outils ; quant aux calottes crâniennes, on les transformait enalebasses pour recueillir le miel. À première vue horifiant, ce recyclage permanent permettait à

la petite population définitivement coupée de ses racines de survivre en l'absence de tout matériau de construction. La vie se perpétuait dans l'environnement stérile du quartz, empruntant pour ce faire d'étranges chemins de traverse.

Dès que David commença à se déplacer avec plus d'aisance, on cessa de s'intéresser à lui. Pour parachever son anonymat il renonça à ses vêtements, qu'il tassa en boule dans un coin de la nacelle, et s'appliqua à vivre nu comme les autres membres du clan. Cela lui posa du reste quelque problème car, à cette hauteur, le vent n'était plus freiné par aucun obstacle naturel et soufflait avec une vigueur qui rougissait la peau et fendillait les lèvres. Pour se garantir de ces désagréments, le petit peuple de la toile usait d'une pommade à base de cire qu'on prélevait sur les ruches, et qui – une fois appliquée – donnait une sorte de film imperméable protégeant l'épiderme des agressions extérieures, et notamment de la pluie. Loin d'être ressenties comme une calamité, les averses étaient d'ailleurs guettées avec une certaine impatience. Elles constituaient en effet le seul moyen dont disposaient les habitants du filet pour s'approvisionner en eau. Des bâches, faites de vieilles couvertures cousues bord à bord, et imperméabilisées à la cire, avaient donc été tendues à cet effet entre les mailles de la toile d'araignée. Par bonheur, le climat assurait généralement une averse quotidienne, courte, mais aux précipitations extrêmement denses. Malgré cela, il n'était pas rare que l'eau manquât, et Thessa évoquait en grimaçant les souvenirs d'époques noires où l'on s'était retrouvé contraint de boire de l'urine pour échapper à la déshydratation...

Parfois, David poussait une reconnaissance sur l'une des branches du filet, là où se tenaient les sentinelles chargées de la surveillance des points d'ancrage dont dépendait la survie du clan. Il n'allait d'ailleurs jamais jusqu'au bout car le nuage dense des vrillards, assurant leur constant va-et-vient, entre la plaine et la montagne de quartz, l'effrayait au plus haut point.

Les guetteurs se tenaient là, dans la musique des bourdonnements, apparemment insensibles au choc des insectes ricochant sur leurs corps. Pour David, ils évoquaient l'image d'hommes nus immobiles au milieu d'un champ de tir, indifférents au miaulement des balles qui se croisent et se perdent.

Habitué à leur présence, les insectes ne les piquaient pas et leur donnaient licence de puiser dans les réserves de la ruche leur content de larves. Toutes les vingt-quatre heures il leur fallait reconstituer l'assise de la toile sans perdre un instant.

La stricte observance de ce rite capital, qui mobilisait toute leur

attention, avait fait d'eux des êtres taciturnes se complaisant dans la solitude. Ils dormaient peu et ne s'accordaient aucune distraction sexuelle. À l'origine simples sentinelles, ils avaient progressivement élevé leur tâche au niveau d'un sacerdoce. Ils étaient devenus les grands prêtres de la colle...

Un soir, Thessa dénoua son chignon et posa la main sur l'épaule de David.

— Tu marches, observa-t-elle, maintenant il faut aller plus loin. Nous devons faire don de nos cheveux à la communauté. Envisage cela comme un droit de passage... ou de loyer. Ce sacrifice sera hautement apprécié par le chef du clan. Avec nos mèches, on tressera soixante centimètres de corde, cela paraît ridicule mais pour eux c'est très important. Ce tribut permettra de réparer une maille ou de consolider un câble effiloché par l'usage...

Peu emballé, le jeune homme n'osa pourtant pas refuser et le lendemain, devant une vingtaine de curieux, il offrit – comme Thessa – son crâne aux ciseaux d'os du « collecteur capillaire ». Le vieil homme procédait sans douceur, et les lames mal aiguisées de ses outils arrachaient les mèches plutôt qu'elles ne les cisaillaient. En quelques secondes David en eut les larmes aux yeux. Thessa, elle, se mordait les lèvres avec application, et David se demanda si le préposé à la tonte n'en rajoutait pas dans le seul but de leur faire sentir son mépris des étrangers et des curieux. Toutes les mèches furent soigneusement recueillies et les deux jeunes gens se retrouvèrent soudain seuls, la peau du crâne rougie et boursouflée d'estafilades. Avec leurs têtes mal rasées, ils semblaient tout droit sortis d'un bain ou d'un camp de concentration. Thessa, principalement, avait un aspect pathétique, et les plaques de duvet inégales qui parsemaient ses tempes, bien qu'évoquant une quelconque atteinte de pelade, n'arrivaient pas vraiment à l'enlaidir.

Maugréant, persuadé d'avoir été victime d'une escroquerie, David se retrancha dans la nacelle d'habitation et refusa sa ration de miel lors de la distribution collective. Pourtant, le soir même, un jeune garçon se présenta à l'entrée du réduit pour les inviter, lui et Thessa, à partager le repas de Moggar, le chef du clan. Ils décidèrent de se rendre nus à la convocation, espérant que cet effort d'assimilation serait apprécié à sa juste valeur, car la nuit tombait et avec elle la température. Dès que la montagne de quartz aurait dégorgé la chaleur emmagasinée au cours de la journée, il ferait horriblement froid pour quiconque n'était pas habitué aux rigueurs de l'altitude.

Le patriarche se tenait immobile, au centre de la toile, comme une grosse araignée blanche. Sa seule parure consistait en un collier de cheveux sur lequel étaient enfilées, comme des perles, les dépouilles de gros vrillards morts dont les ailes s'effritaient. Pour le reste, c'était un homme au visage émacié et aux paupières tombantes. Ils mangèrent en silence, partageant la viande crue d'un lapin ramené par l'escadrille des faucons pourvoyeurs, puis burent à petites gorgées l'inévitable gelée royale qu'on leur servit dans des calebasses d'os provenant tout droit du cimetière suspendu.

Ce repas frugal achevé, le vieux entama un long monologue en grande partie inintelligible où ne surnageaient que de rares tirades cohérentes. L'une d'elles disait :

« Il y a une autre toile, plus haut, juste au-dessus de nos têtes, mais la réverbération nous empêche de l'apercevoir, ce sont de mauvais hommes et nous n'entretiens pas de rapports avec eux. Ils ont voulu vivre à l'endroit où la lumière jaillit de la montagne comme d'un prisme, se décomposant en arc-en-ciel, mais cette irradiation leur a été néfaste. Ils ont muté. Une fois, un cadavre frais s'est décroché de leur cimetière suspendu pour venir heurter notre filet, sur lequel il a rebondi. C'était celui d'un monstre, et nous l'avons tout de suite poussé dans l'abîme... Un jour le soleil purifiera cette infamie en les brûlant à travers la loupe de quartz, oui, j'en suis sûr... »

Le reste était à l'avenant, et David se demanda si le vieil homme avait encore toute sa tête. Pour finir, il les autorisa à rester sur le filet jusqu'à la prochaine lune, et les congédia d'un geste plein de lassitude. *Le lendemain, l'orage éclatait...*

Dès le matin, David s'était inquiété du plafond de nuages lourds et noirs qui s'étirait au ras de la plaine. Cette chape cotonneuse voilait le sommet de la montagne et vaporisait sur la toile une brume de mauvais aloi. Bien qu'on entamât à peine les premières heures de la journée, la luminosité était extrêmement basse, et il régnait sur toute la campagne environnante une lueur crépusculaire annonciatrice de catastrophe. Ce calme inquiétant dura jusqu'à midi, puis le déluge éclata, cinglant la montagne d'une salve de grêlons. Les échos cristallins provenant de cette confrontation donnaient l'impression que des bouteilles gigantesques explosaient sous une mitraille de graviers.

Enfin la pluie vint, puis le tonnerre...

De véritables trombes d'eau déferlèrent sur la toile, transformant les nacelles en baquets. David s'était couché sur le ventre, les mains nouées aux mailles du filet avec la sensation de n'être plus qu'un

marin oublié dans les haubans tandis que les vagues déchaînent leur danse de mort sous la panse d'un navire au gouvernail arraché. La toile palpitait au gré des bourrasques comme un linge qui claque au vent.

Sous ses doigts, le jeune homme sentait grincer les câbles, se distendre les mailles. Le vent rudoyait l'obstacle. Animal colossal et invisible, il se débattait au centre des rets, cherchant à faire craquer la nasse.

Maintenant la nuit gommait les distances, badigeonnait le vide de son opacité. Les yeux écarquillés, David ne voyait plus rien, ni le ciel ni l'abîme. De temps à autre, la lézarde bleu électrique d'un éclair zigzaguait à l'horizon, et la masse transparente des montagnes s'emplissait de cette lumière.

Ce qui devait arriver arriva... La grimace de foudre frappa l'une des branches de la toile, dévorant en une fraction de seconde l'architecture arachnéenne des tresses de cheveux. Une épouvantable odeur de corne brûlée emplît l'air et des flammèches volèrent en tous sens. L'averse empêcha fort heureusement l'incendie de s'étendre mais le filet, privé de l'un de ses points d'ancrage, se mit à pencher dangereusement tel un hamac dont le centre de gravité s'est déplacé... David se sentit tomber d'un bon mètre, un corps roula sur lui et disparut dans l'abîme avec un hurlement effroyable. À présent le filet était incliné à quarante-cinq degrés. Des objets sortaient des nacelles d'habitation, tombaient pêle-mêle en pluie hétéroclite. Tâtonnant dans la demi-obscurité, David entreprit de grimper d'une maille à l'autre comme s'il se trouvait sur une échelle de corde. Privé de l'une de ses branches, la toile devenait molle, les câbles n'offraient plus à la main leur rigidité rassurante. Un nouvel éclair frappa le quartz, des étincelles fusèrent, criblant les membres du clan comme autant de flèches de feu.

David n'osait plus bouger, la nausée du vertige déchaînait son maelström dans sa tête. Il songea qu'il ne tiendrait plus très longtemps. Ses mains et ses bras s'ankylosaient. Une femme perdit l'équilibre et heurta la paroi de quartz. Les arêtes tranchantes du cristal l'ouvrirent comme l'aurait fait un scalpel géant, et elle continua sa chute tourbillonnante en laissant derrière elle comme un long serpent d'entrailles. David vomit.

Au fur et à mesure qu'augmentait la lumière, la tempête s'affaiblissait. Bientôt la pluie cessa de se faire mitraille, et ses gouttes ne cinglèrent plus la peau comme des billes d'acier. La tourmente s'éloignait. David nota aussitôt que la « toile d'araignée » avait cédé en deux endroits et, qu'en ces points précis, les branches carbonisées par

les éclairs claquaient au vent telles des oriflammes racornies. Trois ruches avaient basculé dans le vide et les insectes expropriés bourdonnaient en fumée compacte, ne sachant où se dissimuler pour échapper à la pluie. Ils finirent par se ruer à l'intérieur d'une nacelle d'habitation dont ils chassèrent les habitants à coups de piqures. Levant les yeux, David nota que tout le clan se tenait à plat ventre, accroché aux mailles du filet comme des naufragés cramponnés aux planches disjointes d'un radeau de fortune. Certains, qui avaient tenté de s'encorder, avaient péri, la nuque ou la colonne vertébrale brisée. Ils oscillaient au-dessus du vide, sinistres pendus aux bouches tordues par la douleur. Après un long moment d'abattement, une rumeur de désolation s'éleva, ponctuée par les ordres secs du chef de tribu.

Des hommes armés de couteaux d'os sectionnèrent les filins retenant les cadavres. Mais ce « délestage » ne suffit pas à soulager le filet. Une voix cria que les détecteurs de surcharge entraient en zone rouge et que tout déplacement intempestif était désormais interdit.

David chercha à localiser Thessa. Avec un soulagement certain, il l'aperçut un peu plus haut, bras et jambes écartelés pour assurer sa prise. Très lentement il entreprit de la rejoindre, quittant la partie molle du filet pour accéder aux grands axes qui demeuraient encore rigides. La jeune femme grelottait. Lorsqu'il lui toucha la cuisse elle sursauta nerveusement.

— C'est mauvais pour nous ! haleta-t-elle, la toile est en surcharge, ça veut dire qu'ils vont probablement jeter du lest.

— Du lest ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire ! Ils vont contraindre les indésirables à sauter pour alléger la structure !

Assez inquiet, David observa ce qui se passait au centre du filet. Une séance de tonte générale avait été improvisée. Tous ceux qui portaient encore des cheveux s'y soumettaient sans renâcler. Des vieilles femmes s'emparaient des mèches à peine coupées et se mettaient à les tresser sans retard.

— Ils n'arriveront jamais à reconstituer les mailles brûlées de cette manière ! souffla David. Pourquoi ne descendent-ils pas dans la plaine pour se procurer des filins ?

— Parce que ce sont des Immobilistes ! martela Thessa. Tu ne l'as pas encore compris ? Ils mettront un an à réparer les dégâts d'aujourd'hui, mais ils le feront avec les seules fibres dont ils disposent : leurs cheveux. Ils tiennent à l'intégrité de leur territoire, c'est ainsi...

David jura sourdement. Une vibration de la structure suspendue lui apprit que quelqu'un s'approchait de lui. Tournant la tête il

reconnut Neb, l'adolescent blafard et obèse. Le gros garçon semblait en proie à une panique difficilement réprimée.

— Je suis venu vous prévenir, chuchota-t-il. *Le chef vient de se faire communiquer la liste noire de délestage.* Nous n'y couperons pas. Moi, à cause de mon poids, vous, parce que vous êtes des étrangers et que vous avez eu le tort de vous attarder ici... Ils procéderont probablement cette nuit. Ne mangez rien de ce qu'on vous donnera, la nourriture sera sans doute droguée ou empoisonnée. Ils attendent toujours le sommeil de la victime pour la faire basculer dans le vide. Ils évitent ainsi les vibrations d'un combat qui endommagerait encore plus le filet.

David se sentit glacé d'angoisse.

— Mais nous ne pouvons rien contre eux, balbutia-t-il, c'est comme si nous étions bloqués sur une île en plein océan... Nous ne pouvons pas nous échapper puisque nous avons dû abandonner nos ruches au cours de l'escalade. Il faudrait voler de nouvelles larves. Suffisamment pour atteindre le bas de la montagne. C'est possible ?

L'adolescent eut une grimace de dégoût.

— Les vrillards ne se laissent approcher que par les serviteurs des ruches ou les sentinelles. Mais il y a peut-être une autre solution. Retrouvons-nous tout à l'heure dans votre nacelle d'habitation. Je vais m'éloigner, il ne faut pas avoir l'air de comploter.

Dès qu'il eut gravi quelques mailles, David se retourna vers Thessa.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il dans un murmure.

La jeune femme haussa les épaules.

— Il a sans doute raison, mais je ne vois pas comment nous pourrions filer sans ruche. Voler un essaim me paraît impossible, nous nous ferions piquer à mort. En venant ici, je ne pensais pas que nous devrions nous résoudre à abandonner notre seul espoir de redescendre.

David serra les dents. Malgré le froid, ses paumes étaient gluantes de transpiration. Ils étaient prisonniers d'un piège suspendu. La toile d'araignée retrouvait soudain sa véritable vocation. Il ne chercha pas à dissimuler qu'il avait très peur.

Ils restèrent longtemps immobiles, comme des animaux terrifiés qui s'aplatissent dans le trou d'un mur. Puis ils suivirent le mouvement général de la tribu qui se regroupait au centre du filet. De très jeunes filles distribuèrent de la nourriture mais David et Thessa se gardèrent d'y toucher. D'ailleurs, on leur tournait ostensiblement le

dos, comme pour leur faire comprendre qu'ils n'étaient que des intrus.

« *Une charge inutile* », songea David, et il réalisa à quel point l'expression prenait ici tout son sens. Un silence hostile planait sur la tribu. Seuls les chefs palabraient sans remuer les lèvres, afin qu'on ne puisse pas lire sur leur bouche les décisions arrêtées à voix basse.

David recula lentement jusqu'à la nacelle qu'on leur avait attribuée. Neb s'y tenait déjà, recroquevillé comme un poussah.

— Restez à l'entrée, souffla-t-il, et ne vous retournez pas. Nous n'avons pas beaucoup de temps pour agir. Je vous ai dit qu'il y avait peut-être un moyen de filer, c'est vrai. Il y a trois ans environ un grimpeur est venu ici. Un aventurier qui avait appris que nous utilisions nos cheveux pour tresser le filet. Il amenait avec lui un baume miracle contre la calvitie. Il a offert les flacons au chef Moggar en échange de quelques vrillards, et notamment d'une reine pondeuse...

— En échange de vrillards ? s'étonna David.

— Mais oui ! coupa Thessa avec impatience, l'espèce qui vit ici a été obtenue par croisements. Tu sais bien qu'elle assure une adhérence de douze heures. Avec une reine, ce type pouvait s'installer dans la plaine et rafler le marché de tous les vendeurs d'escalades.

— C'est ça ! approuva Neb. Quoi qu'il en soit, il n'est jamais reparti. Les vrillards l'ont piqué et il est mort. Le chef n'a pas voulu qu'on le jette dans le vide à cause du cadeau que lui avait fait l'étranger : ces flacons de lotion capillaire qu'il croit magique. Il a pensé que s'il déshonorait la dépouille du défunt en l'abandonnant aux abîmes, la substance perdrait tout son pouvoir...

— Et alors ? interrogea David qui ne voyait pas très bien où menait ce conte tragi-comique.

— Alors Moggar a décidé d'une mesure d'exception : l'étranger a été inhumé dans le cimetière suspendu. Avec lui on a emballé son équipement, deux paires de ventouses d'escalade et un parachute directionnel...

David sursauta.

— Il faut que quelqu'un se glisse entre les mailles du filet et aille récupérer cet équipement, haleta l'adolescent. Moi je ne peux pas, je suis trop gros. Vous me laisserez le parachute et vous prendrez chacun les ventouses. C'est notre seule chance de filer d'ici. Dès la tombée de la nuit, je vous conduirai à l'endroit de la sépulture... Maintenant il faut que je parte, ne vous retournez pas.

Une série de vibrations leur apprit qu'il s'éloignait. Thessa ne laissait transparaître aucun enthousiasme. David attendit patiemment qu'elle prenne la parole.

— C'est sans grand espoir, murmura-t-elle enfin. Descendre avec des ventouses est extrêmement dangereux ; quant au parachute, c'est une protection illusoire. Dès que la voileure frôle le quartz, les arêtes du cristal en lacèrent l'étoffe et cisailent du même coup les suspentes. Les grimpeurs qui s'équipent ainsi sont le plus souvent des amateurs...

— Peu importe ! siffla David, nous n'avons pas d'autre moyen d'évasion, si nous ne descendons pas de cette façon on nous balancera purement et simplement par-dessus bord ! Je préfère tenter ma chance ! Tant qu'à tomber, j'aime mieux prendre l'initiative.

À la tempête avait succédé un petit jour gris, à la lumière sale. Tassés l'un contre l'autre, les deux jeunes gens attendirent le soir sans échanger une parole. L'atmosphère était oppressante. Ceux qui vaquaient à la réfection de la toile s'appliquaient à ne jamais regarder dans leur direction, et – au fil des heures – cet effort constant prenait des allures de condamnation à mort.

La nuit venue, David et Thessa rassemblèrent leur paquetage. Ce ne fut pas une mince affaire de se rhabiller car les vêtements étaient tous gorgés d'eau. Il fallut les tordre puis les enfiler coûte que coûte. L'étoffe mouillée refusait de glisser sur la peau et David avait la désagréable impression d'être en train d'endosser la défroque d'un noyé. Les cottes de mailles, elles, avaient commencé à rouiller, et le métal, de mauvaise qualité, présentait par endroits des taches roussâtres qui évoquaient une quelconque maladie de l'épiderme.

Ainsi équipés, ils rampèrent hors de la nacelle et se couchèrent sur le filet. La nuit était claire, la lune illuminait l'intérieur des montagnes, et sa lueur bleue – s'épandant au cœur du cristal – finissait par donner la sensation qu'elles étaient remplies d'eau, tels de gigantesques aquariums aux formes baroques. David avait froid, l'acier de la cotte, les habits détrempés, tout concourait à accentuer la morsure du vent. Sous les bourrasques, la toile palpitait doucement et les amarres rompues fortifiaient le roulis. Thessa plissait les yeux, scrutant désespérément l'obscurité, cherchant à déterminer si les formes qui les entouraient appartenaient à d'innocents dormeurs ou au contraire à la troupe des bourreaux se rapprochant lentement...

Neb arriva par-derrrière, les faisant sursauter. Il respirait fort et son corps dégageait une odeur de sueur aigre.

— Suivez-moi, chuchota-t-il. Vous avez bien compris ? Le parachute sera pour moi !

Il s'orienta rapidement, puis compta les mailles. Parfois un dormeur gémissait à son passage, et il devait s'arrêter. Il s'accroupit enfin et désigna l'espace délimité par le quadrilatère approximatif d'une maille.

— C'est là ! souffla-t-il. Juste au-dessous, ne perdez pas de temps.

David retint une grossièreté et introduisit ses jambes dans le trou. Les câbles lui râpèrent les hanches. La moitié inférieure du corps pendant au-dessus du vide, il se sentait franchement mal à l'aise. Il battit des pieds, imprima à ses membres raidis un mouvement de pendule sans rencontrer aucune prise.

— Ne gigotez pas comme ça ! intervint l'adolescent, vous allez réveiller tout le filet !

Réprimant une envie de meurtre, David décida d'adopter la position dite du « cochon pendu », et se retrouva de l'autre côté de la toile, sous les pieds de ses compagnons. Le vent l'enveloppa aussitôt de son haleine froide. Par bonheur, la luminosité était bonne et le jeune homme n'eut aucun mal à repérer les sacs à sépulture qui pendaient autour de lui. Ils oscillaient doucement comme des balanciers d'horloge, et les os bruisant évoquaient le cliquetis des rouages actionnant les aiguilles d'une pendule. David avait le sang à la tête, ses oreilles bourdonnaient et des élancements douloureux fusaient dans ses poignets. Il se décida enfin à bouger, égrenant les échelons de cette curieuse échelle horizontale. Très vite ses biceps se mirent à trembler. Dans cette position le sang reflua de ses bras, ses muscles – mal irrigués – devenaient incapables d'un effort prolongé. Il dut « refaire surface » pour laisser à la crampe naissante le temps de s'atténuer. Neb éclata aussitôt en invectives étouffées, et David crut une seconde que le gros adolescent allait lui appuyer sur la tête pour le forcer à « replonger »...

Veillant à s'oxygéner correctement, il atteignit le sac funéraire le plus proche. Les peaux qui le constituaient étaient comme raidies, parcheminées. Lorsque les doigts de David le heurtèrent, il en monta un cliquetis affreux, et une vague de chair de poule granula la peau du jeune homme.

Essayant de penser à autre chose, il progressa jusqu'au câble qui retenait le sac à la manière d'un lustre, et s'y suspendit, une main crochée au filet. De l'autre il s'attaqua aux coutures grossières du macabre balluchon.

Le cuir desséché opposait une résistance farouche, mais David réussit à pratiquer une ouverture assez large pour y passer le bras. C'était le moment le plus difficile du parcours. Plonger la main dans cette sorte de gibecière-tombeau lui semblait aussi difficile que de planter ses doigts au fond d'une blessure pour y palper les organes lésés et grouillants. Une nausée brutale fit exploser le vertige dans sa tête et il dut se cramponner au filin pour ne pas basculer en arrière. Il était couvert d'une sueur froide annonciatrice de syncope. Au-dessus

de lui, Neb s'impatientait. Le voile noir se dissipa et David retrouva ses esprits. Entre ses cuisses le sac bâillait, entrouvert sur des profondeurs cliquetantes. Rassemblant toute sa volonté, il y jeta la main. Sa paume buta sur un amoncellement d'os. Le squelette s'était défait, recouvrant les objets qu'on avait vraisemblablement placés au fond du sac. Pris d'un subit accès nerveux, il saisit une poignée d'os incurvés – des côtes peut-être ? – et les repoussa dans le vide. Une poussière malodorante s'éleva du paquet. Il se contraignit à l'ignorer et poursuivit son travail de violeur de sépulture, puisant les ossements à pleine main pour les jeter dans l'abîme qui s'ouvrait sous lui. Les débris blanchâtres tourbillonnaient une seconde dans la lumière nocturne, puis disparaissaient, avalés par le gouffre.

Il toucha enfin la sphère bosselée du crâne, puis un objet métallique : deux ventouses d'escalade montées sur leur support. Venait ensuite un gros paquet de toile rêche se terminant par des harnais.

David s'accorda une seconde de pause puis passa ses trouvailles entre les mailles du filet, au-dessus de sa tête. Des mains avides lui arrachèrent la boule du petit parachute. Les doigts frais de Thessa tâtonnèrent sur son poignet à la recherche des ventouses...

David plongea une dernière fois le bras dans le sac-sépulture. Il avait hâte de remonter. Ses muscles lui faisaient mal et il avait peur d'être victime d'une crampe. Mais il n'y avait plus rien au fond du balluchon, rien qu'un tas hétéroclite de phalanges, de dents, de petits os... Et surtout aucune autre paire de ventouses ! Neb les avait bernés !

Au même instant le filet se mit à vibrer furieusement au-dessus de David, comme si une bataille venait d'éclater dans l'obscurité. Le jeune homme se hissa le long du câble, émergea entre deux mailles... Thessa et l'adolescent se battaient comme des fauves pour la possession du parachute. Brusquement la jeune femme se saisit des ventouses qu'elle portait autour du cou et en abattit la poignée métallique sur la tempe du garçon qui se fit mou et roula sur le filet. David rampa vers sa compagne.

— Il a voulu fuir avec le parachute ! haleta-t-elle. J'ai tout de suite pensé qu'il nous avait joué un mauvais tour... Il n'y a pas d'autres ventouses, n'est-ce pas ? Et celles-ci sont probablement à moitié dissoutes, inutilisables ! Il avait besoin de nous pour récupérer le parachute, c'est tout !

On chuchotait autour d'eux, l'affrontement avait secoué les dormeurs, des ombres se déplaçaient sous la lune, convergeant dans leur direction. Thessa saisit David par le poignet, le forçant à bouger.

Quelqu'un tenta de leur barrer le passage, elle l'assomma de la même manière que l'adolescent.

À présent des mouvements confus agitaient le filet. Les deux jeunes gens s'arrêtèrent derrière une nacelle d'habitation tout près du bord de la toile. Thessa examina fébrilement les grosses ventouses de miroiterie volées au cadavre. Le caoutchouc en était terriblement malade. À certains endroits il offrait l'aspect d'une croûte effritée, à d'autres celui d'une véritable glu.

— Foutaises ! cracha-t-elle avec rage. Aucun pouvoir d'adhérence.

David palpa la boule d'étoffe à laquelle les harnais faisaient comme autant de tentacules de cuir. Thessa l'arrêta.

— C'est une matière imputrescible ! Il y a toutes les chances pour qu'elle soit restée intacte.

— On peut s'y suspendre à deux, non ?

La jeune femme fit la moue.

— C'est risqué. C'est une toute petite coupole directionnelle. Elle va probablement se déchirer... mais avons-nous le choix ?

David jeta un bref coup d'œil circulaire. Une agitation de mauvais augure se déployait sur le filet. Il lui sembla qu'on poussait quelque chose dans le vide... Une masse inerte. Peut-être l'adolescent obèse ? Des femmes commencèrent à psalmodier.

— *C'est le délestage !* fit Thessa d'une voix étranglée. Ils vont passer par-dessus bord tous les indésirables ! Jusqu'à ce que le dynamomètre n'indique plus aucune surcharge...

David jeta le parachute sur son dos, glissa ses bras dans les harnais et boucla nerveusement les fermetures.

— Viens ! ordonna-t-il. Mets tes bras autour de mon cou et croise tes jambes sur mes reins... Si nous restons ici, nous sommes fichus !

Il dut la secouer pour qu'elle obéisse. Déjà une haie de têtes montait vers eux, maille après maille. Terriblement alourdi, David fit un pas en direction du vide, trébucha, et bascula dans l'abîme sans même avoir eu à prendre la décision de sauter. Toujours enlacés, ils tombèrent comme des pierres, tandis que le vent leur giflait les oreilles de son déchirement de soie écartelée.

Cette sensation atroce de n'être plus retenu à rien paralysa David durant quelques secondes, puis il se ressaisit, arracha la poignée d'ouverture. Une gerbe blanche fusa dans son dos, puis les harnais lui scièrent les aisselles et il remonta de plusieurs mètres. Serrée contre lui, la tête enfouie dans le creux de son épaule, Thessa claquait des dents.

Dans la lumière bleue émanant des montagnes, la coupole du parachute s'épanouissait, fuseaux distendus... David leva les yeux,

regardant avec inquiétude la voilure brillante, fragile comme une méduse prête à éclater...

De part et d'autre défilaient les parois, avec leurs facettes aux hexagones tranchants. Si la coupole de soie venait à les effleurer, elle se fendrait comme sous la morsure d'un rasoir. Aussitôt la demi-sphère de tissu éclaterait, privant les deux fugitifs de tout support. David essaya de corriger leur trajectoire en tirant sur les suspentes, mais il n'arriva à rien, probablement étaient-ils, eux aussi, en surcharge ! D'ailleurs ils descendaient beaucoup trop vite. Le sol était-il encore loin ? Il n'y avait plus que cette lumière bleuâtre réfractée par le quartz, il lui sembla qu'elle lui brûlait la peau mais ce n'était que le vent de la course.

Brusquement, il y eut un choc énorme de collision ferroviaire. David sentit sa colonne vertébrale exploser, s'éparpiller. Ses jambes s'engourdirent. Il fut persuadé qu'à la manière des dessins animés il venait de s'enfoncer dans le sol jusqu'au menton. Dans une fraction de conscience, il aperçut à quelques mètres le corps de Neb éclaté comme sous l'effet d'une explosion interne, puis la coupole du parachute le recouvrit doucement, et il se fit l'effet d'un cadavre qu'on enveloppe d'un suaire. Ce fut sa dernière pensée, et il la trouva détestable...

CHAPITRE IX

Lorsque David ouvrit les yeux, il ne vit d'abord rien d'autre que la bulle du parachute que le vent emportait à travers la plaine. La coupole de soie dérivait au ras de l'herbe, se déformant sous les bourrasques comme une sorte de nuage à la morphologie instable. Le jeune homme tenta de se relever, mais tout son corps était douloureux. On l'avait libéré des harnais, et il reposait sur le dos, au milieu des os épars du vendeur de lotion capillaire. Un peu plus loin gisaient d'autres cadavres. La dépouille éclatée du gros Neb, mais aussi des vieillards, ou des hommes au crâne luisant. Des chauves probablement. Tous avaient été lacérés par les rebonds de la chute et un véritable nuage de mouches tournoyait au-dessus de ce champ de bataille. David rampa sur quelques mètres. Thessa avait disparu. Il pensa qu'après l'avoir dégagé des sangles elle était partie chercher de l'aide, et cette idée le rassura. Il souffrait terriblement des jambes, comme si ses articulations avaient été consciencieusement martelées par quelque bourreau moyenâgeux. Le choc de l'atterrissage avait sans doute occasionné des déboîtements multiples, sans parler des possibilités de fracture...

Il avait soif. Il se laissa aller sur le dos, contemplant le sommet de la montagne, mais la réverbération et ses jeux de miroir masquaient totalement le filet. La boule du parachute glissait toujours sur la plaine, fantôme obèse à la gesticulation comique. David ferma les yeux et sombra dans une torpeur de boxeur groggy. Au bout d'un temps appréciable, des voix se firent entendre, et les bribes d'un dialogue pénétrèrent jusqu'à sa conscience.

— Ce sont des Immobilistes, grasseyait quelqu'un, des sauvages des hauteurs... Tu ne vois pas qu'ils ont tous le crâne rasé ?

— Ils sont tombés ? questionna un timbre plus jeune.

— Mais non ! On les a sacrifiés parce qu'ils étaient en surcharge ! Tu n'as jamais entendu parler du délestage ? Ce sont de vrais dégénérés... Sûr que les arcs-en-ciel leur ont tapé sur la tête !

— Celui-là n'est pas mort, regarde ! Il a des sangles autour des épaules... C'est de là que venait le parachute ! On l'emmène ?

— Pourquoi pas ? Si l'infirmerie peut le retaper, ça nous fera un esclave de plus...

David voulut ouvrir la bouche pour protester, mais des mains le

saisirent sans précaution, faisant exploser les douleurs qui minaient ses membres, et il perdit totalement connaissance.

Quand il revint à lui, il était couché sur une paille tachée sous le chapiteau d'une vaste tente d'aspect militaire. On l'avait dénudé et il ne portait pour tout vêtement que de grossiers pansements de charpie entourant ses chevilles et ses genoux. L'intérieur de l'abri était plein de gémissements, d'odeurs fades ou piquantes. Les parois de toile brune claquaient au vent. Derrière, l'on devinait une grande agitation ponctuée d'ordres, de jurons et de bruits métalliques comme peut en produire une armée qui dresse son cantonnement. David se dressa sur un coude. Quelque chose lui meurtrit le poignet. Une sorte d'anneau ou de menotte retenue par une courte chaîne à une barre verrouillée courant au ras du sol sur toute la longueur de la tente. Tous les blessés étaient pareillement entravés, comme des mutins mis aux fers. Un infirmier passa, torse nu sous une blouse blanche maculée de sang. Il portait un seau exhalant une odeur putride. David essaya de s'asseoir, l'autre l'arrêta d'un geste.

— Gesticule pas, mon gars, t'es un veinard, rien que des luxations bénignes. Faut laisser désenfler les ligaments, tes voisins peuvent pas tous en dire autant ! On va t'apporter à manger, faut que tu sois sur pied rapidement, on manque de bras !

Et il sortit sans plus d'explications.

David regarda autour de lui. L'impression générale était celle qui se dégage d'un hôpital militaire en campagne : des formes étendues, immobilisées par des attelles, disparaissant plus ou moins sous des monceaux de charpie engluée de croûtes brunes. Certains gémissaient, d'autres bredouillaient d'incompréhensibles leitmotive. Le jeune homme se sentit gagné par une terreur insurmontable. Dehors, on entendait à présent le roulement de lourds chariots à roues ferrées, des claquements de fouet, des ordres braillés au point de perdre toute signification.

— L'alignement ! hurla quelqu'un derrière la paroi de toile. L'alignement, bordel ! Vous savez ce que ça veut dire ?

David retomba sur la paille. Des mouches se posèrent sur sa poitrine gluante de sueur. Il les chassa d'un geste nerveux. Une heure passa. L'agitation fit place à un silence pesant. Une cantine roulante s'arrêta à l'entrée de la tente-hôpital et un type en capote grise fit passer des gamelles. Ses vêtements froissés, ravaudés à la hâte, son calot avachi, le grand numéro barbouillé à la peinture blanche qu'il portait sur le dos, lui donnaient plus l'air d'un prisonnier que d'un soldat. David essaya de l'interroger, mais l'autre posa un doigt en travers de sa bouche, signifiant que la consigne de silence ne pouvait

être enfreinte. La soupe n'avait aucun goût particulier. David l'avalait en se forçant. Ses pensées, court-circuitées par la peur, ne parvenaient plus à ébaucher l'embryon d'une hypothèse.

La chaleur était telle qu'il finit par s'endormir. Trois heures plus tard, il fut réveillé par une épouvantable déflagration qui le fit se convulser et lui arracha un cri de douleur. C'était comme si le tonnerre venait d'éclater à un mètre de lui. Il se dressa, s'écorchant le poignet à l'anneau de fer de l'entrave.

L'infirmier qui le regardait partit d'un gros rire.

— Faudra t'y faire, mon gars ! brailla-t-il en renversant la tête, *maintenant t'es chez les Canonniers !*

David quitta l'infirmerie au bout de trois jours. Il avait encore du mal à marcher mais on lui donna un flacon de comprimés analgésiques ainsi qu'un lot de vêtements de draps gris qui empestaient la sueur et le graillon. Il revêtit la capote, posa sur son crâne rasé le calot réglementaire, et franchit pour la première fois les limites de la tente.

Le camp en lui-même ressemblait à n'importe quel camp militaire, avec ses sentinelles, son alignement de tentes, ses enclos de barbelés. Mais il s'éloignait de la norme par son étrange position stratégique ; tournant le dos à la plaine, il levait vers la montagne de quartz les bouches à feu d'une centaine de canons vétustes. Pour la plupart des canons de douze, d'une portée très réduite et qu'il fallait charger par la gueule, à la manière des armes en usage au seizième siècle. Cette artillerie de musée attendait on ne sait quel assaut, les flèches solidement arrimées en terre, le berceau levé, l'affût calé sur un angle de hausse visant de toute évidence la montagne. Des piles de boulets s'érigeaient à intervalle régulier. Ça et là, on avait planté en terre la hampe d'un écouvillon dont la grosse tête poilue jetait sur le sol une ombre hirsute digne d'un bonnet de grognard.

David se figea dans le soleil, écrasé de surprise. Une sorte d'officier en casaque rouge lui donna un coup de genou dans les reins en lui criant de rejoindre les autres. Sans réfléchir, le jeune homme se rapprocha d'une file d'hommes emmaillotés de drap gris qui courbaient la nuque sous le regard d'un colosse en pantalon de cuir, au torse nu frotté d'huile, et qui arborait crânement un fouet autour du cou. Un garçon d'une vingtaine d'années tira David par la manche, l'obligeant à respecter l'alignement. Il avait un visage de fille, qu'une vilaine cicatrice au-dessus du sourcil droit n'arrivait pas à durcir.

— Moi, c'est Söl, chuchota-t-il. Pour le moment il vaut mieux

obéir, ils t'auront à l'œil !

Hébéété, David emboîta le pas à la colonne qui s'ébranlait en direction des canons. En quelques minutes, le camp s'emplit d'une extrême agitation. Sous la surveillance des sentinelles, une dizaine d'esclaves coururent aux chariots pour aller chercher les gargousses de poudre destinées au chargement des pièces. D'autres entreprirent de faire la chaîne pour acheminer les boulets. C'est vers ceux-là que David fut poussé par un garde qui lui cria d'un air menaçant : « Regarde et apprends ! »

Les boules d'acier avaient chauffé au soleil durant des heures, il était impossible d'y porter les doigts sans subir immédiatement de cruelles brûlures. Lorsqu'on lui passa le premier projectile, David ne put retenir un cri de douleur. Cette défaillance lui valut un coup de crosse du garde, et un regard ironique de ses compagnons. La plupart d'entre eux, les paumes couturées de cicatrices, ne sentaient plus rien depuis longtemps.

La première salve explosa dans un nuage de poudre brûlée. David toussa, la gorge dévorée par la fumée, les yeux débordant de larmes. Ses tympan meurtris ne perceaient plus qu'une note aiguë, toujours la même, comme si un diapason déréglé vibrait sous son crâne. Il tenta de se boucher les oreilles, mais reçut un coup de badine sur les mains.

Quand la fumée se dissipa, rien dans le paysage n'avait changé, mais de nouveaux commandements fusèrent, préludant au chargement des pièces... David se précipita comme les autres, ivre de bruit, la tête fêlée, les yeux rougis par les émanations de poudre. La canonnade dura une heure, après quoi on nettoya le fût des armes et on reconstitua de nouvelles piles de boulets. Les esclaves furent enfin poussés dans un enclos barbelé où on leur servit un repas frugal constitué de pain et de soupe au vin. David se laissa tomber à côté de Söl. Les cloques qui se formaient sur ses doigts brûlés l'empêchaient de tenir sa gamelle. Finalement, n'y tenant plus, il se tourna vers l'adolescent au visage de fille.

— Sur quoi tirent-ils ? interrogea-t-il dans un souffle. Sur la montagne ?

Söl eut un sourire narquois.

— Pas tout à fait, mon vieux, ricana-t-il, sur les arcs-en-ciel ! *Sur les arcs-en-ciel !*

Plus tard, lorsque la nuit fut tombée, le garçon se montra plus loquace.

— Ce sont des illuminés ! cracha-t-il en s'assurant que la

sentinelle se déplaçait loin du grillage. Ils veulent abattre les montagnes selon un procédé qui relève de la plus haute fantaisie. Tu n'as jamais entendu parler de la secte des Canonniers ? Mais d'où sors-tu donc ? Ils croient que les arcs-en-ciel constituent en quelque sorte des... « portes » par où l'on peut pénétrer dans la masse du quartz. Selon leur doctrine, à l'endroit où la lumière se décompose, le cristal est vulnérable, la longueur d'onde des différentes couleurs émises modifiant sa structure... Si l'on bombarde ces cibles lumineuses, on a toutes les chances d'ouvrir une brèche dans l'amalgame des cristaux, une faille, une fissure... Voilà pourquoi ils canonnent les pics à longueur de journée ! Tu verras, ils ne se lassent jamais ! Voilà l'armée qu'ils pilonnent : des bandes de couleurs parallèles ! Bleues, vertes, jaunes...

David mit un long moment à digérer l'information. *Des chasseurs d'arcs-en-ciel !* Il était devenu le soldat d'une armée de fous !

Il se roula dans sa capote, col relevé, et chercha une position acceptable pour trouver le sommeil, mais la terre dure et froide le glaçait au fond des os. Il se tourna donc d'une hanche sur l'autre une bonne cinquantaine de fois avant que le sommeil ne daigne lui alourdir les paupières.

Il ne rêva pas et sombra dans un oubli profond comme la mort d'où le tira la sonnerie ridicule d'un clairon cabossé. Après leur avoir fait ingurgiter une soupe tiède, on les conduisit au champ de tir. Une nouvelle journée commençait.

Boute-feu ! hurla une voix éraillée par les émanations de poudre.

Comme dans un rêve, David vit la baguette prolongée de sa mèche enflammée filer vers le canon. Pour la trentième fois de la matinée, la déflagration lui laboura la tête. Le gros « douze » se souleva sous le recul, tandis que sa flèche creusait la terre. Les roues ferrées retombèrent lourdement, faisant sonner l'affût comme un tuyau d'orgue. La gueule du tube présentait des diaprures irisées, du plus bel effet, que ne parvenait pas à masquer la fumée des explosions successives. David ruisselait. À force de passer les boulets, ses paumes étaient incrustées de débris de métal et de scories. Pour résister, il avait vidé la moitié du tube d'algésique. Depuis, il agissait en état second, comme un spectateur qui se met à mimer le film qu'on lui projette.

Soudain, juste après la trente et unième salve, quelqu'un hurla : « RICOCHET ! » Un sifflement strident creusa un trou d'air à droite de David. Avant qu'il ait pu ébaucher le moindre geste, il vit la tête du

plus proche des Canonniers se vaporiser dans un nuage sanglant tandis que le projectile-boomerang faisait voler la terre du talus. Tout le monde s'était couché, sauf David et le décapité dont le corps oscillait bizarrement comme s'il s'accrochait à la vie en refusant de tomber. Les nerfs cédèrent enfin, et la dépouille rougie jusqu'à la taille roula dans l'herbe. Deux « gris » l'emportèrent en la tirant par les pieds, laissant derrière eux un sillage écarlate.

Söl se redressa, le visage noir de poudre. Il saisit violemment David par le revers de sa capote.

— Quand tu entends « *Ricochet* », il faut te coucher, imbécile ! lui cracha-t-il à la figure. Ça veut dire qu'un boulet a ripé sur le quartz, et que le jeu des angles nous le renvoie dans la gueule ! Tu es capable de comprendre ça ?

Dans les heures qui suivirent, David réalisa que la canonnade, si grotesque qu'elle puisse paraître, n'en était pas moins un jeu dangereusement meurtrier. À six reprises en effet, les projectiles d'acier – au lieu de s'écraser sur le cristal et de s'y volatiliser en une gerbe de mitraille – rebondirent d'un angle à l'autre pour amorcer un demi-tour impeccable ! Dans un sifflement suraigu, les boulets frappaient la muraille, arrachant au quartz des semis d'étincelles qui soulignaient leur trajectoire, filaient d'hexagone en hexagone *et amorçaient une courbe mortelle qui les ramenait droit sur le camp...*

David vit ainsi exploser le ventre d'un cheval, s'écrouler la tente réfectoire et disparaître le bras d'un officier qui levait son sabre pour commander le feu... Un tel carnage lui fit comprendre pourquoi l'infirmerie ne désemplissait jamais ! N'affrontant aucun ennemi vivant, l'armée des Canonniers finissait par tomber, *victime de sa propre mitraille* ! Le paradoxe, absurde, aurait pu prêter à rire s'il ne s'était pas soldé par une telle boucherie !

Les boulets-boomerangs surgissaient au hasard des rebonds, crevant la fumée qui noyait les pièces. Parfois ils explosaient en vol, aspergeant le camp d'une pluie de débris qui déchiquetaient les tentes. L'un d'eux cueillit en pleine course l'un des « gris » qui revenait porteur de gargousses. L'explosion fusa comme un point d'interrogation de feu, lacérant les chevaux à l'attelage. Un chariot de matériel s'éleva à plus de quinze mètres et retomba sur l'infirmerie. Un autre projectile frappa le berceau d'une pièce qu'on chargeait. Le fût du canon grimpa à la verticale, telle une fusée, et retomba sur un tas de boulets qui s'éparpillèrent à travers le camp comme des billes, brisant les chevilles de tous les malheureux qui se trouvaient sur leur passage. Cette hécatombe sonna la fin de la journée.

À demi sourd, David avait la peau du visage incrustée de grains

de poudre noire, les sourcils brûlés et les lèvres en sang.

Un peu plus tard, il dut aider à relever une dizaine de victimes, toutes gravement atteintes.

— Tu comprends maintenant pourquoi ils enrôlent de force ? ragea Söl en recouvrant d'une bâche un corps sans tête. Ils veulent détruire le cristal, et en fait ils se tirent dessus ! On ne se bat contre personne et on a bientôt plus de morts que dans une vraie guerre ! Tu trouves ça normal, toi ?

Il n'y eut aucune cérémonie. Les cadavres, esclaves et officiers, furent jetés pêle-mêle dans une fosse hâtivement creusée. On leur donna pour compagnons d'outre-tombe les chevaux mutilés qu'on acheva d'un coup de maillet entre les yeux. Ce sinistre enchevêtrement fut rapidement saupoudré de chaux vive, puis on ferma la tranchée en quelques pelletées mal réparties.

Il fallait dresser une nouvelle infirmerie. Cette besogne occupa une partie de la nuit. Les « gris » travaillaient en silence, écrasés de fatigue.

— Avec un peu de chance, ils seront à court de munitions demain soir, observa Söl, ça nous laissera le temps de souffler.

— Ils n'arrêtent donc jamais ? demanda David en frissonnant.

— Pas tant qu'il leur reste un canon et de quoi tirer ! C'est ma troisième campagne contre le cristal, j'en ai vu tomber, des bonshommes ! Il n'y a rien à faire. Si on essaye de s'échapper, ils vous enchaînent à l'affût du canon, de manière qu'au moment du feu, la chaleur du tube se communique aux maillons qui vous enserrant le cou, et vous brûle la peau... Il faut tenir ; des fois, lorsque tous les officiers sont morts, on peut s'entendre avec les hommes de troupe. Si quelqu'un peut racheter ta liberté, c'est alors le moment de tenter le coup, mais en attendant...

En attendant, il leur faudrait toujours guetter le ciel, tendre l'oreille, et – malgré l'engourdissement des tympan meurtris – deviner le miaulement mortel des boulets amorçant leur ricochet.

« Nous sommes notre propre peloton d'exécution », songea David. Et cette évidence l'emplit d'une profonde fatigue.

Il s'aperçut dès le lendemain que les canonnades avaient pour effet secondaire de faire lentement régresser l'homme au stade de la bête. Outre le bruit qui interdisait tout échange verbal, il remarqua que la crainte des ricochets cantonnait l'esprit dans une sorte de présent perpétuel d'où la réflexion se trouvait bannie. L'ouïe décuplée par la peur, les jambes frémissantes, l'œil fouillant la fumée, il n'était plus qu'un animal poursuivi, un gibier dont les chances de survie reposent uniquement sur sa capacité à plonger de côté, à rouler

derrière un talus... Il n'était plus qu'un corps mené par un instinct élémentaire, une architecture de viscères uniquement préoccupée de sa préservation. Son cerveau s'avérait vide, comme si son lobe moteur s'était hypertrophié au point d'étouffer tous les autres. En ces instants d'extrême tension il n'avait plus de nom, plus de passé, l'univers entier se résumait à ces quelques données : le bruit, la fumée, la configuration du terrain...

Étrangement, il devinait derrière la peur immédiate, brute, une sorte de noire jubilation à n'être plus autre chose qu'un pantin sautillant. Ses doutes s'évanouissaient, la précarité de son existence prenait la beauté d'une épure.

Le soir, il luttait pour retrouver son humanité, pour chasser cette exaltation perverse qui s'installait peu à peu en lui. Mais à l'aube tout recommençait...

Comme Söl l'avait prévu, la réserve de boulets s'épuisa. La colonne de ravitaillement se faisant attendre, on mit à profit cette pause des hostilités pour trouver un « meilleur angle d'attaque ». L'état-major conféra trois jours pour mettre au point une nouvelle stratégie. Au terme de ces palabres, il fallut déplacer les canons selon une courbe qu'on détermina au théodolite. Les chevaux ayant presque tous péri au cours des précédents affrontements, les hommes durent s'atteler aux châssis des pièces pour les traîner sur plus d'un demi-kilomètre !

Cette besogne achevée, la caravane ne se présentant toujours pas, on décréta la mise en place d'une « corvée de récupération ».

C'est ainsi que David partit avec cinq autres prisonniers à la recherche des boulets égarés mais encore utilisables. On leur avait donné une voiture à bras, dont les essieux mal graissés hurlaient à vous faire grincer les dents, et une escorte de militaires débraillés qui suivaient à quelque distance, le fusil sur l'épaule. Le but de cette expédition était de dénicher les projectiles que les ricochets avaient dispersés dans la campagne au hasard de trajectoires fantaisistes. Cette quête champêtre évoquait pour David la très ancienne tradition des œufs de Pâques disséminés dans les massifs des jardins familiaux, et que les enfants traquent, les mains fébriles et la bouche tachée de chocolat. Ici, toutefois, les trésors cachés prenaient l'aspect de boules de fer irisées ou noircies, le plus souvent fêlées ou aplaties par l'impact, qu'il fallait déterrer avec les ongles, comme d'affreux légumes meurtriers. « On ramasse tout ! grognaient les militaires, tout est bon pour la refonte ! »

Ils allaient donc, de place en place, guettant les traces d'impacts, les cratères crevant la plaine, les longs sillons stériles qu'avaient

ouverts les bombes en fin de course. David s'agenouillait, creusait, déblayant la terre à pleines paumes, la rejetant entre ses cuisses. Lorsque ses doigts touchaient enfin le noyau de métal enterré, il avait l'impression de frôler le crâne noirci d'un curieux squelette de fer, enseveli en position verticale, comme les guerriers de l'Antiquité, et il se faisait l'effet d'un profanateur de sépulture.

Après deux heures de quête, ils tombèrent sur un hameau que les ricochets des boulets avaient si bien mitraillé qu'il ne restait plus un toit intact. À l'intérieur des masures, ils butèrent sur plusieurs villageois qu'avait fauchés la canonnade-boomerang. Certaines bâtisses avaient été traversées du grenier à la cave, et les projectiles – entrant par la cheminée – avaient pulvérisé la marmite pendue dans l'âtre avant de finir au sous-sol, dans une barrique de vin. Le raisin, la soupe, et le sang répandus en proportions égales fermentaient dans la chaleur de midi, exhalant un curieux parfum qu'on ne parvenait pas à trouver désagréable.

Le chariot étant à moitié rempli, les sentinelles décidèrent d'une halte et en profitèrent pour mettre les maisons à sac. Ce pillage rapporta un grand nombre de salaisons et quelques tonnelets de piquette. Magnanime, le sergent commandant la corvée décida d'abandonner le pain rassis et les flacons de cidre aux « gris ». David mangea distraitemment au pied d'un calvaire, puis visita la petite église que n'avait pas épargnée la mitraille. Il y contempla d'étranges ex-voto. Au-dessus de l'autel, on avait aligné des boulets peints aux couleurs de l'arc-en-ciel. D'autres projectiles avaient été disposés au long des travées, sur chacun d'eux on pouvait lire, tracé au goudron, une invective, un encouragement ou un ordre tel que : « *Perce !* », « *Tue !* », « *Crève* », « *Fissure !* »

Des vitraux naïfs représentaient la montagne de quartz éclatant sous l'assaut des boulets, se vidant de sa substance intérieure comme une outre percée, ou rapetissant à la manière d'un ballon qui se dégonfle !

Toute cette imagerie de haine semblait vouée à l'abhorration du cristal et à la sanctification des instruments de sa destruction. Personne ne semblait avoir prévu que la canonnade pourrait anéantir ses artisans...

David quitta la crypte humide et rejoignit la troupe qui s'ébranlait d'un pas rendu incertain par l'abus des boissons fermentées.

Ce jour-là, ils ramassèrent près d'une quarantaine de boulets intacts et autant d'abîmés. La charrette, au fur et à mesure qu'augmentait sa charge, se changeait en un affreux instrument de torture dont les harnais vous sciaient les épaules de leur cuir durci par

la sueur.

Le soir même, les officiers commandant le feu décidèrent de tester les mérites du nouvel angle de tir. On bourra à la hâte le ventre des canons avec le produit de la récupération du jour. Mais, à la première salve, plusieurs boulets fissurés explosèrent à peine jaillis de la gueule des bombardes, hachant menu une dizaine de servants ! En raison de cet incident, on choisit de suspendre le pilonnage jusqu'à ce qu'un tri sérieux ait pu faire la part des projectiles immédiatement utilisables et de ceux destinés à la refonte.

Cette besogne, fatigante mais peu dangereuse, permit à David de se ressaisir. Depuis son arrivée au camp, il avait fui la peur en se réfugiant sous une carapace de torpeur. Aujourd'hui, il réalisait qu'il lui fallait envisager au plus vite un plan d'évasion s'il ne voulait pas finir tôt ou tard victime de la triste croisade des chasseurs d'arcs-en-ciel. Cependant le cantonnement était bien surveillé. Les sentinelles jalonnant le quadrilatère montaient la garde, un molosse à leurs pieds. Cette surveillance se poursuivait de nuit comme de jour, en période de repos comme en période de tir... Pour tromper la vigilance des cerbères, il aurait fallu qu'intervienne quelque catastrophe de grande ampleur.

« Qu'un boulet tombe sur la réserve de poudre, par exemple ! » songea le jeune homme. Mais c'était absurde. L'arsenal était enfoui sous plusieurs mètres de terre, et de plus son explosion n'aurait pas laissé un survivant dans un rayon d'un demi-kilomètre.

La situation apparaissait donc comme irrémédiablement bloquée. David décida de rester dans l'expectative quelque temps encore, puis de se rabattre sur n'importe quel subterfuge, même le plus grossier. En fait, il espérait secrètement qu'une manœuvre malheureuse créerait tôt ou tard une si grande confusion qu'il pourrait sans risque tromper l'attention des sentinelles...

Cette solution, rassurante, avait le mérite de ne réclamer aucun prodige d'organisation et de s'appuyer tout entière sur les caprices du hasard.

Dans la semaine qui suivit, le temps resta couvert. Il n'y eut donc pas d'arc-en-ciel, et par conséquent aucune canonnade. Désœuvrés, les militaires devinrent agressifs et multiplièrent les punitions. Söl essaya d'initier David aux pratiques homosexuelles, et le jeune homme eut le plus grand mal à se défaire de l'adolescent. Celui-ci, vexé, observa dès lors une réserve méprisante. David songea qu'il venait de se faire un ennemi, et qu'à l'avenir il lui faudrait en tenir compte...

La caravane de ravitaillement arriva alors que personne ne l'attendait plus. Elle était composée d'une longue théorie de chariots

sur laquelle tranchait un petit attelage fort luxueux, quoique couvert de poussière. Cette berline blindée, assez semblable à une antique diligence de la Wells-Fargo, abritait un grand vieillard vêtu de drap noir, sur les épaules duquel flottait une cape de cuir usé. Il avait le visage rasé et poudré. Sourcils et cheveux avaient été enlevés à l'aide d'une crème dépilatoire, pour être ensuite redessinés à l'encre rouge, en de savants tatouages émaillés de proverbes et de sentences. Cette mode surannée trahissait l'appartenance à une haute caste. Il avait, de plus, les lèvres peintes en noir à la manière des diplomates en mission. David trouva le personnage saisissant.

— C'est Modenko, expliqua l'un des détenus, le chef des Séismophiles. Ses détracteurs l'appellent le « Grand secoué ». Il vient passer un accord avec les Canonniers. On dit qu'il ambitionne de regrouper tous les adversaires du cristal... pour devenir leur chef, bien sûr ! C'est un savant à ce qu'il paraît, autre chose que les brutes qui nous commandent !

— Et il a obtenu des résultats ?

— Ça se dit...

David essaya de se faire exposer de façon succincte la doctrine des « Séismophiles », mais chacune de ses questions tordit la bouche de ses compagnons en une moue chargée de méfiance. Ce fut Söl, finalement, qui se décida à sortir de sa bouderie pour le renseigner.

— Les adorateurs des séismes pensent que seul un tremblement de terre peut avoir raison d'une montagne, exposa-t-il du bout des lèvres. En quelque sorte ils veulent faire engloûtir les masses de quartz par les failles qui s'ouvrent dans le sol. C'est un petit peu comme si – dans une maison – on sciait le plancher sous les pieds d'un intrus pour le faire tomber dans la cave ! Les amas cristallins, à la différence des vraies montagnes, n'ont pas de racines, ils ne font pas corps avec la planète. En fait ils sont juste posés à la surface des plaines, et leurs « fondations » ne sont pas plus profondes que celles d'un gratte-ciel ! Le but de Modenko, c'est d'ouvrir des failles, de susciter des séismes qui engloûtiront les concrétions cristallines les unes après les autres. En les faisant passer à l'étage inférieur, il libère la surface des plaines...

— C'est un illuminé ?

— Peut-être pas. À la différence des Canonniers, il a un solide bagage scientifique, et on dit qu'il a déjà réussi à provoquer des secousses de petite importance qui ont engloûti une colline de quartz. Beaucoup de gens sont prêts à le suivre. En fait, je crois que c'est le seul adversaire valable du cristal...

Il se tut, et David regarda le vieillard au crâne tatoué qui

traversait le camp pour se rendre chez le commandant de la place. Il n'y aurait pas de canonnade aujourd'hui, les discussions diplomatiques s'accommodant difficilement de la musique des bouches à feu... Pourtant les « gris » furent tirés de l'enclos et poussés à coups de crosse vers les chariots qui attendaient d'être déchargés. Pendant une heure, David s'abîma dans le transport des boulets et des gargousses, puis il lui sembla que les gardes, abrutis de chaleur, relâchaient leur surveillance. Même les molosses, le mufle posé sur les pattes avant, ne claquaient plus des mâchoires sous les assauts des mouches. Une étrange inertie pesait sur le camp, l'engourdissait. David se demanda si *le moment était venu*. Il n'avait rien prévu, rien calculé, et il détaillait les alentours comme un figurant qu'on vient de pousser au milieu d'un décor inconnu et qui se demande avec terreur quelles sont les portes qui s'ouvrent et celles qui ne sont que des trompe-l'œil... Il sentait son pied frôler l'abîme des décisions capitales, mais tout cela ne pouvait pas durer : les canonnades, les ricochets, les morts. Cette bataille absurde où l'adversaire prenait l'aspect des bandes gazeuses et impalpables d'un arc-en-ciel !

Autour du camp la plaine n'offrait pas de refuge immédiat. S'il se mettait à courir, un bon fusil l'abattrait avant qu'il ait pu plonger dans l'ombre d'un boqueteau. Au début il avait pensé se coucher sur le sol, au terme d'une canonnade, ou se glisser dans un tas de morts avec l'espoir qu'on l'enterrerait à l'écart et pas trop profondément, mais il avait vite compris que sa ruse ne valait rien puisqu'on aspergeait chaque dépouille de chaux vive !

La voix de Söl siffla dans sa nuque.

— Ne te berce pas d'illusion ! On y pense tous, mais ce n'est pas possible. La seule chance de s'en tirer, c'est d'attendre que la canonnade bousille assez d'officiers pour qu'on puisse marchander avec les hommes de troupe !

— Mais les ricochets abattent plus de « gris » que de militaires ! ragea David.

L'adolescent haussa les épaules, fataliste.

— Moi j'ai un autre truc, chuchota-t-il. J'essaye de devenir l'amant d'un lieutenant ; avec un peu de chance je peux obtenir une place à l'arrière, dans les transports... Penses-y, t'es pas vilain garçon ! Je peux te présenter. Une fois conducteur de chariot, on a la confiance des gardes, c'est plus simple de filer ! Tu ne vas pas me dire que ta vie ne vaut pas quelques concessions ? Tu te laisses faire et tu te dépêches d'oublier, c'est pas la mort ! Réfléchis !

David se sentait las et nauséux. La perspective de la canonnade du lendemain lui nouait l'estomac. Il savait qu'un jour ou l'autre il ne

pourrait plus passer au travers des ricochets. Déjà sa chance s'usait. Chaque miracle réduisait de moitié ses probabilités de survie. Il devenait comme une cible dont la surface augmente proportionnellement au nombre de coups manqués, la rendant de plus en plus vulnérable. Il avait très peur, il se sentait proche du point de rupture. S'il craquait au beau milieu d'une canonnade – comme cela s'était passé pour certains de ses compagnons de captivité –, s'il roulait sur le sol en proie à une crise d'hystérie, on l'abattrait d'une balle dans la nuque, sans autre forme de procès. Il avait assisté à ce genre de cérémonial, et il y avait vu la répétition de sa propre mort. Peut-être Söl avait-il raison ? La vie valait bien quelques nuits de souillure... Ensuite, il tâcherait d'oublier. Sur une impulsion, il rattrapa le jeune homme à l'entrée de la tranchée qui menait à l'arsenal enterré.

— Écoute, balbutia-t-il d'une voix à peine audible, pour ta proposition...

— C'est d'accord ? s'étonna l'adolescent en le dévisageant d'un œil narquois. Okay, mais je suppose que t'as jamais fait ça. On se retrouvera ce soir aux chiottes, je veux voir de quoi t'es capable. Tu comprends, je peux pas leur amener n'importe qui, ça me nuirait ! Faudra que tu sois un élève docile...

David acquiesça, vaincu. Le gosse allait prendre sa revanche, c'était de bonne guerre. Il était encore temps de battre en retraite, de se rétracter. *Non, il ne fallait pas !* L'arrivée massive de munitions laissait augurer un feu soutenu, un feu d'enfer au cours duquel beaucoup perdraient la vie. Il ne voulait pas être de ceux-là.

Le soir tomba avec une lenteur insupportable. À la distribution de vivres, David ne put avaler qu'un peu de soupe, et encore s'immobilisa-t-elle au creux de son estomac sous la forme d'une grosse boule solide.

La nuit vint doucement, obscurcissant le paysage. Roulé dans sa couverture, David écoutait battre son cœur. Il y eut un frôlement, Söl se glissait contre lui... De l'autre côté des barbelés, le garde dévidait mécaniquement sa ronde, le chien sur les talons.

— Écoute, souffla l'adolescent, va dans les douches, lave-toi et attends-moi. Si tu fais ce que je te dis, je t'emmène chez le capitaine. La sentinelle est prévenue. Y a rien de bien terrible là-dedans, et si tu te décrispes tu peux même prendre ton pied.

— Le capitaine ? balbutia David.

— Oui, martela Söl, il avait l'œil sur toi. Je l'ai prévenu.

David se mordit le dos de la main. L'officier auquel le garçon faisait allusion était un colosse obèse et puant qui ne se cachait jamais

pour flatter la croupe des jeunes recrues lors des inspections de détail.

— Vas-y ! commanda Söl d'une voix vibrante de cruauté.
Maintenant !

David se redressa, se prit les pieds dans la couverture. Il agissait à travers un voile rouge. Au fond de lui, une voix murmurait sur un rythme précipité : « Je ne pourrai jamais, je ne pourrai jamais, je... » Comme un robot il se dénuda, fit couler l'eau tiédasse de la douche, se savonna. Tout son corps se hérissait de dégoût. Le capitaine... Il vomit douloureusement, mais le jet brûlant qui tombait de la pomme d'arrosage lava ses souillures. Un pas remontait le couloir. Söl, probablement. Qu'avait-il dit ? « *Faudra que tu sois un élève docile !* » Non ! C'était impossible... Jamais, même enfant, il n'avait pratiqué ce genre de jeu, jamais...

Il recula, buta contre la paroi carrelée comme un animal qui touche le fond d'un piège. Une silhouette apparut au fond du couloir. Celle d'un sergent au visage fermé. Il eut un coup d'œil étonné pour David, recroquevillé sous le jet spasmodique de la douche, puis repoussa le tas de vêtements du bout de la semelle.

— Tu as bien fait de te laver ! grogna-t-il. Habille-toi, veinard, le seigneur Modenko vient d'acheter ta liberté. Tu pars avec lui demain à l'aube...

— Modenko ? hoqueta David en rassemblant ses vêtements.

— Oui, ricana le sergent, tu vas filer d'ici, mais je ne sais pas si tu tires le bon numéro pour autant. On dit que le Grand-secoué tue encore plus d'esclaves que nous autres ! Allez, viens !

Ils traversèrent le camp en diagonale. Les tentes, gonflées de lumière, faisaient penser à de gros lampions posés sur le sol. Des silhouettes s'y agitaient, trahissant parfois une gesticulation obscène. Face à la montagne, les canons dressaient la ligne de leurs bouches à feu. Ces colonnes de métal irisé, lourdes et pourtant creuses, avaient quelque chose de majestueux. Le sergent surprit le regard de David. Il soupira.

— Ils sont beaux, hein, nos tuyaux d'orgue ! Demain ils chanteront la plus belle partition qu'on ait jamais écrite pour eux ! Une partition où les notes seront des boulets ! Et tu ne seras pas là pour l'entendre... Crétin, tu auras manqué le plus beau ! Tiens, voilà la tente de Modenko, va donc cirer ses escarpins ! Et quand tu seras au loin, sur la route, tends l'oreille pour écouter la canonnade ! Ça, c'est une chanson d'homme !

Il tourna les talons, laissant David sous l'auvent d'une grande

tente de couleur noire, un peu funèbre. Il en écarta le pan masquant l'entrée avec le sentiment de s'avancer dans le cercle d'un catafalque. À peine avait-il fait un pas qu'il s'immobilisa, frappé de stupeur. Thessa se tenait devant une écritoire, les cheveux soigneusement rasés, vêtue d'une redingote étroite et collante qui rappelait l'habit de Modenko. Elle leva les yeux, sourit.

— Dieu, murmura-t-elle, dans quel état es-tu...

David eut un mouvement incontrôlé.

La jeune femme porta un doigt à ses lèvres, l'invitant à plus de réserve.

— Ne t'emballe pas, chuchota-t-elle, tu ne risques plus rien. C'est moi qui ai demandé à Modenko de négocier ta libération... Je suis sa collaboratrice.

— Depuis quand ?

— Mais depuis toujours. Quitte cet air égaré. Assieds-toi. Tu as soif ? Faim ? Tu es maigre comme un renard...

Hébéte, le jeune homme se laissa verser un gobelet de vin résineux. L'abri de toile était d'une ascèse monacale, le lit de sangle étroit comme une planche.

— Après notre évasion de la toile d'araignée, tu as perdu conscience, rappela Thessa, tu paraissais blessé, tes jambes enflaient. J'ai cru à une fracture, je n'ai pas osé te bouger. Je suis partie chercher de l'aide, mais entre-temps le parachute avait attiré les sergents recruteurs des Canonnières. J'ai eu le plus grand mal à me dissimuler. Je ne voulais pas finir clouée dans un bordel militaire ambulancier. Je ne pouvais rien faire pour toi, que localiser l'endroit de ton « affectation », et rejoindre mon maître en espérant qu'il serait à même d'intervenir avant que les ricochets n'aient raison de toi. Nous sommes arrivés à temps...

— Ton maître ? releva le jeune homme en mordant le bord du gobelet.

Thessa haussa les épaules.

— Mon maître spirituel ! Je ne suis pas son esclave, si tu veux savoir. C'est vers lui que je te guidais...

— Tu es donc une... Séismophile ?

— Ne te moque pas ! Nous sommes les seuls à proposer une solution valable pour en finir avec ces montagnes. Il n'y a pas d'autre moyen. Tu as vu les aberrations religieuses qu'elles suscitent ? Les adorateurs du feu, le filet... Même ces pauvres Canonnières, animés pourtant de bonnes intentions, font plus de mal que de bien ! Si nous ne faisons rien, les thomocks vont changer cette planète en désert de quartz. Nous n'avons pas les moyens techniques de coller ces bêtes

dans une fusée et de les envoyer se perdre à l'autre bout de la Galaxie, et puis cela ne ferait pas disparaître les montagnes qui se dressent déjà autour de nous, réduisant de mois en mois l'espace des terres cultivables ! Il faut remodeler ce monde, comprends-tu ? Le pétrir en enfonçant le plus loin possible les cailloux stériles qui traînent à sa surface.

— Et vous serez ces... remodeleurs ?

— Grâce aux forces telluriques, oui ! Mais Modenko te l'expliquera mieux que moi.

David hocha pensivement la tête. Jusqu'à présent, il avait vu en Thessa un être responsable, aux déductions solides. Maintenant, il avait peur de la découvrir sous l'aspect d'une sectatrice exaltée. Le cristal les avait-il tous rendus fous ? De plus, elle avait mobilisé Modenko pour venir à son secours, et le grand homme n'avait pas hésité une seconde à se mettre en route ! Qu'est-ce que cela cachait ? À leurs yeux, il avait trop de prix pour finir sous les ricochets de la canonnade, et il ne pouvait – lui, David – que s'en réjouir. Mais qu'est-ce qui lui donnait cette valeur inestimable ? Après tout, il n'était qu'un modeste inspecteur « après vente » ! Ils ne pouvaient attendre de sa part aucune aide particulière. À moins... À moins qu'ils n'aient surestimé sa fonction ! Peut-être l'imaginaient-ils en possession d'un moyen inédit pour venir à bout de la prolifération du quartz ? Dans leur esprit, la compagnie ne pouvait l'avoir dépêché ici que pour réparer les dégâts qu'elle avait causés. Et elle avait bien entendu donné à son représentant LE MOYEN de réparer ces dégâts...

Il sentit qu'une fine sueur perlait sur son visage. Thessa lui souriait. Tout à l'heure, demain, Modenko lui sourirait aussi. Ils lui souriraient tous jusqu'au moment où ils découvriraient qu'on l'avait expédié à travers l'espace LES MAINS VIDES, pour un seul contrôle de routine, une évaluation de dommages qui irait ensuite dormir dans la mémoire d'un ordinateur des mois... des années durant. Il ne pouvait rien pour les naufragés du cristal, sinon recueillir leurs doléances et rédiger un cahier de revendications qui serait soumis aux experts, IL NE POUVAIL RIEN CONTRE CE QUI MORDAIT LE CIEL ! Et voilà ce qu'ils ignoraient tous !

— Tu es pâle, observa Thessa. J'aimerais mieux que tu t'allonges. Je vais te faire prendre un remontant.

Il se sentait effectivement très mal. Les jambes sciées par l'angoisse, il se laissa guider jusqu'à la couche, ferma les yeux. Un peu plus tard, l'engobe d'une tasse heurta ses dents. Il but. C'était âcre.

— Et ces affreux vêtements ! s'exclama la jeune femme. Il faut t'en débarrasser. Laisse-moi faire !

Il entendit claquer la lame d'un couteau à cran d'arrêt. Comme on dénude un champ opératoire sur un blessé intransportable, elle entreprit de cisailler son pantalon et sa vareuse. Le tissu raide de sueur chuintait sous le tranchant. En quelques va-et-vient elle fendit son uniforme de haut en bas, le laissant nu au milieu d'une grande fleur de tissu lacéré. Il se fit l'effet d'une momie qu'on dégage de ses bandelettes.

— Comme tu as maigri ! murmura-t-elle en posant les doigts sur sa cuisse.

Elle n'avait pas lâché le couteau, et la lame, glacée, touchait la racine du sexe de David comme un éclat de verre dangereusement affilé. Il choisit de ne pas ouvrir les yeux. La bouche brûlante et humide de Thessa avala son gland découvert. Il eut l'impression de s'enfoncer comme une sonde dans une blessure. Au fur et à mesure qu'il se raidissait, le contact du couteau se faisait plus net à la base de son membre. Il se demanda s'il ne fallait pas voir dans cette présence menaçante une sorte d'avertissement déguisé ? Elle le fit jouir et but sa semence avec application, allant même jusqu'à le « nettoyer » ensuite du bout de la langue, telle une chatte lustrant son petit. Il se laissa faire, un peu gêné. Puis elle s'éloigna pour fouiller dans un coffre. David hasarda un doigt vers son pubis, toucha la base du pénis et ressentit une petite brûlure. La lame du couteau y avait laissé une fine entaille où perlaient quelques gouttes de sang. C'était sans gravité mais étrangement impressionnant. « Je suis prévenu, songea-t-il, le plaisir peut devenir mortel sur un simple faux mouvement. Un pas de côté et l'orgasme se change en hémorragie. Je suppose que c'est la leçon qu'on voulait que je retienne... »

Toujours souriante, Thessa lui apporta d'autres vêtements. Le couteau avait disparu comme par enchantement. Il se changea.

— Essaye de dormir un peu, fit la jeune femme, demain nous partirons à l'aube, avant la première salve. Ça va être l'enfer ici, tu sais qu'ils comptent tirer la totalité de leurs boulets dans la même journée ? Lorsque le soleil se couchera, il n'y aura plus âme qui vive dans le cantonnement. Inutile d'essayer de leur faire comprendre, ce sont des mystiques...

— Et vous ?

— Modenko est un scientifique, un vrai ! Tu pourras t'en rendre compte sous peu. Nous allons directement au chantier principal.

David acquiesça mollement et retourna s'allonger. Il s'endormit presque immédiatement, d'un sommeil sans rêve.

CHAPITRE X

La berline filait sur la route, et la luxueuse cabine de bois laqué tressautait sous les cahots. Modenko paraissait insensible à ces menus inconvénients. De temps à autre, il tirait un mouchoir de la poche de sa redingote et épongeait délicatement son crâne tatoué. Quand il agissait ainsi, David s'attendait toujours à voir les inscriptions déteindre sur la batiste du carré de tissu, comme lorsqu'on pose son doigt sur un timbre en caoutchouc, mais cela n'arriva pas.

— Mon cher ami, attaqua soudain le vieil homme, inutile de nous essouffler en préambule, nous savons tous les deux ce que nous faisons ici, mais l'heure n'est pas encore venue d'en parler. Vous voulez mieux me connaître, et c'est votre droit le plus strict. Je vais donc vous exposer rapidement ma... doctrine. Les tremblements de terre ont de multiples causes, mais les principales sont d'ordre volcanique ou tectonique. Le volcanisme ne nous intéresse pas, il n'y a que très peu de volcans sur ce monde, par contre nous portons le plus grand intérêt à ces glissements qui se produisent le long des lignes de rupture de l'écorce terrestre. Ce type de catastrophes, de loin le plus effrayant, porte le nom de « décrochement de faille ». Une faille est comme une bouche immobile, muette, une bouche enfouie sous des tonnes de terre, et qui peut rester silencieuse durant des siècles. Et puis un jour, cette bouche se met à parler. Oh ! jamais très longtemps, un mot, pas plus ! Mais, pour prononcer ce mot, elle doit bouger ses lèvres gigantesques, les faire glisser l'une contre l'autre... Et toute une contrée bouge avec elles ! Un glissement de moins de dix mètres suffit pour jeter une ville à bas ! Vous réalisez ! Un déplacement minuscule, un jet de pierre, une distance que l'on franchit en huit pas ! Et ce réajustement tellurique suffit pour engloutir une cité pour la gober, la renvoyer à l'étage inférieur, l'inclure dans une masse de fossilisation. Voilà donc mon but : faire parler la terre. Pousser la croûte terrestre à la confiance, la contraindre à se confier à moi par les mille bouches que constituent les failles qui la parsèment. Chaque fois que s'entrouvriront ces lèvres, le décrochement aura lieu, la terre bâillera comme une valise aux fermoirs disloqués, et tout ce qui se trouve à sa surface disparaîtra dans les profondeurs !

— Le quartz ? interrogea David qui se tenait un peu raide sur la banquette rose bonbon.

— Les montagnes de cristal, bien sûr ! exulta Modenko. Car ce sont de fausses montagnes. Elles n'ont pas de racines naturelles, elles ne font pas corps avec notre monde ! Vous le savez comme moi, bien que volumineuses, *elles ne sont que posées à la surface du sol* ! Elles sont en cela semblables à vos pyramides terriennes, à ces tombeaux de pharaon. Elles n'ont pas plus de racines qu'un immeuble d'une centaine d'étages. À l'échelle géologique c'est peu, c'est même inexistant ! Voilà le théorème de base qui a conduit tous mes travaux. Si un gouffre s'ouvre brutalement sous elles, ELLES NE PEUVENT RIEN FAIRE D'AUTRE QUE TOMBER ! Tomber comme un ours pris au piège d'une fosse dissimulée. Voilà la réalité mathématique qui gouverne notre planète. Celui qui pourra ouvrir autant de fosses qu'il le désire sous les pieds de l'ours-montagne en finira avec cette race abhorrée ! Vous suivez mon raisonnement ? Il faut faire parler la bouche tellurique, mon cher David, pousser la croûte terrestre à nous confier ses pensées les plus profondes, celles qui naissent de la conscience-magma ! Ne prenez pas cet air effrayé, j'aime le lyrisme...

David grimaça un sourire. L'exubérance de Modenko avait quelque chose de sinistre. Ses propos semblaient lourds de sous-entendus, comme si le voyage au creux de cette berline, à peine amorcé, impliquait déjà on ne sait quel accord tacite. Le jeune homme se demanda brusquement si on ne l'avait pas intentionnellement abandonné aux recruteurs des Canonniers. S'il n'y avait pas là une « petite farce » destinée à lui faire tirer la juste leçon des choses. À savoir qu'après toute cette folie, les partisans du séisme représentaient la seule voie digne d'attention ?

Mais non, il exagérait ! Il avait couru d'énormes risques au cantonnement d'artillerie. On n'expose pas ainsi un homme dont on a besoin !

Le roulement de la première salve éclata sur la plaine, se lançant à la poursuite de la petite voiture comme la muraille liquide d'un raz de marée. Elle n'eut pas le temps de s'estomper qu'une seconde déflagration déchira le lointain. Malgré la distance, David sentit le goût âcre de la poudre sur ses lèvres. Modenko leva les yeux au ciel, signifiant que toute conversation allait devenir impossible, et tendit à la ronde un drageoir qui contenait des petites boules de cire pour s'obturer les oreilles. Le jeune homme n'osa pas refuser et tassa avec application la pâte molle au fond de ses conduits auditifs. Se penchant à la portière, il vit que l'horizon disparaissait sous un brouillard de fumée. Le pilonnage des pièces lui parvenait assourdi, tel l'écho d'un cœur gigantesque. Thessa lui posa la main sur l'épaule et lui sourit, comme pour lui signifier qu'il n'avait pas à s'inquiéter du carnage qui

se déroulait là-bas.

La diligence roula trois bonnes heures par des chemins sinueux. À présent, les hauteurs et les frondaisons freinaient l'écho de la canonnade, le faisant régresser aux proportions d'un coup de fusil mouché par le vent. Modenko libéra ses oreilles. Les autres l'imitèrent.

— Je suis sûr qu'ils sont pratiquement tous morts ! fit-il, jovial. Je n'ai pas pu les raisonner. Ce qui m'attriste, ce sont ces énormes quantités de poudre ainsi dilapidées ; elles me feront à coup sûr défaut au cours des prochains mois. J'aurais voulu signer un contrat d'exclusivité avec les marchands d'explosifs, mais ils ont peur. Ils ne veulent pas avoir l'air de soutenir mon action aux dépens des autres. Ce serait anti-commercial, bien sûr !

David se contenta de hocher la tête sans se compromettre. Autour d'eux, la végétation se faisait rare, le sable et l'argile sèche remplaçaient peu à peu l'herbe et la terre. À présent, la berline soulevait dans son sillage un véritable tourbillon de poussière jaune. La plaine prenait de plus en plus l'allure d'un désert, avec ses roches, ses épineux et ses dunes aux ondulations sans cesse corrigées par le vent. À l'intérieur du véhicule, la température s'éleva très vite.

— Nous voilà chez nous ! lança joyeusement Modenko. Même la terre sourit pour nous saluer, regardez, mon cher David !

Le jeune homme se pencha à la portière. D'abord il ne distingua rien à cause des grains de silice qui lui giflaient la peau, puis il vit comme une longue lézarde qui déchirait le sol, là où la plaine avait éclaté tel un fruit trop mûr. Ce zigzag impressionnant courait jusqu'à l'horizon, cicatrice entrouverte à la suture fragile, qu'on sentait prête à béer à la moindre sollicitation. David crispa les phalanges au bord de la portière. Il avait l'impression de côtoyer une plaie colossale au tissu cicatriciel fragile. Un sillon craquelé qui pouvait soudain se mettre à bâiller sur des abîmes sans fond. Une de ces déchirures oniriques et dévoratrices qui peuplent les cauchemars. Il réprima difficilement un frisson de peur.

— Voilà la bouche dont je vous parlais ! cria Modenko pour dominer le bruit des essieux. La faille d'Almoha. Une superbe fissure propre aux décrochements, instable à souhait. De quoi faire du merveilleux travail.

— Almoha ? s'étonna David. Il me semble avoir déjà entendu ce nom quelque part...

— Rien d'étonnant à cela, commenta Modenko sur le ton de la conversation mondaine. *Aloha* est un vocable terrien d'origine polynésienne, je crois. Il signifie quelque chose comme *bonjour*, *bienvenue*, etc. La lettre M, au contraire, dans la symbolique des

transports intergalactiques veut dire « Mort », « Danger ». On l'emploie pour véhiculer toutes les substances destructrices : acides, virus. Dans tous ces cas de figure, vous verrez un grand « M » peint sur le fuselage du conditionnement. L'argot cosmique s'est amusé, par dérision sinistre, à faire... « copuler » ces deux termes. *Aloha* + *M* a donné « Almoha », vocable ironique, raccourci cynique, qu'on pourrait traduire par « Bonjour, la mort ! » ou « Bienvenue, la mort » ! On a fini par l'employer pour baptiser tous les lieux générateurs de destruction ou de pourrissement. Rien de bien hermétique comme vous voyez ! Mais le plus important c'est cette faille : huit cents kilomètres de long ! On ne dénombre pas moins de cent soixante formations cristallines sur son parcours. Si cette bouche s'ouvrait, elle avalerait cent soixante montagnes d'un seul coup, en une seule déglutition ! Puis elle se refermerait jusqu'à la prochaine fringale. Formidable, non ?

Il se tut, tira son mouchoir et essuya ses lèvres blanches que le sable faisait saigner. David ruisselait de sueur au point de ne plus oser s'adosser à la banquette.

— Voilà mon travail, reprit le vieillard, la voix rauque. Je suis comme une sorte de chirurgien sadique qui s'apprête à glisser un pétard entre les lèvres d'une plaie qu'on vient de recoudre ! L'image vous fait frissonner, je le sens, mais elle est exacte. Il me faut provoquer l'ouverture brutale de la blessure, de la bouche, de la faille ! Il faut que cette fissure bouge durant quelques secondes, bâille sur un gouffre capable de boire un océan, et avale les montagnes de quartz... C'est réalisable ! Je le sais. J'ai fait et refait tous les calculs de probabilités. Je ne suis pas un charlatan. La fosse d'Almoha sera une grande première, d'autres viendront ensuite. J'ai dressé une carte de toutes les fissures qui sillonnent la planète : toutes partent du désert. En deux ans, je puis vaincre le cristal, le renvoyer au magma ! Et quelle leçon ! Le quartz dévoré par la terre qu'il aurait voulu coloniser !

David ne trouva rien à répondre. La berline longeait la ligne béante du gouffre aux bords craquelés. La fissure, dont les deux rives en zigzag s'emboîtaient presque parfaitement, faisait penser effectivement à une interminable gueule aux lèvres mi-closes. Il s'en dégageait un sentiment de menace très éprouvant.

— Le meilleur emplacement ! soliloqua Modenko. Le meilleur emplacement de toute la planète. C'est pourquoi il faut commencer ici.

David bredouilla une vague approbation. L'angoisse et la chaleur de plus en plus vive brouillaient ses idées.

Un silence pesant s'installa dans la voiture, seulement troublé par

le bourdonnement des mouches. Un relais se profila enfin à l'horizon.

Modenko annonça qu'on allait changer de chevaux. David risqua un coup d'œil à la portière ; la halte se présentait sous l'aspect d'une baraque délabrée dont deux parois au moins étaient soutenues par des étaçons de fortune.

L'attelage fit halte, les passagers descendirent.

Des vagabonds se vautreient autour de l'abreuvoir. Certains étaient mutilés et se déplaçaient sur des béquilles. La plupart portaient un bandeau sur les yeux.

— D'anciens ouvriers, murmura doucement Thessa. Ils ne respectent jamais les limites de sécurité. Les explosions les aveuglent ou les rendent sourds, quand elles ne leur volent pas un membre... ou la vie.

— Des ouvriers ?

— Bien sûr, insista la jeune femme, nous rentrons dans la zone martelée, là où s'effectue le travail d'entrebâillement. Modenko a toute une armée de fidèles, lui ! Il ne recrute pas de force comme les Canonniers !

Une armée de fidèles qui s'en allaient en pièces détachées ! David frissonna.

— Mais où allons-nous ? interrogea-t-il d'une voix mal assurée.

— Vers l'extrême coin de la grimace, fit Thessa. C'est ainsi que Modenko surnomme l'endroit où naît la crevasse. Une sorte d'abîme qui ressemble effectivement à un rictus. Tout le travail s'effectue là, tu verras par toi-même. Nous ne chômons pas.

— Vous avez beaucoup... d'ouvriers ?

— De fidèles, veux-tu dire. Deux ou trois mille, qui campent dans les dunes. Ils collaborent bénévolement. Ils sont tous de croyances diverses, mais Modenko est parvenu à les réunir. C'est prodigieux. J'ai hâte que tu puisses t'en rendre compte !

David ne partageait pas la même impatience, mais il s'efforça de le dissimuler. L'aubergiste – dont la main droite n'était plus qu'un moignon – les invita à se rafraîchir, et leur signala la présence d'une cabine de douche au premier. Thessa insista pour l'utiliser et traîna le jeune homme vers l'escalier. Une grosse femme vint leur donner des serviettes. Elle avait la peau incrustée de minuscules débris de pierre, comme si elle avait été prise dans le souffle d'une explosion. David se dévêtit, se doucha sans enthousiasme, et cela malgré les manœuvres érotiques de Thessa. Cette débauche d'amabilité et de séduction sentait trop la mise en scène. Au fur et à mesure que le voyage évoluait vers son terme, il était gagné par une peur froide. Un de ces dégoûts inexplicables et poignants qui vous terrassent au sortir des

cauchemars et vous laissent jusqu'au matin en proie à la pire dérégulation.

Thessa devina son manque d'entrain et n'insista pas. Dehors, les mutilés avaient fini par former un cercle autour de la berline grise de poussière. Ils ressemblaient aux attardés de quelque armée en déroute. Modenko leur jeta une poignée de pièces brillantes qu'ils ramassèrent avec un grand respect. L'attelage avait été changé. Les voyageurs réintégrèrent la voiture. Au moment où les chevaux prenaient leur course, l'un des mendiants brandit son moignon par la fenêtre en criant : « *Le jour où la grande bouche parlera, Modenko, j'espère qu'elle te dira merde !* »

Mais le vieillard parut ne pas entendre.

Vers le soir, ils atteignirent la « source » de la faille, là où la lézarde, qu'ils avaient vue sinuer à travers le désert, prenait son élan. C'était un gouffre étroit, aux parois extrêmement rapprochées. Les abords en étaient labourés, brûlés, noircis, par un nombre incalculable d'explosions. La terre avait disparu, laissant le roc à nu, friable. Des fissures couraient en tous sens, et les pierres éclatées bougeaient sous la semelle. À peine descendu de la berline, David se sentit en danger, taraudé par l'impression qui vous assaille lorsque vous vous déplacez à la limite d'une falaise en voie d'effondrement. Une terre noire, très fine, emplissait les sillons. Il se baissa pour en prélever quelques miettes et réalisa qu'il s'agissait de poudre à canon ! Tout le périmètre était décoloré par les feux successifs. La roche elle-même avait perdu sa texture originelle. Sous le pouce, elle n'avait plus aucun grain, aucun mordant. Les déflagrations l'avaient érodée, poncée, plus sûrement que le temps.

David s'approcha du bord de la crevasse, toussa. C'était un puits gigantesque, noyé de ténèbres. On le devinait terrifiant mais on n'en voyait pas le fond. Même l'écho ne pouvait plus servir d'instrument de mesure. Modenko se déplaça doucement pour venir à la droite du jeune homme.

— Comment procédez-vous ? interrogea ce dernier. On dirait que la foudre tombe ici toutes les trois heures !

Le vieillard s'esclaffa poliment.

— Puissiez-vous dire vrai ! Non, la technique est simple. Le point de départ d'un tremblement de terre se situe à une soixantaine de kilomètres dans le sol, on appelle ce lieu l'hypocentre. Une faille, c'est comme un organe sujet à la spasmophilie. Une sorte de côlon spastique, si vous préférez. Si on lui communique des spasmes

artificiels, les vrais spasmes, eux, ne tardent pas à se déclencher ! Vous suivez mon raisonnement ?

— Et vos spasmes artificiels sont... ?

— Des explosions répétées et de plus en plus fortes. La déflagration court le long de la déchirure, répand son écho dans les profondeurs du sous-sol, ébranle les masses instables enfouies... Mon procédé consiste en fait à se promener dans un couloir d'avalanche en brailant à tue-tête. Tôt ou tard les vibrations réveilleront le démon qui dort d'un mauvais sommeil, alors il se secouera... et la bouche de pierre s'ouvrira pour laisser échapper son bâillement !

— Vous avez déjà obtenu des résultats ?

— Pas ici, mais plus au nord, sur une petite faille de sept kilomètres. J'ai réussi à y faire basculer une colline de quartz. Cela prouve que mon système est bon.

— Mais les conséquences peuvent être dramatiques !

— J'ai tout calculé ! la faille d'Almoha ne devrait pas s'entrouvrir de plus de deux cents mètres. Ce sera suffisant pour engloutir toutes les montagnes qui la bordent. Bien sûr, il y aura des pertes humaines, mais si l'on veut sauver le monde, il faut s'y résoudre. Croyez-vous qu'il y aura place pour l'homme sur un désert de quartz ? Non, mon cher ami ! Et le temps travaille contre nous... Il nous faut mobiliser toutes les failles de décrochement que la nature a mises à notre service. Une centaine de tremblements de terre peuvent avoir raison du cristal ! J'en suis persuadé...

David recula. La sueur s'accumulait dans ses sourcils.

— Et les explosions ? demanda-t-il d'une voix enrouée. À quel rythme ?

Modenko grimaça.

— À un rythme trop peu soutenu à mon avis ! grinça-t-il. Mais j'ai des problèmes d'approvisionnement. Les explosifs coûtent cher, et ces fichus Canonniers drainent à eux tout le marché. Je fais lever un impôt sur les tribus des environs, mais ce n'est pas suffisant. *J'ai d'autres projets*, mais il est trop tôt pour en parler. Venez, cette chère Thessa nous attend. Je vous emmène chez moi, dans MA ville !

Ils reprirent place dans la voiture qui s'ébranla. David n'en pouvait plus. Ce voyage interminable lui émiettait les membres et la colonne vertébrale. De plus, les théories de Modenko l'effrayaient. Était-il possible de réveiller artificiellement un séisme ? Et d'une manière aussi... artisanale ? Il n'osait pas songer aux conséquences d'une telle catastrophe. La faille d'Almoha s'élargissant de deux cents mètres, c'étaient des régions entières livrées à d'interminables secousses qui les disloqueraient, changeraient leur relief aussi

facilement qu'un modelleur pétrit un bloc de glaise...

— Regardez ! exulta Modenko, interrompant le cours de ses réflexions. Notre camp de base !

David se pencha à la portière, plissant les yeux pour échapper au vent de poussière. Devant lui s'élevait une muraille de sacs de sable haute comme l'enceinte d'un château fort ! Des sacs de jute bourrés à craquer, et qu'on avait empilés par milliers jusqu'à former un véritable cercle de fortifications qui s'élevait à plus de quarante mètres ! Derrière cet écran à la fois dur et mou, se trouvait la ville...

David ne put retenir une exclamation de surprise en découvrant les toits et les enceintes successives *d'une cité de caoutchouc noir* !

Cela ressemblait à un décor pour pièce montée, une de ces architectures de chocolat qu'on juche tout en haut du gâteau. Les parois, les murs, les escaliers, avaient été moulés dans une sorte de latex rappelant la gomme à pneu. Il en montait cette odeur chaude et âcre qui suit d'ordinaire un coup de frein brutal sur une route sèche. Les tours, les casemates, les créneaux s'affaissaient mollement sous le soleil, solides mais souples.

Modenko s'agitait comme un enfant devant un jouet neuf.

— Vous comprenez, attaqua-t-il, volubile, lors de la grande secousse, toutes les structures rigides se briseront, la pierre, le béton, l'acier, tout se cassera, se tordra, volera en éclats. Il fallait une cité adaptée ! Une architecture susceptible d'encaisser les vibrations, de les « digérer » sans préjudice pour ses habitants. Ma ville peut se tasser, se plier, trembler, *sans jamais se défaire* ! Elle est l'élasticité même, aucune vibration ne peut la jeter à bas, l'éparpiller !

La berline s'engageait entre les murailles de sacs. David en ressentit une curieuse impression d'oppression.

— Vous allez pénétrer dans le monde de la mollesse, commenta le vieillard, au début c'est surprenant mais on s'y habitue vite. Ici vous serez parfaitement à l'abri. Je me suis ruiné pour construire cette... arche ! Mais dès le seuil franchi vous êtes hors d'atteinte de toute secousse. Elle n'a pas de fondations, rien qui la retienne au sol, aucune racine qui pourrait transmettre les chocs. En fait elle flotte sur un mince coussin d'air. Un matelas invisible qui l'isole de la terre. C'est comme un navire voguant sur une mer invisible toujours étale. La soufflerie est alimentée par des cellules solaires capables de stocker assez d'énergie pour une nuit... Vous voyez : aucun risque... d'atterrissage !

Il s'esclaffa à nouveau, puis reprit :

— Le caoutchouc absorbe toutes les ondes de choc, c'est un véritable caisson anti-explosion. Les turbulences de l'extérieur, quand

elles nous parviennent, sont amorties à 80 %. Le tout est de ne pas s'exposer inopinément. Ne vous promenez pas sur les remparts lorsqu'on travaille sur la faille, vous n'avez pas l'habitude, vous pourriez vous blesser.

David acquiesça mécaniquement. La diligence s'arrêta au pied d'un escalier aux marches molles et luisantes. Le jeune homme hésita. L'odeur de pneu brûlé levait le cœur mais il semblait le seul à la remarquer.

— Allez ! Allez ! l'encouragea Modenko.

Il grimpa. Contrairement à ce qu'il s'imaginait, les degrés n'étaient pas exagérément mous. L'impression générale était analogue à celle qu'on peut avoir lorsqu'on foule une épaisse moquette.

À l'intérieur, ils croisèrent peu de monde. L'atmosphère était empuantie par les relents de gomme surchauffée. David allégua les fatigues du voyage pour décliner une invitation à dîner. Modenko n'insista pas et le conduisit à ses « appartements ». L'ensemble se présentait en fait sous l'aspect d'une cellule équipée de meubles mous : fauteuils, canapé, lit, tous coulés dans la même substance. David eut soudain la certitude de s'aventurer dans un monde d'énormes guimauves imprégnées d'encre de Chine. Lorsque Modenko l'eut laissé seul, il s'avança vers la cloison et y décocha un furieux coup de poing sans parvenir à se faire mal. C'était comme s'il venait d'élire domicile à l'intérieur d'une éponge. D'une éponge ou d'une cellule capitonnée de malade mental ! Il en conçut un irrépressible dégoût. Tout l'équipement du logement avait été fabriqué selon des normes identiques. Les gobelets étaient mous, les écuelles faisaient penser à des ballons de plage coupés en deux. La tuyauterie et les robinets avaient été moulés dans du plastique souple. On ne pouvait se blesser en les heurtant.

Empli d'une indicible nausée, David se laissa tomber sur le lit. Il rebondit légèrement. Il n'y avait ni drap ni couverture. Rien qu'un cube de caoutchouc noir semblable à une énorme gomme tombée de la trousse de quelque écolier géant. David ferma les yeux. Ce monde étrange le répugnait comme un viscère relâché, distendu. Il évoquait pour lui l'affaissement des chairs mortes, cette mollesse malsaine annonciatrice de pourriture. Il s'agita au centre du lit, s'assoupit, rêva qu'il s'engloutissait au creux d'une méduse et se réveilla en sursaut. Il transpirait abondamment. La seule ouverture sur l'extérieur consistait en une étroite meurtrière. Il s'en approcha, mais la nuit était tombée, il ne vit rien. De toute manière, le rempart des sacs de sable bouchait la vue. Les nerfs à vif, il se devêtit, fit couler un peu d'eau dans la coupelle de latex tenant lieu de lavabo. Elle était chaude, épaisse, avec

un goût de caoutchouc prononcé. Elle lui rappela son enfance, l'été sur la pelouse brûlée par le soleil, et les goulées volées au tuyau d'arrosage racorni... Ce souvenir prenait, dans le contexte de la ville molle, un aspect sinistre, sans qu'il puisse dire pourquoi...

Il se recoucha. Sa peau nue, gluante de sueur, adhérait à la surface de la couche. Lorsqu'il se retournait d'un flanc sur l'autre, elle claquait avec un clapotis obscène de muqueuses sexuelles s'entrechoquant.

Il fut réveillé dès l'aube par une formidable explosion dont la lumière se rua – tel un flash – par la fente de la meurtrière. La ville frémit à peine et pas un objet ne tomba à terre. David se leva, s'habilla en hâte, et sortit de la tour principale. Les marches élastiques, le sol souple des couloirs et des rues, le faisaient rebondir à chaque pas comme ces héros de conte chaussés de semelles magiques. Il faisait déjà chaud, et la cité affaissée évoquait l'image d'un gros crabe à carapace molle abruti par les exhalaisons de vase surchauffée. Le jeune homme ne fut pas fâché de s'en éloigner. Il descendit l'escalier d'accès et dépassa la muraille de jute. Il vit que le rempart avait été criblé de débris. De nombreux sacs, déchirés par des éclats de pierre, laissaient pleuvoir leur contenu en une pluie dorée que le vent finissait par vaporiser au bout d'une dizaine de mètres. Un ouvrier qui portait un casque bosselé et se déplaçait à l'aide d'une béquille lui fit signe de rentrer.

— C'est pas une heure pour se promener, m'sieur, lâcha-t-il d'une voix sourde. Va y avoir une dizaine d'éclatements ; si vous êtes blessé on s' fera engueuler !

— Je veux inspecter les installations, objecta David.

Le mot « inspection » joua son rôle de formule magique. L'homme s'effaça.

— D'accord, lança-t-il en s'appuyant à la muraille de sable, mais prenez au moins un équipement, et respectez la limite de sécurité.

David remarqua une pile de casques jetés en vrac. Il en prit un, s'en coiffa, et avança vers le désert. La fournaise lui bloqua la respiration. À travers le voile vibrant de l'air chaud, il distingua une armée d'éclopés et d'infirmes qui traînaient des caisses en direction de la crevasse.

Certains, rendus probablement sourds par les explosions, parlaient par gestes. Cette cohorte, qui semblait échappée de la cour d'un hospice, béquillait avec ardeur pour acheminer sa cargaison d'explosifs au point prévu. Éberlué, le jeune homme nota plusieurs

manchots, mais aussi des aveugles, tous se précipitant au « travail » avec une ardeur fiévreuse un peu inquiétante, comme si cette tâche éreintante relevait d'un quelconque sacerdoce. Des bénévoles, avait dit Modenko ! De pauvres bougres qui voulaient croire de toute leur âme à la puissance du « mangeur de montagnes » ! Combien étaient-ils ? Les dunes et les collines grouillaient de cette main-d'œuvre misérable. De cette légion en pansements, clopinant sur ses cannes et ses prothèses. Comment pouvait-on atteindre un tel niveau d'aliénation ?

Horrifié, David remonta la mêlée à contre-courant. Haletant et bavant sous l'effort, les béquillards le bousculaient, traînant dans leur sillage des caisses de gélinite, des charrettes alourdies par des tonnelets de poudre. Quelques-uns, les deux mains occupées par leurs cannes anglaises, avaient tout bonnement ficelé des pains de dynamite autour de leur poitrine ou de leur front ! Transformés en mines ambulantes ils couraient derrière leurs frères d'arsenal tels des pèlerins qui se hâtent d'aller déposer leurs offrandes au pied de l'autel.

Sans s'en rendre compte, David avait atteint la crête des dunes. Tournant la tête, il aperçut en contrebas un bidonville dont les baraques étaient constituées de matelas cousus ensemble. Cela formait des casemates à rayures, ou des wigwams qui semaient leur rembourrage par de multiples déchirures. Un gosse, couché sur le versant ombragé de la dune, le héla.

— Hé ! M'sieur ! Restez pas planté comme un piquet, vous allez vous faire moucher par le souffle ! C'est un coup à vous péter la colonne vertébrale ! Venez par ici !

David obéit sans réfléchir. Le gamin ne portait pour tout vêtement qu'un vieux caleçon de l'armée. Il était si sale que même sa peau bronzée ne parvenait plus à dissimuler sa crasse. Ses cheveux noirs, dressés comme des piquants sur sa tête, puaient la brillantine.

— Il faut s'aplatir, ordonna-t-il plein d'autorité, ou s'enterrer, sinon les os encaissent l'onde de choc et sortent de leur logement ! Pas jouissif, je vous assure !

Il désigna derrière lui une trentaine de trous d'hommes verticaux hâtivement dégagés à la pelle, et qui attendaient d'être occupés.

— Il faut s'enfiler là-dedans comme un poignard dans son étui, commenta-t-il en grossissant sa voix. Mais attention ! Si la tête dépasse, la nuque casse comme un vieux bout de bois. Le mieux, c'est la baignoire molle, venez !

Il saisit David par le bras et l'entraîna à travers le camp de matelas jusqu'à une mare de boue grumeleuse.

— Faut s'foutre à poil et plonger ! lança-t-il d'un ton qui n'admettait pas la contestation.

— On dirait des sables mouvants ! objecta David qui craignait soudain de faire les frais d'une horrible farce. (Le gosse n'allait-il pas s'emparer tranquillement de ses vêtements tandis qu'il se noierait dans la bulle de vase sans fond ?)

— C'en est pas ! s'insurgea le gamin. C'est la baignoire molle ! Nous, c'est comme ça qu'on l'appelle. C'est la meilleure planque contre la secousse de l'explosion. Vous allez voir !

Au même moment un déchirement de trompette annonça le repli des poseurs de mines.

— Y r'viennent ! clama l'enfant en se débarrassant de son short. Grouillez-vous ! Vous vous mettez sur le dos et vous faites la planche !

Joignant le geste à la parole, il sauta dans la mare, soulevant de lourdes éclaboussures brunes, et s'écartela à la surface de la boue. Déjà, les mutilés apparaissaient à la crête des dunes, horde hirsute aux yeux fous. David prit peur. Il arracha ses vêtements et plongea à pieds joints dans la bouillie granuleuse. Le liquide se referma sur lui comme un cataplasme gluant. Il connut une seconde de panique, puis réussit à se laisser flotter.

À présent, il ne voyait plus que le ciel blanc, décoloré. Plusieurs minutes s'écoulèrent, puis un second coup de trompe sonna l'imminence de l'explosion. La flamme jaillit vers le zénith, plus blanche que les nuages, et David dut fermer précipitamment les paupières. Chose curieuse, il n'entendit pas l'explosion. Il n'y eut qu'une gifle énorme, un raz de marée invisible, une muraille d'air puisé qui laboura la plaine. Il fut englouti par la boue, plongea au cœur d'un univers fétide, et rejaillit à l'air libre, tel un ludion.

La boue le recouvrait tout entier. Il se traîna sur la berge. Il n'était pas blessé, pas même étourdi. Il voulut se tourner vers le gosse pour le remercier, mais celui-ci avait disparu... *en emportant tous les vêtements.*

David haussa les épaules. La boue masquait sa nudité, et de toute manière il s'en moquait. Au bas de la dune, les infirmes-artificiers luttèrent pour s'extirper de leurs trous. Quelques-uns – qui n'avaient pas eu le temps de s'enfouir correctement – dépassaient des abris, immobiles, le regard vitreux. *La nuque brisée...*

David escalada la dune, redescendit vers la ville. Sur plus d'un kilomètre, des débris de roches avaient labouré la plaine, y ouvrant de profondes déchirures. Des cadavres de retardataires gisaient çà et là, criblés par une mitraille de cailloux. Victime de nouveaux accrocs, le rempart de sacs semait sa poudre dorée. La crevasse d'Almoha n'avait pas bougé d'un millimètre.

— Bonne inspection, m'sieur ? ricana le garde en béquilles.

David haussa les épaules et se dirigea vers l'escalier de caoutchouc noir. Plus que jamais la cité molle le fit penser à la carapace d'un crabe crevé, oublié au beau milieu d'une plage par un après-midi d'août. Thessa se tenait sur le premier palier. Elle fit mine de ne pas remarquer son état.

— Tu t'es ouvert l'appétit ? lança-t-elle. Modenko travaille, tu déjeunes avec moi ? Il y a une pause de deux heures entre le troisième et le quatrième éclatement, on pourrait manger sur la terrasse ?

Il n'eut pas le courage de refuser.

Ils déjeunèrent sur une sorte de balcon un peu mou qui tremblait sous les assauts du vent. David déglutissait chaque bouchée avec peine, car les vibrations de l'architecture lui rappelaient fâcheusement celle de la toile d'araignée. Thessa ne prêtait aucune attention à ses frayeurs. Elle se montrait enjouée, câline, et il finit par se demander si ce repas n'était pas le prélude d'un interrogatoire habile. Modenko se lassait-il de la trop grande réserve de son « invité » ? Désirait-il des gages ?

David se força à mâchonner une viande que les bourrasques saupoudraient de sable et qui crissait sous la dent.

— Tu peux apprécier nos difficultés, reprit Thessa, Modenko fait des miracles. À l'heure actuelle il est ruiné. Seule son emprise charismatique lui permet de bénéficier de la contribution des bénévoles. Mais il doit aller vite, frapper fort. Si, par manque de moyens, il ne peut obtenir de résultat appréciable, la confiance s'effritera, les chantiers se videront. On ne croira plus en lui...

Elle se tut, le fixa dans les yeux, et ajouta lentement :

— Nous savons ce que tu viens faire ici, *nous savons qui t'envoie*. VOUS êtes responsables de cette catastrophe, c'est à vous de nous aider selon nos besoins. Ta compagnie ne doit pas ignorer l'aspect politique des choses. Celui qui débarrassera la planète de ses chancres de cristal régnera en maître absolu. Si on le soutient, Modenko saura se montrer reconnaissant.

David considéra avec dégoût le lambeau de viande piqué au bout de sa fourchette.

— Que voulez-vous ? murmura-t-il de façon à peine audible.

— De quoi assurer notre pouvoir lorsque nous serons à la tête du pays, c'est possible ?

— Tu sais bien que non. La charte intergalactique interdit les livraisons d'armes aux planètes en voie de développement. Les contrôles sont très stricts, ma compagnie ne voudra jamais courir le

risque.

— Alors ils ne peuvent pas nous refuser un soutien financier ! Rien ne s'y oppose ! Il suffit d'un don... D'un virement de compte à compte. Modenko dirige plusieurs organismes de défense de l'environnement. Il est facile de créditer l'un d'eux d'une donation *importante*.

David hochait pensivement la tête. Il savait que Thessa se faisait des illusions. La compagnie ne verserait pas un sou pour réparer ses torts. Si on la mettait en accusation, elle se lancerait dans un interminable procès qui mobiliserait des légions de juristes pour les trente ans à venir !

Depuis quelque temps d'ailleurs, il ne se leurrerait plus sur le but réel de sa mission. On l'avait envoyé ici pour dresser un descriptif de la situation, certes, mais ce dossier ne servirait jamais à indemniser qui que ce soit ! Bien au contraire, la compagnie l'utiliserait pour dresser un minutieux plan de bataille. Une riposte juridique coulée dans le béton ! À la moindre velléité d'agression administrative, elle démontrerait que « l'erreur fatidique », LA FAUTE, incombait aux peuplades ayant fait l'acquisition des thomocks ! Et son argumentation serait inattaquable... Pour cette raison bien précise, il était impossible qu'elle accepte de verser le moindre dédommagement.

— Alors ? insista la jeune femme.

David prit le temps de s'humecter les lèvres. Le gobelet de caoutchouc était mou entre ses doigts, sa consistance rappelait celle d'un œuf pelé et mal cuit qui menace de crever dans une gerbe d'éclaboussures jaunes. Il fallait obtenir un sursis. Trouver le moyen de fuir la ville de latex.

— Il faut que je les contacte, lâcha-t-il. Il serait utile qu'on me communique les références de ces comptes. De toute manière ils ne paieront pas d'un coup, mais par mensualités. De plus, ils voudront des garanties... des contrats.

Il racontait n'importe quoi. Il avait peur. Il devinait obscurément que l'aveu de son impuissance, de son inutilité, serait synonyme de condamnation à mort. Thessa se détendit.

— Je suis heureuse que nous soyons parvenus à un accord, murmura-t-elle. Le « vieux » est vraiment un type formidable, tu sais ? Ils sont des milliers à croire en lui, et ils ont raison !

David se força à sourire. L'image des béquillards clopinant dans les dunes lui venait à la conscience comme un renvoi acide.

— Il va réussir, martela sa compagne, j'en suis sûre ! J'étais là quand il a fait bâiller la première faille. C'était dans la province de Sainte-Herminia. La colline entière a basculé dans le gouffre ! Avalée !

Et les lèvres de la crevasse se sont refermées sur elle comme une bouche géante... Après, on a fait la fête pendant une semaine, jour et nuit. Tous les villages des environs sont venus sur les lieux du miracle. C'était fantastique. Je sais que ça va se reproduire ici ; il faut simplement réveiller les spasmes de l'hypocentre, et chaque explosion y travaille. Nous réussirons, David ! Tu verras ! Et ce jour-là nous serons côte à côte !

— Je ne voudrais pas ternir ta joie, murmura le garçon, mais croyez-vous sincèrement que vous parviendrez à quelque chose par des moyens aussi... artisanaux ?

Loin de se fâcher, elle lui jeta un coup d'œil amusé.

— Tu dis cela parce que tu ne sais pas tout, David, fit-elle dans un souffle. Modenko a une autre carte dans sa manche, et cela depuis un bon moment.

— Une carte ?

Elle eut une mimique d'impatience.

— Un nouveau procédé, murmura-t-elle. Il y travaille depuis des années. Je sais qu'il est tout près d'aboutir, mais je ne peux pas en dire plus.

— Un autre explosif ? Oui, c'est ça, bien sûr. Une nouvelle bombe « maison » !

Thessa éclata de rire.

— Ne cherche pas, conclut-elle, tu ne trouveras pas. Attends, et tu verras. Tu as la chance d'arriver au moment où nous touchons presque au but, tu peux bien user un peu de patience !

Il comprit qu'il ne servirait à rien d'insister. La jeune femme couvait son secret avec une jalousie d'initiée.

— Quand ? se contenta-t-il de répéter.

— Dans une semaine, peut-être un peu plus...

Et pour lui faire comprendre qu'il était inutile d'insister, elle alla s'accouder à la balustrade. David saisit son gobelet, le vida d'un trait. Le vin avait un goût de caoutchouc.

CHAPITRE XI

David mit plusieurs jours pour réaliser que le rythme des explosions ralentissait. Au début, il crut que l'accoutumance au bruit jouait son rôle, et que sa conscience commençait à « oublier », voire à oblitérer, ce perpétuel martèlement scandant les heures à la manière d'un carillon de champ de bataille, puis il effectua un pointage à l'aide d'une montre, et s'aperçut que la fréquence des éclatements diminuait progressivement comme la posologie d'un médicament qu'on ne peut abandonner que par doses dégressives.

Il pensa tout d'abord que Modenko n'avait plus de poudre, et décida de s'en assurer, mais l'infirmier qui tenait lieu de chef de chantier lui affirma le contraire.

— Si, m'sieur, maugréa-t-il en traçant des cercles dans le sable de la pointe de sa béquille. On n'est pas à court, mais c'est les ordres. Il paraît qu'on va arrêter le pilonnage pour passer à une nouvelle méthode !

— Quelle nouvelle méthode ?

— Aucune idée. On nous le dira en temps utile. Il semble qu'on renoncerait aux explosifs...

Il avait dit cela avec une telle amertume que le jeune homme n'avait pu retenir un haut-le-corps. Comment pouvait-on regretter l'abandon d'une technique qui causait tant de ravage parmi les travailleurs ? Perplexe, il s'arrangea pour croiser Thessa et lui poser la question, mais elle ne lui répondit que par un sourire.

— Je t'avais dit que Modenko progressait à pas de géant, dit-elle mystérieusement. Je crois qu'il t'expliquera tout ça lui-même, un peu de patience...

David se trouva donc rejeté dans l'expectative. Il rongea son frein quand Modenko l'invita enfin à dîner. Le vieillard occupait un étage entier dans l'aile nord du château de caoutchouc. Cet espace était en grande partie encombré par un nombre inimaginable de livres et de documents. Il y avait aussi un laboratoire où l'on expérimentait de nouveaux explosifs, et un salon de réception dont on avait habillé les voûtes de latex noir à l'aide de tentures et de tapisseries. C'est dans ce dernier que fut reçu David. Modenko portait comme à l'accoutumée sa redingote funèbre et ses bas de soie. La table sur laquelle était servi le repas était, comme tous les autres meubles, de plastique souple,

mais – par souci de distinction – on l’avait moulée à l’imitation d’un meuble de style surchargé de moulures. L’effet obtenu était, il faut le reconnaître, assez grotesque.

— Cher David, commença le vieillard sitôt assis, je suis heureux. J’ai de très bonnes nouvelles à vous apprendre. Nous allons bientôt pouvoir en découdre avec ces fameuses montagnes...

— Vous avez mis au point un explosif miracle ?

— Ne vous moquez pas. À mon âge, on se lasse très vite du vacarme... ou l’on devient sourd. Non, depuis longtemps je songeais à une autre méthode, une méthode si simple qu’elle en paraît bêtement évidente. Une astuce qui permettrait en quelque sorte de vaincre le cristal en utilisant le cristal... Vous ne voyez pas ?

David fronça les sourcils, convaincu que Modenko l’avait fait venir dans l’unique but de se payer sa tête.

— Mais non, lâcha son interlocuteur qui devinait ses pensées, je ne suis pas si puérilement facétieux. Il y a un bon moment que je pense à utiliser la technique du coin de bûcheron, c’est vrai. Je crois qu’en introduisant un coin entre les deux bords de la faille je provoquerai l’écartement de celle-ci.

— Un coin ?

— Oui, assez astucieusement, du moins à mon avis, j’envisage de précipiter plusieurs thomocks vivants dans le gouffre d’Almoha. J’estime que les cristaux auxquels ils ne manqueront pas de donner naissance, sitôt le dernier soupir rendu, dilateront intérieurement la fissure, *la contraignant à bâiller !*

— Le coin du bûcheron..., répéta stupidement David.

— Exactement, renchérit Modenko heureux de parader, chacune de ces maudites bestioles – si on la pousse dans le vide – va développer autour de son cadavre une véritable montagne. Ces masses de quartz, que vous connaissez bien, repousseront de part et d’autre les parois de la crevasse. La force de traction deviendra rapidement terrifiante car le cristal – inentamable – fera tout éclater autour de lui. Si l’on sème une vingtaine de thomocks le long de la lézarde, on devrait logiquement contraindre celle-ci à se dilater au-delà de nos espérances.

— Vous aviez raison, observa le jeune homme, ça paraît si simple que c’en est stupide. Pourquoi n’avez-vous pas essayé cette méthode avant les explosifs ?

Modenko eut une mimique d’impuissance.

— Parce que jusqu’à aujourd’hui les thomocks ne supportaient pas le climat du désert. Ils mouraient généralement déshydratés au bout d’une journée de marche, donc bien avant d’avoir atteint la faille.

— Et cela n'est plus vrai ?

— Non, depuis six ans je fais procéder à des expériences de réhydratation artificielle. Et aujourd'hui je peux le dire : nous avons réussi à mettre au point une substance qui permettra aux pachydermes de traverser le désert. Il y a une semaine que j'ai reçu le message me confirmant cet exploit.

— Voilà pourquoi les explosions ont commencé à diminuer.

— Parfaitement. J'ai voulu que les bénévoles s'acclimatent en douceur. Il n'était pas question de les rejeter du jour au lendemain dans l'inactivité.

— Et cette nouvelle méthode, quand comptez-vous l'appliquer ?

— Le plus vite possible. Une caravane de thomocks est déjà en marche. Elle devrait arriver sous peu. Je suis très impatient. Les animaux seront probablement en très mauvais état physique, mais cela n'a aucune importance. Tout ce que je veux, c'est qu'ils meurent en touchant le fond de la crevasse ! Qu'ils meurent et qu'ils fassent éclater la faille comme éclate une boîte de conserve jetée dans les flammes...

— Vous croyez que c'est réellement faisable ?

Modenko crispa la bouche en un rictus agacé.

— J'ai fait tous les calculs ! trancha-t-il. Les coins que je vais enfoncer mesurent plusieurs millions de mètres cubes, ils sont d'une dureté inattaquable... Regardez ce que peut faire un bûcheron sur un arbre avec quelques modestes coins de bois, et vous comprendrez la puissance de cette stratégie !

Il s'emportait. David leva une main conciliante.

— D'accord, d'accord ! Mais quel sera mon rôle dans tout ça ?

Le vieillard saisit un flacon, remplit deux gobelets souples.

— Vous allez être sur la touche pendant toute la partie opérationnelle du projet, dit-il sur un ton de confiance. La phase de destruction ne vous regarde pas. Je vais faire descendre aux oubliettes ces foutues montagnes, et cela je l'accomplirai seul, ou presque. Toutefois, cette liquidation va occasionner d'énormes dégâts à travers toute la planète. On ne réveille pas impunément cinquante séismes ! Après avoir détruit, il faudra bien reconstruire. Prendre le pouvoir et bâtir un monde neuf. C'est là que vous entrez en lice. Votre compagnie devra nous aider par des dons substantiels, c'est le moins qu'elle puisse faire. De plus, il serait bon que nous obtenions la faveur de certains transferts technologiques. Vous êtes très en avance sur nous, quelques miettes de savoir ne nous feraient pas de mal...

— Mais la charte...

— Je sais ! La charte intergalactique interdit d'accélérer

l'évolution des « peuplades primitives » ! Cela m'importe peu... À vous de vous débrouiller. Un organisme à même d'inventer ces monstruosité cristallines doit bien être capable de déjouer les contrôles de la douane cosmique. Vous devrez, du moins, les en convaincre...

— Êtes-vous sûr de ne pas faire une erreur, Modenko ?

— Non, on ne me pardonnera d'avoir « saccagé » Sumar que si je puis la rebâtir mieux qu'elle n'était auparavant, j'en suis parfaitement conscient. Il y a de plus un point important sur lequel je ne transigerai pas : *vous devrez nous débarrasser des thomocks encore en vie !* Il suffira de les charger dans les cales de vos fusées en prétextant je ne sais quel contrôle vétérinaire, et de les ramener sur la Terre. Il n'est évidemment pas question que je me remette à faire trembler le sol chaque fois qu'un de ces ruminants mourra ! Voilà. Votre mission est pour moi d'une importance considérable. Elle est complémentaire de mon action. La plupart des thomocks sont encore en vie, je ne veux pas, dans trois, quatre ou cinq ans, me retrouver forcé à repartir de zéro ! Vous négocierez tout cela avec vos employeurs, ils sont nos débiteurs : **ILS NE PEUVENT REFUSER !**

David songea que le vieillard se faisait beaucoup d'illusions sur les capacités philanthropiques de la compagnie, mais il n'en souffla mot.

— Vous croyez vraiment que les thomocks parviendront à traverser le désert ? dit-il pour faire diversion.

— Bien sûr ! Vous restez sceptique, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas habitué à cette idée, mais moi j'y travaille depuis six ans ! C'était un secret entre mes proches collaborateurs et moi-même. Nous n'avons jamais considéré les explosifs que comme un pis-aller, une méthode artisanale et grossière. Dans quelques jours, débutera le véritable travail de sape ! Je rendrai la nouvelle publique dès demain.

— Vous ne craignez pas une mauvaise réaction des bénévoles ?

— Pourquoi ? Nous poursuivons le même but : la disparition des montagnes ! Leur habitude de la dynamite ne va tout de même pas jusqu'au fétichisme ! Et maintenant assez parlé, trinquons !

David saisit son gobelet sans enthousiasme. Il lui sembla soudain que des jours noirs se préparaient.

Modenko convoqua ses fidèles dans la grande cour intérieure le lendemain même. Dans une déclaration ampoulée, d'un lyrisme pompier, il communiqua à la foule les informations nécessaires à la compréhension de la nouvelle méthode de combat. Si ses partisans

immédiats se meurtrirent les mains en applaudissements, les béquillards – eux – observèrent une réserve que David ne manqua pas de juger inquiétante.

CHAPITRE XII

David passa les trois jours qui suivirent sur le chemin de ronde, appuyé aux créneaux de caoutchouc amollis par la chaleur, fixant la ligne d'horizon que les vibrations de l'air brûlant faisaient onduler à la façon d'un reptile se déplaçant au fond d'une mare. Dans la cité de gomme, l'excitation atteignait à son comble et personne ne lui prêtait plus la moindre attention. Le trait de génie de Modenko l'avait rejeté dans l'anonymat. Il ne savait pas s'il devait s'en réjouir ou s'en inquiéter. Ne servant momentanément à rien, ne courait-il pas le risque d'être une fois de plus perçu par la population comme un intrus, un espion ?

On avait désormais abandonné le travail de pilonnage et les explosions avaient cessé de rythmer l'écoulement des heures. Il en résultait un silence insoutenable qui finissait par devenir plus éprouvant que les déflagrations en série, et, par moments, David se prenait à regretter le martèlement des charges illuminant de leur brasier éphémère les profondeurs de la crevasse. Depuis la suspension des opérations, une véritable armée d'infirmes désœuvrés occupait la crête des dunes. Un morne accablement semblait peser sur eux, et, en les observant, David ne pouvait s'empêcher de les comparer à une troupe de mercenaires rendus moroses par la cessation des hostilités.

À la fin du troisième jour, le visage cuit et recuit par le soleil, l'estomac ébranlé par les émanations nauséuses du caoutchouc surchauffé, il décida de franchir les portes de la ville et de se mêler aux éclopés.

La plupart avaient rageusement planté leurs béquilles dans le sable, comme des soldats mécontents qui fichent brusquement leurs fusils dans le sol, la crosse en l'air. Quelques-uns portaient avec ostentation des cartouches de dynamite en couronne autour du front, d'autres reposaient, la nuque calée par un tonnelet de poudre noire. Personne ne parlait.

David hésita puis s'assit finalement à flanc de dune, le regard tourné vers la crevasse, comme tous ceux qui l'entouraient. Il resta ainsi une demi-heure, puis une ombre le recouvrit et il reconnut le jeune garçon avec qui il avait partagé l'abri de la « baignoire molle ». Le gosse était encore plus sale que dans son souvenir. La suie des explosions lui avait tatoué une sorte de masque sur le visage, et le

ruissellement de la sueur – y traçant des sinuosités plus claires – avait transformé le tout en une peinture de guerre assez effrayante.

— Tu viens chercher tes habits ? attaqua-t-il avec hargne.

David arqua les sourcils, décontenancé.

— Mais oui ! s'impatienta le gosse, les fringues que je t'avais piquées !

Le jeune homme se força à sourire.

— C'est du passé, et puis il fallait bien payer tes services d'une façon ou d'une autre ! Mais qu'est-ce qui se passe ici ? On dirait un « sit-in » de protestation silencieuse !

L'enfant shoota dans le sable, aspergeant David de cailloux.

— Ils ont des raisons, non ? aboya-t-il. Tous ces mois de sacrifices, le danger, les mutilations... Et puis Modenko qui leur annonce brusquement qu'ils ne servent plus à rien, qu'il a trouvé un autre moyen ! Beaucoup d'entre eux sont morts pour ce projet, ils espéraient que la victoire serait obtenue grâce à eux. Et maintenant on leur dit que des ruminants vont les remplacer, que la solution viendra de vaches géantes ! Y a de quoi râler !

David dessinait dans le sable du bout des doigts. Les paroles du gamin faisaient lentement leur chemin en lui. Dépossédés de leur martyre quotidien, les éclopés des dunes se retournaient lentement contre Modenko, voilà une chose à laquelle le vieillard n'avait pas pensé ! Les dynamiteurs infirmes se sentaient volés de leur part de sacrifice, de leur part de gloire. La brutale intrusion des thomocks les éclipsait honteusement, les reléguait au rôle de spectateurs ou d'accessoiristes. Ils voulaient le risque, les blessures, la mort. Ils voulaient jalousement conserver leur statut d'artisans du séisme ! Et à cause de tout cela, en ce moment même, ils exébraient Modenko et ses traits de génie.

L'enfant s'était éloigné sans un salut, David demeura immobile un long moment, espérant surprendre quelques bribes de conversation, mais le mutisme autour de lui était général. Au bout d'une vingtaine de minutes, on commença même à le dévisager avec hostilité. Puis quelqu'un lui jeta une grenade non dégoupillée qui lui meurtrit cruellement l'épaule. D'autres projectiles ne tardèrent pas à le frapper, des bâtons de dynamite, des culots d'obus de petit calibre. Il comprit qu'il ne devait pas s'attarder et marcha vers la ville. Pour le bataillon des dunes, il n'était qu'un suppôt de Modenko, peut-être même l'un de ceux qui lui avaient soufflé l'absurde idée des thomocks...

Un vent de révolte soufflait ; que se passerait-il si ce millier d'hommes bardés d'explosif décidait brusquement de se retourner contre la ville de caoutchouc ? Le petit vieillard amateur de séismes y

avait-il seulement pensé ?

Inquiet et troublé, le jeune homme regagna le chemin de ronde et ses créneaux mous. Cette longue station dans la chaleur tombant du ciel lui rappelait la ville ignifuge et ses pièges sournois. Il avait soif et sa tête le faisait souffrir. Alors qu'il se préparait à retourner dans sa chambre, une clameur formidable monta des dunes, le clouant sur place.

Le premier thomock venait d'apparaître dans le vent de sable, tirant une langue blanche, les cornes au ras du sol, la toison souillée de bave et d'écume. Sa marche mal assurée s'inscrivait derrière lui en un zigzag profondément labouré. Des hommes l'encadraient, minuscules. Levant leurs piques à bout de bras, ils corrigeaient sa trajectoire en l'aiguillonnant comme un vulgaire bovin qu'on rentre à l'étable. Épuisée, la bête dodelinait de la tête, relevait son muflle englué de salive, et protestait en meuglant lugubrement. Sur les dunes, le bataillon des dynamiteurs éclopés s'était dressé d'un seul mouvement. Des huées saluèrent l'arrivée de l'animal sur lequel commencèrent à pleuvoir bouteilles vides et détritrus de toutes sortes. David serra les dents. L'avenir de Modenko allait se jouer dans les minutes qui suivraient. Il suffisait maintenant d'une cartouche d'explosif jetée sous le ventre de la bête pour faire capoter l'entreprise du maître de la cité molle, pour donner le signal de la révolte... Mais le pouvoir charismatique de Modenko était encore vivace, et personne n'osa l'irréparable. On se contenta d'injurier le thomock, de le couvrir d'ordures, tandis que les cornacs le poussaient lentement vers la grimace béante de la crevasse.

David incrusta ses ongles dans le caoutchouc des créneaux. Il savait ce qui allait suivre et cette seule idée le rendait déjà malade, pourtant il n'arrivait pas à rompre l'envoûtement, à regagner son appartement. Il demeura donc immobile, penché au-dessus des remparts, tandis que la meute avide de saccage déchargeait sa frustration sur l'animal titubant.

Certains avaient allumé des torches et, la béquille d'une main, le brandon de l'autre, sautillaient à côté du thomock pour lui brûler le pelage et la peau. Les poils roux grésillaient sous la morsure des flammes, faisant monter dans l'air une abominable odeur de cheveux grillés. Pratiquement morte de fatigue, la bête ne tentait même plus de se défendre, et chaque nouvelle agression n'amenait plus de sa part qu'un vagissement désespéré.

Maintenant, les porteurs de piques donnaient de la lance à coups redoublés, et, des mille blessures superficielles ouvertes dans le cuir du ruminant, suintaient des rigoles pourpres qui collaient ses poils

comme une teinture gluante.

Malgré les croûtes qui fermaient ses paupières, l'animal vit la faille, toute proche, et essaya de s'en détourner. Cette velléité de révolte fut accueillie par un concert d'imprécations. Des torches furent lancées, quelqu'un jeta sur le pelage un liquide inflammable qui provoqua l'embrasement de la croupe. Une tempête de rires salua cette initiative. Cette fois la bête se rua en avant, voulut sauter par-dessus l'abîme... et bascula dans le vide.

David serra les mâchoires, attendant le choc ignoble de l'écrasement final, mais la faille était bien trop profonde pour que le moindre écho parvienne à la surface. Il ne perçut rien d'autre que la vibration sourde des rebonds de la dépouille heurtant tour à tour l'une ou l'autre des parois. Puis ce bruit lui-même s'estompa, et il n'y eut plus que le sifflement aigu du vent sur la plaine dévastée.

La foule mit quelques secondes à sortir de sa fascination, puis le second thomock profila sa silhouette entre les dunes, et la clameur reprit de plus belle.

David relâcha tous ses muscles. La boucherie allait continuer, le massacre engendrant le goût du massacre. Déjà on rallumait les torches, on improvisait des hallebardes, des lances, on courait vers la nouvelle victime.

La « trahison » de Modenko trouvait là son exutoire. La mutinerie larvée se peignait dans une apparente servilité.

Épuisée par l'interminable course qu'on venait de lui infliger, la bête se laissa conduire au sacrifice sans un meuglement de protestation. Devant le gouffre, elle tenta de renâcler mais ses pattes plièrent sous le poids énorme de son corps fourbu, et elle bascula à son tour.

David avait atteint la limite de saturation, il se détourna. Il savait ce qui allait se passer. Dans les heures qui suivraient, d'autres thomocks surgiraient d'entre les dunes, troupeau en sursis égrené par le désert. Chaque fois leur pesante masse devrait trouver son chemin entre la double haie des lances et des torches, chaque fois leurs derniers pas trébuchants se termineraient sur la même glissade aveugle, le même engloutissement...

La boucherie durerait toute la nuit. Modenko n'avait-il pas parlé d'une dizaine de bêtes ? Au matin, il ne subsisterait plus rien de la sombre tuerie, rien que quelques taches de sang sur le sable, des brandons calcinés, des épieux abandonnés... La faille elle-même ne laisserait rien deviner.

Comme David se dirigeait vers l'escalier, Thessa jaillit de l'ombre. Elle avait le visage empourpré et ses yeux luisaient d'excitation.

— Tu as vu ? haleta-t-elle. Ils nourrissent la Grande Bouche ! La crevasse engloutit les thomocks les uns après les autres, comme de vulgaires morceaux de viande ! Elle est en train de s'empoisonner, David ! Bientôt son ventre se distendra et elle ouvrira la gueule pour vomir...

Le jeune homme recula, effrayé par cette sombre exaltation. Pourtant Thessa avait raison. Chaque nouvelle victime poussée dans l'abîme, c'était comme une cuillerée de poison jetée dans la bouche d'un fauve assoupi. L'organisme instable de la faille n'y résisterait pas longtemps. Modenko venait de semer son grain de catastrophe dans le sillon de la plaine d'Almoha ; désormais il n'y avait plus qu'à attendre...

— Je savais qu'il trouverait le moyen ! exulta Thessa. Maintenant la victoire est toute proche !

— Les dynamiteurs grognent, remarqua David. Ils n'apprécient guère de se trouver relégués au second plan.

Mais la jeune femme, qui courait d'un créneau à l'autre, ne l'entendit pas.

— Combien de temps avant que se développent les masses cristallines ? demanda-t-il comme elle revenait vers lui.

— Pas plus de trois jours. Il ne faut plus quitter la ville. Bien entendu, nous embarquerons les dynamiteurs. Assez parlé ! Viens boire avec nous, ce soir c'est fête !

Elle le prit par le cou et l'entraîna dans l'escalier, ils perdirent l'équilibre et roulèrent sur les marches de gomme sans se faire mal. À l'intérieur du château de caoutchouc régnait la débauche, et l'odeur puissante du vin de résine recouvrait toutes les autres. David fut happé par le tourbillon avant d'avoir pu réaliser ce qui se passait. Il se retrouva coincé entre plusieurs corps nus poisseux de vin et de sueur, cracha violemment le contenu d'un gobelet qu'on tentait de lui faire ingurgiter de force, et joua des coudes pour regagner le couloir. Mais la mollesse de l'architecture – dispensant les convives du secours d'un lit – avait conduit de nombreux couples à copuler sur le sol. Leur épiderme humide de transpiration collait au latex et ne s'en détachait qu'avec de grands chuintements mouillés. David étouffait, il chercha la découpe d'une meurtrière pour respirer l'air du dehors. Du désert, montaient des cris et des chants qu'estompait à peine la muraille de sacs. La fête rouge continuait. Il se passa la main sur le visage ; au même moment une fille lui glissa un bras autour du cou et tenta de l'embrasser. Sa bouche empestait le vin ; David la repoussa. Incapable de contrôler son équilibre, elle partit en arrière, s'affala sur un groupe. Il y eut un début de bagarre qui obstrua le passage ; David revint sur

ses pas, escalada les marches élastiques et retrouva le chemin de ronde. L'air froid de la nuit le fit tout de suite grelotter.

En bas, les thomocks n'étaient plus que de grandes masses sombres qui, pareils à des icebergs noirs, dérivait à bout de forces dans le sillage creusé par leurs prédécesseurs. Le ballet des torches dessinait autour d'eux un essaim de feux follets. Des mélopées rauques, scandées par les roulements de tam-tams improvisés, accompagnaient cette morne marche au supplice. David se demanda soudain s'il ne devait pas mettre la confusion à profit pour prendre la fuite, et il eut un mouvement en direction des écuries. Mais c'était stupide. Si les prévisions de Modenko s'avéraient, il n'y aurait bientôt plus qu'un seul endroit où trouver refuge contre la catastrophe : la cité de caoutchouc ! Partir dans le désert, c'était s'offrir à la voracité de la crevasse, au piège du réseau béant de failles secondaires qui ne manquerait pas de s'ouvrir sous l'impulsion des premières vibrations. Il était prisonnier sur son île de gomme noire, naufragé au milieu d'une mer de sable que n'allaient pas tarder à sillonner les mille bouches nées de spasmes telluriques.

Il éprouva le besoin de s'étourdir, d'oublier, et dévala l'escalier pour plonger au cœur de l'orgie. Cette fois, il ne résista pas lorsqu'on lui arracha ses vêtements, et s'abandonna les yeux fermés à la vague de mains avides qui parcouraient son corps.

Ce fut la morsure d'un rai de soleil tombant d'une meurtrière qui le réveilla au petit matin. Il était couché dans une flaque de vin, la tête sur le ventre d'une jeune femme. Il ne gardait que des souvenirs confus de la veille, des sensations mêlées : plaisir et dégoût, le cocktail habituel des fornications collectives. Il s'ébroua. Le sol était jonché de vêtements froissés, tachés, parmi lesquels il eut beaucoup de mal à retrouver ses propres effets. S'étant plus ou moins rhabillé, il remonta les couloirs en direction de la sortie et déboucha dans la chaleur du dehors. Aucune sentinelle ne veillait à la porte de la ville ; la débauche générale semblait avoir eu raison du dispositif de sécurité mis en place par Modenko. David dépassa la muraille de sacs et courut en se tordant les chevilles vers la crevasse. Elle s'étirait, plus noire que jamais, sur la blancheur du désert. Aux alentours, le piétinement désespéré des thomocks avait creusé de profondes tranchées. Des moignons de torches calcinées avaient été piqués çà et là dans le sable, il en montait une odeur écœurante de cendres refroidies. Quelques dynamiteurs ivres morts avaient roulé de part et d'autre du chemin de sacrifice, ils ronflaient encore, insensibles aux brûlures du

jour comme ils l'avaient été à celles du froid nocturne.

En s'approchant de la crevasse, David aperçut l'enfant aux cheveux brillantinés qui, allongé à plat ventre, le nez au bord du gouffre, semblait guetter quelque chose dans les profondeurs de la faille.

David s'agenouilla près de lui. Le gosse lui jeta un bref coup d'œil et reprit son observation.

— Je regarde pousser le cristal, daigna-t-il expliquer au bout d'un moment. Les vieux disent que ça va être rapide, que le ventre de la terre va exploser comme celui d'une femme enceinte d'un éléphant, c'est vrai ?

— Peut-être. Si tu aperçois des scintillements, c'est que le quartz a déjà commencé à proliférer. Mais les thomocks ont dû tomber très bas, il faudra probablement attendre encore un peu.

L'enfant soupira, dépité.

— Vous vous êtes soûlés et vous avez baisé, hein ? cracha-t-il hargneusement. Vous vous embêtez pas, vous, les chefs !

David fut tenté de lui dire qu'il n'avait rien de commun avec Modenko et sa clique, mais renonça. De toute façon le gosse ne l'aurait pas cru. Il se pencha à son tour pour essayer de repérer une quelconque luminosité au sein des ténèbres, mais il ne vit rien, qu'un repli de la terre où la nuit semblait vouloir s'attarder.

— Les vieux disent qu'il va falloir demander asile à Modenko, reprit le jeune garçon, qu'il faudra aller habiter dans cette ville molle comme une merde...

— Et ça ne te plaît pas ?

— J'ai pas envie de me frotter aux feignants qui nous regardaient du haut des remparts pendant que la dynamite nous sautait dans la gueule !

David se caressa la joue avec l'ongle du pouce. Sa barbe naissante crissa.

— Et si..., commença-t-il. Et si Modenko échouait ? Comment réagiraient tes copains ?

Le gosse prit appui sur ses mains pour s'asseoir. Il avait les sourcils froncés.

— Mal, lascia-t-il tomber. Si Modenko nous a raconté des histoires, il faudra qu'il paye, lui et les siens... Depuis le temps qu'il nous explique que la grande bouche va s'ouvrir, tout le monde s'est mis à y croire, alors...

— Mais il a réussi une fois déjà, observa le jeune homme. À Sainte-Herminia, on m'en a parlé...

L'enfant haussa les épaules.

— C'était pas une montagne, à peine une colline. C'était beaucoup plus facile qu'ici.

Une brusque bourrasque les aspergea de sable coupant, ils durent s'aplatir sur le sol. Pendant les quelques secondes où il demeura couché, David eut l'impression qu'une trémulation sourde lui traversait le ventre. C'était l'écho d'un choc venu de très loin en dessous de lui, une sorte de palpitation enfouie. Une image envahit aussitôt son esprit : celle d'une bête fouisseuse qui se tourne et se retourne au fond d'une galerie. Oui, c'était cela, mais aussi la gesticulation entêtée d'un fossile qui lutte pour se dégager du bloc calcaire où il est emprisonné, ou encore...

Il se redressa, un peu pâle, rencontra le regard du gamin.

— Tu as senti ?

Le gosse hocha la tête.

— C'est le cristal, chuchota-t-il. Il pousse. La semence des thomocks est en train de germer ! Bon sang ! J'ai la trouille !

Et il détala comme si le diable venait de surgir de la faille.

David hésita sur la conduite à tenir, faillit décamper à l'exemple du garçon, et se força à guetter une seconde secousse. Il n'eut pas longtemps à attendre. Un craquement sourd s'échappa de la crevasse, amplifié comme par le pavillon d'un porte-voix. Cette fois, il n'y avait plus aucun doute : le quartz était au travail, emplissant la cavité géante, la dilatant tel un coin fiché dans une blessure du bois. Modenko avait vu juste !

Désormais toute la géographie des alentours n'était plus qu'une pauvre ébauche en sursis ! Le désert allait se convulser, se distendre, éclater...

David se redressa, les jambes molles. Son ouïe, exacerbée par l'imagination, percevait des milliers de craquements. La plaine entière se mettait soudain à grincer comme un vieux parquet disjoint. Il s'affola. Lorsqu'il atteignit le grand escalier menant au château de caoutchouc, il était couvert de sueur et de bave.

Un peu plus tard, il croisa une bande de fêtards qui s'en allaient inspecter la crevasse, il leur cria un avertissement, mais ils ne l'entendirent pas... ou s'appliquèrent à l'ignorer. Mécontent de se sentir ainsi méprisé, il regagna sa chambre où il trouva Thessa endormie au côté d'un tout jeune homme. C'en était trop ! Il se lava et se changea sans se soucier de faire du bruit, puis descendit jusqu'aux appartements de Modenko. Le vieillard l'accueillit avec un paternalisme condescendant et ne parut nullement surpris des borborygmes émanant de la faille. Dégoûté, David monta droit aux remparts et reprit son poste d'observation sur le chemin de ronde.

Au début de l'après-midi, la foule des béquillards se présenta à la porte de la cité. Tous étaient chargés de ballots, d'armes et de pains d'explosif. On leur ordonna d'abandonner les mines et la poudre avant d'entrer dans la ville, mais ils refusèrent obstinément et commencèrent à gronder. Les gardes de Modenko, trop peu nombreux, ne parvinrent pas à se faire obéir, et il fallut se résoudre à autoriser l'accès des cours intérieures à cette horde en haillons s'accrochant à son arsenal comme un prêtre aux objets du culte.

David comprit clairement la menace, mais personne autour de lui ne semblait s'en préoccuper. En désespoir de cause il décida d'aller réveiller Thessa. Il la trouva seule et procédant à ses ablutions. Il ne s'attarda pas en préambule.

— La main-d'œuvre de Modenko montre les dents ! lâcha-t-il en saisissant la jeune femme aux épaules. Ils viennent de s'installer dans la grande cour intérieure avec tous leurs explosifs. Si la faille n'engloutit pas les montagnes comme vous l'avez annoncé, ce sera un massacre !

Thessa secoua la tête et partit d'un rire de gorge haut perché.

— David ! s'esclaffa-t-elle, tu bâtis un roman ! Pourquoi ces pauvres bougres nous en voudraient-ils ? Ils tiennent à leurs munitions parce que ce sont pour eux des outils de travail, c'est tout ! Que vas-tu chercher là ? De toute manière, il n'y a rien à craindre, la faille va s'ouvrir, ne sois pas si inquiet. Maintenant laisse-moi faire ma toilette !

Elle le mit fermement dehors, et il se retrouva dans le couloir, désarmé.

Tout au long de la journée, la crevasse fit entendre des craquements qui ressemblaient à des détonations déformées par l'écho. Une foule curieuse s'était massée sur le chemin de ronde. Des paniers de victuailles circulaient, ainsi que force cruchons et bouteilles. La fête se rallumait comme une braise exposée au vent. Chaque coup sourd émanant de la faille était salué par des ovations braillées à pleins poumons. Le contraste entre cette atmosphère de liesse et la catastrophe naturelle qui se préparait avait quelque chose d'effrayant.

Modenko avait fait boucler les portes de la ville ; désormais le château de caoutchouc flottait, comme un navire chargé de passagers, à quelques mètres au-dessus de la surface du sol. David était terriblement inquiet. Isolés dans leur cour, les béquillards restaient

silencieux, le front ceint de cartouches de dynamite. Lorsqu'un valet de la suite de Modenko s'approchait pour leur apporter une caisse de bouteilles ou une bourriche de salaisons, ils crachaient ostensiblement dans sa direction pour bien marquer leur mépris des « planqués ».

L'atmosphère ne cessa pas de s'alourdir jusqu'au moment où le premier coup de boutoir souterrain bouscula l'ordonnance des dunes. David vit réellement craquer le sol, éclater les bords de la crevasse. Des fossés et des ravines se creusèrent spontanément à travers toute la plaine dans un grondement de fin du monde. Des réseaux de craquelures s'ouvraient sous le sable, et les dunes – brusquement molles – s'y engloutissaient, comme digérées par un sablier géant. La muraille de sacs s'écroula, dénudant la ville. Il y eut une pause de quelques minutes, puis un roulement effroyable monta des profondeurs. Le sol se disloqua, écartelé. Des centaines de fissures secondaires se lancèrent à l'assaut du désert, avalant roches, cactus et baraques. Un mur de poussière jaune s'éleva pour retomber en crépitant sur les remparts de la ville volante. Des hommes et des femmes, touchés par les pierres, basculèrent par-dessus les créneaux. Un début de panique engorgea le chemin de ronde, et les sentinelles eurent beaucoup de mal à canaliser les curieux affolés vers les étages inférieurs. Comme l'avait assuré Modenko, la cité n'encaissa aucune secousse. La tourmente épouvantable qui ravageait le relief passait sous elle sans l'ébranler d'aucune manière. Tapi au creux d'une échauguette, David suivait le déroulement du séisme avec un curieux sentiment d'irréalité.

Enfin la Grande Bouche se dilata en un bâillement ténébreux où des cascades de sable se ruèrent en filets innombrables. David se boucha les oreilles car le tumulte devenait insupportable et sa tête lui paraissait tout près d'éclater.

Trois convulsions secouèrent encore le paysage, le balafrant en profondeur, mais la poussière était telle qu'il devenait de plus en plus difficile de voir ce qui se passait. Ça et là, d'invisibles éclatements pilonnaient la *mesa*, y sculptant des volées d'escaliers naturels qui s'éboulaient la seconde suivante, ne laissant subsister en lieu et place qu'un cratère aux bords déchiquetés.

Des projections de cailloux mitraillèrent les remparts, mais le bouclier de caoutchouc encaissa la charge sans dommage. Cramponné à sa meurtrière, David tentait de suivre les progrès de la faille qui se dilatait encore. La lézarde parut vomir un torrent de roches broyées, puis se stabilisa tandis que retombait le voile de poussière...

La catastrophe n'avait pas duré plus de quelques secondes, mais il ne restait plus rien du paysage que le jeune homme avait connu. La

ville de latex survolait une zone lunaire et piétinée, une portion de monde blessé à mort.

Les craquements s'estompèrent enfin, et il n'y eut plus que le souffle du vent se déchirant aux créneaux. Alors du ventre de la cité monta un formidable cri de triomphe...

CHAPITRE XIII

L'orgie dura jusqu'à l'aube, et cette fois dynamiteurs et citadins s'unirent dans la débauche sans souci de distinction.

David ne s'associa pas à ces réjouissances, il ne pouvait oublier le lourd tribut de vies humaines payé par les villages des alentours, et il resta seul dans son abri, les yeux fixés sur le gouffre béant qu'était devenue la faille d'Almoha. Il se sentait hébété, le cerveau meurtri. Jusqu'à la dernière minute il avait cru que Modenko échouerait, et voilà que la Grande Bouche parlait en faveur du vieil apprenti sorcier ! Il avait du mal à s'en persuader, et pourtant...

Désœuvré, il décida de se rendre dans la salle d'observation, sûrement déserte à cette heure, et d'observer la crevasse de plus près grâce à la lunette d'approche installée dans la fente d'une grande meurtrière par Modenko lui-même.

Dès qu'il eut rivé son œil à l'oculaire caoutchouté, il sentit que quelque chose n'allait pas, mais il ne put définir quoi. Il fouilla sa mémoire, devinant que la solution se tenait dans les propos du vieillard, mais les souvenirs filaient comme des anguilles. Une bribe de phrase émergea enfin du brouillard.

« J'ai tout calculé ! La faille d'Almoha ne devra pas s'entrouvrir de plus de deux cents mètres, ce sera suffisant pour engloutir toutes les montagnes qui la bordent ! »

Il sursauta : voilà ce qui n'allait pas ! La crevasse s'était élargie, soit, mais la distance entre les deux lèvres de pierre ne faisait pas deux cents mètres, il était prêt à le parier !

Les doigts fébriles, les paumes moites, il redressa la lunette pour la braquer sur l'horizon. D'abord – à cause du voile de poussière – il ne vit rien, puis la pyramide d'une montagne de quartz apparut dans le viseur. Elle n'avait pas sombré au fond du gouffre, non ! Seul l'un des angles de sa base s'était engagé dans la lézarde trop étroite, et le cairn – tout de guingois – reposait en équilibre au-dessus du vide. David sentit la sueur lui inonder le front. La bouche souterraine n'avait pu s'ouvrir suffisamment pour avaler sa proie de cristal ! Les montagnes de quartz lui restaient en travers de la gueule, lui ébréchant les dents !

Modenko avait bel et bien échoué...

David oscilla sur place, ne sachant quelle conduite adopter. De

combien de temps disposait-il avant que les fêtards, émergeant peu à peu de l'ivresse, ne se rendent compte de la réalité ? Pour l'instant le voile de poussière jouait encore son rôle d'écran, mais tôt ou tard le vent finirait bien par tomber ; alors il ne serait plus besoin de télescope pour voir la montagne de quartz chevauchant les deux rives d'une crevasse *trop étroite* ! Comment réagiraient les béquillards ? Très mal sans aucun doute, et leur déception se changerait vite en rage meurtrière...

Il décida finalement de prévenir Thessa ; peut-être aurait-elle une solution en réserve. Il se jeta dans le couloir, traversa précipitamment plusieurs salles jonchées de corps nus. L'odeur animale de toutes ces sueurs réunies faisait planer sur les lieux un relent de ménagerie. Il pressa le pas, le souffle court, les tempes bourdonnantes d'angoisse, enjambant les flaques de vin, de vomissures, et d'urine, qui pointillaient le sol. À demi penché sur une armée de partenaires fauchés par l'épuisement du plaisir, il cherchait, repoussant parfois un bras ou une cuisse pour parvenir à identifier un visage. Il lui fallut vingt bonnes minutes pour retrouver Thessa. Elle dormait, écartelée sur une peau d'ours, entre un dynamiteur au front ceint d'explosif et une femme mince à la musculature hypertrophiée.

Il la secoua violemment en lui bâillonnant la bouche. Elle étouffa, se débattit... Il dut la soutenir pour l'entraîner à l'écart. Tout son corps était poisseux. Du vin avait séché sur son menton et ses seins, y dessinant de curieuses taches de naissance. Il lui jeta le contenu d'une cruche au visage. Elle suffoqua mais finit par ouvrir les yeux.

— Écoute, chuchota-t-il contre sa tempe, la fête est finie, tout va mal. Modenko a échoué, viens voir.

Il la prit par le poignet et la força à marcher. Elle était lourde, presque inerte. Il dut la remorquer jusqu'à la salle d'observation.

— Qu'est-ce que tu racontes ? balbutia-t-elle. Tu es fou, tu as trop bu. Laisse-moi dormir, je suis si fatiguée.

Elle tenta de se coucher sur le sol, et il lutta contre cette masse qui s'amollissait, devinant que si elle se rendormait il ne parviendrait plus à la réveiller. Finalement il la poussa devant la lunette d'approche en rugissant : « Regarde ! »

Comme elle avait la vue troublée, il fallut plusieurs minutes pour que ses yeux s'accommodent à l'image renvoyée par le télescope. Soudain elle frémit, se figea, et vomit au pied de l'appareil. David se recula. Dans le château endormi, les hoquets de la jeune femme prenaient une ampleur grotesque. Lorsqu'elle releva la tête, elle était d'une blancheur de craie.

— Qu'est-ce... qu'est-ce qui s'est passé ? haleta-t-elle en se tenant

le front.

— La faille ne s'est pas suffisamment dilatée ! s'impatienta David. La Grande Bouche a tenté d'avaler une proie trop grosse pour elle, le morceau lui est resté entre les mâchoires ! Maintenant il faut prévenir Modenko ; lui seul peut contenir la rage des béquillards.

Thessa secoua négativement la tête. Elle était toujours blême, mais ses pupilles avaient retrouvé leur intelligence.

— Non, fit-elle d'une voix sourde, il ne parviendra jamais à les raisonner. Dès que le brouillard sera levé, il leur sera facile de jauger l'étendue de la catastrophe. Sur toute la longueur de la faille, les cairns doivent se trouver pareillement échoués... C'est terrible.

— Alors il faut fuir, observa le jeune homme.

— *Ou leur trancher la gorge pendant que l'ivresse les tient inconscients !* murmura Thessa comme sous le coup d'une brusque inspiration. De toute manière, il faut prendre les ordres de Modenko. Viens !

Ils coururent le long du couloir élastique, faisant tressauter les corps des dormeurs avachis, mais personne ne leur emboîta le pas.

L'étage réservé au maître de la cité molle était désert, la porte de ses appartements entrebâillée. Thessa posa la main sur la poignée et sursauta comme sous l'effet d'une morsure. Tout de suite après ses épaules s'affaissèrent, et elle étouffa un sanglot. David l'écarta hargneusement, déjà glacé à l'idée du spectacle qu'il allait découvrir. Il avait à peine passé le seuil qu'il aperçut Modenko abattu dans un fauteuil, les veines des poignets profondément cisailées. Une longue-vue reposait en travers de ses genoux, et la lumière tombant de la meurtrière l'éclairait de trois quarts, accentuant le tracé des rides craquelant son visage.

— Il a vu..., hoqueta la jeune femme. Il a vu qu'il avait échoué... Il ne l'a pas supporté. Maintenant nous sommes seuls.

Elle fondit en larmes. David jura.

— Il n'y a plus un instant à perdre, martela-t-il. Il faut quitter la ville, sortir les chevaux et filer. Préviens les tiens. Essayez de sortir du château sans réveiller les dynamiteurs.

— On ne peut pas le laisser comme ça, protesta Thessa, l'abandonner lui et son œuvre. Non, je refuse.

Il est mort mais nous pouvons continuer, son idée était bonne, il faut seulement plus de thomocks !

— Mais les béquillards ? objecta David.

La jeune femme lui fit face, le regard dur, les veines du cou saillantes.

— Je vais donner l'ordre de les éliminer ! cracha-t-elle. Ils

dorment, vautrés dans leur ivresse, ce sera facile.

David recula, épouvanté.

— Tu es folle ! Un nouveau massacre ? Votre tremblement de terre a déjà coûté la vie à des dizaines de tribus et tu veux recommencer ?

— Tu ne peux pas comprendre, lâcha Thessa avec mépris, laisse-moi passer. Je vais réunir une vingtaine de fidèles. Nous égorgerons ceux qui dorment, pour les autres il sera facile de leur distribuer du vin empoisonné.

David lui barra la route.

— Non ! rugit-il, assez de folies ! Coupe le matelas d'air qui soutient la ville, sors les chevaux et ordonne l'évacuation.

— Jamais ! vociféra Thessa. Modenko a perdu une partie, mais les Séismophiles peuvent encore gagner ! Rengaine ta sentimentalité imbécile, laisse-moi passer !

— Non !

Elle se jeta sur lui, le frappa sèchement à la carotide. Il suffoqua, plia les genoux, mais eut le réflexe de s'accrocher aux cuisses nues de la jeune femme. Ils perdirent tous deux l'équilibre et roulèrent dans la flaque de sang coagulé qui entourait la dépouille de Modenko. Ils continuèrent à se battre au milieu de cette boue rougeâtre aux relents de boucherie. Ils furent très vite englués de la tête aux pieds, barbouillés de caillots comme deux spectres échappés d'un film d'épouvante. Le combat se changeait en gesticulation, en lutte grotesque ; les coups dérapaient, les prises avortaient faute de pouvoir s'assurer. Puis Thessa mit la main sur le rasoir qui avait permis à Modenko de s'ouvrir les veines, et David para de justesse un revers destiné à lui trancher la gorge. Horrifié, il fit un bond en arrière, dérapa et s'affala lourdement. À la seconde où il tombait, il enregistra du coin de l'œil l'image d'une petite silhouette debout dans l'entrebâillement de la porte. Une silhouette d'enfant qui les contemplait sans un mot. Thessa leva son arme puis se figea. Elle aussi venait de repérer l'intrus. David rampa sur le flanc, reconnut avec stupeur le gosse aux cheveux brillantins qu'il avait déjà rencontré à trois reprises. Mais déjà Thessa se ruait en avant, délaissant David pour courir vers l'enfant. Le jeune homme comprit qu'elle n'avait plus qu'une idée en tête : supprimer ce témoin gênant qui, dans une minute, allait courir hurler la vérité par tout le château. Dans un réflexe qui l'étonna lui-même, il lança son pied entre les chevilles de la femme, la fauchant en pleine course. Elle tomba, rebondit sur le sol élastique et lâcha son arme.

— File ! hurla David à l'adresse du gamin. Cours ! Dépêche-toi !

Le gosse se secoua, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis décala à toutes jambes. Thessa se redressa, tâtonna pour ramasser le rasoir.

— Dieu ! gémit-elle en regardant David, tu es trop bête, tu ne mérites même pas que je te tue ! Tu ne comprends donc pas que ce même va ameuter tous les béquillards ? Maintenant ce n'est plus qu'une question de minutes...

Sans plus s'occuper de lui, elle se jeta sur les traces de l'enfant. Le jeune homme essaya de la rattraper, mais elle courait trop vite pour lui. Il fut contraint de s'arrêter, le cœur battant à tout rompre. Il lui sembla que des cris s'élevaient devant lui et il connut un bref instant de panique. Il se força au calme. Peut-être restait-il encore une chance d'éviter le massacre. Si l'on sabotait la soufflerie, la ville se poserait sur le sol, il serait alors facile d'ouvrir les écuries, de libérer les chevaux. Les partisans de Modenko qui voudraient s'échapper n'auraient qu'à saisir une crinière au passage... Si la cité restait suspendue dans les airs, les béquillards auraient beau jeu d'entamer un massacre à huis clos. La seule solution était donc bel et bien de forcer le château à atterrir ! Fort de cette assurance, il chercha un escalier conduisant aux soutes. Il ne connaissait rien à la mécanique mais il supposait que quelques coups de hache, un ou deux courts-circuits, suffiraient à faire mourir le coussin d'air soutenant le bastion de caoutchouc. Dans sa précipitation, il manqua une marche et dévala l'escalier comme un tonneau. Étourdi par son interminable chute, il releva le nez dans la salle des moteurs. Là, plus de gomme ni de latex ; les fondations de la cité étaient en métal comme n'importe quel fuselage de vaisseau cosmique. Des machines que David ne connaissait pas grésillaient dans la pénombre. Il y en avait trois, de la taille d'un thomock. Une odeur d'ozone flottait dans l'air. Un énorme pupitre de commande occupait l'une des cloisons.

David hésita, tourna au hasard quelques boutons. Des voyants s'allumèrent et une sonnerie retentit. Il lui sembla que le régime des machines s'était ralenti. Il attendit cinq minutes, puis s'impatienta et se mit en quête d'un outil avec lequel il pourrait sectionner les câbles électriques jaillissant des blocs-moteurs. Il trouva une grosse cisaille à bras caoutchoutés et se lança dans un méticuleux saccage, après quoi il laissa tomber son outil et courut se réfugier dans la cage molle de l'escalier d'accès. Là, recroquevillé sur lui-même, il attendit le choc. Celui-ci vint au bout de quatre-vingts secondes, le faisant rebondir comme une balle d'un mur à l'autre. Bien qu'amorties par le rembourrage de gomme, les secousses furent plutôt rudes, et David se redressa avec une arcade sourcilière éclatée et la bouche fendue. Il lui

sembla que la ville penchait sur la gauche, et que tous les planchers avaient une inclinaison d'une vingtaine de degrés. Probablement le château s'était-il échoué sur un sol inégal ; de toute façon il n'avait pas le temps d'y réfléchir.

S'aidant des mains, il se hissa au rez-de-chaussée. Une rumeur confuse emplissait les couloirs, et il eut l'impression qu'on se battait aux étages supérieurs. Il traversa une salle vide, sortit dans la cour. La chaleur le fit sauter en arrière. Une chaleur inhabituelle, une morsure de four chauffé à blanc... Dans les écuries, les chevaux hennissaient de frayeur. David crut une seconde que le feu s'était déclaré, mais il renifla sans parvenir à détecter la moindre odeur de fumée.

Une cartouche de dynamite explosa à l'intérieur d'une tourelle d'angle, David vit la construction se dilater comme une chambre à air trop gonflée puis reprendre son volume initial en moins de dix secondes ! Les parois souples avaient complètement absorbé le choc sans subir la plus petite déchirure ! Cette fois, aucun doute n'était plus permis : on se battait bel et bien au long des galeries.

D'autres turbulences gonflèrent l'architecture de latex, soulevant sur les murs d'énormes hernies luisantes. Les déflagrations ne parvenaient à David que considérablement assourdies mais il était incontestable que les béquillards usaient de leur arme préférée : la dynamite !

Ce bombardement interne n'expliquait pas pour autant l'intense chaleur qui paraissait régner dans les cours. David décida de se rendre aux écuries par le grand déambulatoire du rez-de-chaussée, mais, sitôt la première porte poussée, il déboucha au beau milieu d'une affreuse tuerie. Les corps mêlés la veille pour le plaisir se mêlaient à présent pour le carnage. Hommes et femmes roulaient, le couteau brandi, s'entr'égorgeant sur les reliefs du festin. Pris de court, on s'affrontait avec les instruments mêmes du banquet : fourchettes, lardoirs, tronçons de bouteille. Tentures et coussins buvaient le sang des victimes, comme de grosses éponges disposées là à cet effet.

David battit en retraite, poussa un autre battant. Là, il n'y avait plus que des cadavres fracassés et noircis par une explosion interne. Le jeune homme traversa ce champ de dépeçage en s'efforçant de regarder droit devant lui. Au moment où il atteignait l'extrémité de la salle, une demi-douzaine de béquillards surgirent d'une voie d'accès latérale, et le prirent en chasse en poussant des hurlements. Comme ils se déplaçaient avec difficulté, David put les distancer sans trop de mal, mais il en vint d'autres. Craignant de se retrouver encerclé, il arracha une tenture, la trempa dans un cratère de vin, et – s'en drapant comme d'un suaire – se jeta par l'une des meurtrières dans la

fournaise de la cour. Il courait de toute la force de ses jambes, craignant qu'on ne lui lance un bâton d'explosif ou une grenade. En quelques secondes, l'humidité imprégnant l'étoffe se changea en buée, et il n'eut plus sur la tête qu'un chiffon roussi. Il avait atteint les écuries. Les hennissements des bêtes affolées lui emplirent les oreilles. Titubant, les poumons brûlés par l'aridité de l'air, il se laissa tomber sur la paille sèche jonchant le sol. La conscience d'un regard posé sur lui le fit presque aussitôt pivoter : le gosse aux cheveux brillantinés se tenait debout dans la pénombre, du sang sur le visage et la poitrine, un long couteau à découper dans la main droite. Durant une demi-minute, l'enfant conserva une attitude menaçante, puis son bras armé retomba.

— Tu es blessé ? interrogea David.

Le gosse secoua négativement la tête.

— Non, mais l'autre, la mère Thessa, elle a bien failli m'avoir... Pourquoi tu m'as dit de partir ? Tu aurais dû essayer de me coincer, au contraire.

— Tu ne crois pas qu'il y a mieux à faire que s'entre-tuer ? Cette chaleur, qu'est-ce que c'est ? Vous avez mis le feu ?

— Non, s'insurgea l'enfant, c'est depuis que le brouillard de poussière est tombé, ça vient du ciel !

— Du ciel ?

— Oui, si tu veux voir, faut monter aux créneaux, mais ça chauffe dur, j'te préviens !

— Il y a un escalier accessible ?

— Oui, celui de l'aile ouest, ils s'y sont tous tués. On y va ?

— On y va !

Ils se mirent à courir vers la tourelle d'angle, s'abritant tous les deux sous la tenture décolorée d'où montait une odeur de linge oublié sous le fer.

L'escalier à vis était encombré de cadavres qu'il leur fallut enjamber de marche en marche. Plus on grimpait, plus la chaleur se faisait agressive. Une idée peu réjouissante s'infiltrait peu à peu dans le cerveau de David, une idée qu'il avait peur de voir confirmée lorsqu'il atteindrait le chemin de ronde.

En haut, la température était telle qu'ils durent renoncer à sortir. Ils se penchèrent d'un même mouvement pour regarder par la fente de la meurtrière, et plissèrent les paupières, éblouis. Le ciel semblait s'être changé en une flaque de mercure étincelante. Un pinceau de lumière jaillissait de ce brasier aérien pour tomber sur la ville échouée comme le halo d'un projecteur.

— C'est apparu dès que la poussière s'est dissipée, insista l'enfant,

comme ça, d'un coup. Comme si on avait allumé une lampe !

David éleva la main à la hauteur de son visage, risqua un œil entre les interstices de ses doigts. Il frémit. Le trait de lumière provenait en droite ligne de la montagne à demi engagée dans la crevasse, cela lui rappelait... *la cité ignifuge* ! Il essaya d'avalier sa salive, saisit le gamin aux épaules.

— Écoute, balbutia-t-il, c'est très grave ! Le cristal a été déplacé par les secousses. En engageant l'un de ses angles dans la faille, il a changé d'orientation. Il n'intercepte plus le soleil de la même façon. Tu comprends tout ça ? En ce point précis du désert, il se change en loupe ! Or la ville est échouée, elle ne peut plus bouger. Il faut l'évacuer, sinon nous allons tous griller. Dans trente ou quarante minutes, la chaleur va nous bombarder comme un lance-flammes ! Tu peux faire entendre ça à tes amis ? Je vais essayer de retrouver Thessa et de la convaincre. Es-tu d'accord ?

L'enfant parut réfléchir. La responsabilité qu'on lui confiait le gonflait d'importance. Il finit par acquiescer.

— On se sépare ici, précisa David. Il faut que tout le monde soit dans la cour très, très vite, sinon...

Le gosse s'éloigna en caracolant, comme s'il montait un cheval imaginaire. Pour lui, tout cela n'était qu'un jeu. David soupira, découragé. Enveloppant sa main droite dans un morceau de tenture, il la passa par la fente de la meurtrière et racla la paroi extérieure du château. C'était mou, poisseux, *comme du chocolat fondu*...

— *La ville est en train de fondre* ! hoqueta-t-il à voix haute sans même s'en rendre compte.

La cité allait s'affaïsser sur eux comme un œuf de Pâques oublié au soleil ! Des larmes de latex allaient les submerger comme des coulées de lave...

Il fut pris de panique, s'avança jusqu'aux créneaux dominant la cour intérieure et se mit à hurler :

— Au feu ! Au feu !

Mais sa voix ne portait pas. Il battit en retraite, les épaules dévorées par le feu tombant de la montagne bousculée.

Maintenant il ne pouvait plus attendre, il fallait ouvrir les écuries, libérer les doubles battants fermant la ville avant que la chaleur ne les soude ensemble !

Il dévala l'escalier, butant sur les morts, rebondissant d'une paroi à l'autre. Il ne savait plus très bien ce qu'il faisait. Le souvenir de ce qu'il avait subi lors de son séjour dans la cité ignifuge paralysait son intelligence. Là-bas il s'en était sorti de justesse, mais ici il n'y aurait aucune casemate d'amiante pour le protéger, aucun scaphandre anti-

feu... Il savait que la température, atteignant le seuil critique, allait doubler toutes les dix minutes, changeant l'architecture du château en flaque bouillonnante. Et cette seule pensée lui donnait envie de hurler. Dans les écuries, il rassembla tous les récipients qu'il trouva et les emplît d'eau. Après s'être aspergé de la tête aux pieds, il se drapa dans son suaire et se précipita vers les portes de la cité dont il fit jouer le système de fermeture.

Mais déjà les battants adhéraient entre eux, il les martela à coups de talon pour les forcer à s'entrouvrir en se demandant si un cheval pourrait passer au travers d'une si mince ouverture. Toute la cour collait. En levant la tête on apercevait les toits des tourelles qui fumaient en bouillonnant. Il retourna dans l'écurie, aspergea les bêtes, mais lorsqu'il voulut leur faire quitter l'abri, les animaux reculèrent, terrifiés par le mur de chaleur...

Quelques béquillards inquiets avaient envahi l'espace intérieur. Leurs cannes s'enfonçaient dans le sol avec un immonde bruit de succion comme s'ils s'étaient déplacés sur un chewing-gum géant. Ils paraissaient avoir perdu toute ardeur au combat. Ils furent suivis par une poignée de partisans de Modenko. Des gouttes de latex en fusion tombèrent des toits, les aspergeant, plaquant sur leurs visages et sur leurs bras une horrible carapace bouillonnante. Ils se dispersèrent en hurlant, essayant désespérément d'arracher cette seconde peau qui ne pelait qu'en leur laissant les muscles à nu.

— Sortez ! commanda David, sortez tous ! La ville est en train de fondre !

Mais lui-même ne se décidait pas à franchir la porte gondolée. Où était Thessa ? Où était le gosse ? Il ne pouvait se résoudre à les abandonner.

Au-dessus d'eux, le donjon perdait sa belle rectitude, penchait des créneaux. La pluie bouillonnante crépitait de plus belle. Enfin il aperçut la jeune femme et l'enfant. Il courut vers eux, et, les saisissant chacun par un poignet, les poussa vers la porte dont les battants recommençaient à adhérer. Ils durent se baisser pour passer dans la niche encore ouverte. De l'autre côté c'était l'escalier gluant. Un incroyable tumulte éclata dans leur dos, fait de cris d'hommes terrifiés et de hennissements de chevaux fous. Une bousculade insensée tentait de dilater l'orifice subsistant entre les battants ; c'était comme si la cité cicatrisait ses ouvertures – portes ou meurtrières –, se refermant comme un écrin de mort sur son butin humain.

David, plongeant en avant, entraîna Thessa et le gosse dans sa chute. Il avait l'impression de se déplacer sur une montagne de matelas pourris, de ramper sur le dos d'un cétacé en décomposition. Il

toucha enfin le sol labouré, d'un gris de cendres. Il leur fallait encore sortir du halo, se réfugier en terre froide. Il les pressa, les suppliant et les invectivant tour à tour. Derrière eux, la ville bâtie par Modenko fumait comme un vieux tas de pneus sur le terrain vague d'un ferrailleur.

Quand leurs pieds touchèrent enfin un sable qui leur parut tiède, ils s'aperçurent que personne ne les avait suivis. Ils étaient les seuls rescapés du brasier.

CHAPITRE XIV

Ils serpentèrent longtemps entre les crevasses zébrant le sol. Un panache fuligineux montait de la ville, une écharpe de fumée que le vent rabattait vers eux, et qui collait aux pierres comme une traînée de peinture.

Ils avançaient en silence, côtoyant un labyrinthe d'abîmes fraîchement ouverts. Autour d'eux il n'y avait plus de dunes, rien qu'une étendue fracassée, une plaine disloquée jusqu'à l'horizon. David marchait en tête, d'un pas d'automate. Il savait que son périple touchait presque à sa fin. Il ne lui restait plus d'autre solution que de regagner la capitale, et d'y attendre le passage de la prochaine navette terrienne. Ensuite ce serait le long retour, et, tout au bout, le visage sinistre de Neemorev, le grand inquisiteur de la compagnie... Pour chasser cette pensée, il se retourna. Thessa et l'enfant titubaient dans les cailloux, la figure noire de suie.

— Si on veut faire de la route, il vaut mieux attendre la nuit, souligna le gosse. On va se tuer à crapahuter sous ce soleil !

Il s'arrêta, les poings sur les hanches, regarda autour de lui, et désigna un trou de rocher noyé d'ombre.

— Ça pourrait faire office de caverne, lança-t-il. On peut essayer de dormir en attendant la nuit.

— Il faut combien de temps pour sortir du désert ? interrogea David.

— Avant le tremblement de terre : une journée. Maintenant, sûrement plus !

Ils pénétrèrent dans la cavité. On y manquait d'air et le jeune homme eut l'impression d'entrer dans une voiture garée durant des heures en plein soleil.

— J'ai soif, constata l'enfant. Restez là, je vais voir si l'oasis existe encore.

David se laissa tomber dans le sable. Il réalisa qu'une multitude de gouttelettes de caoutchouc fondu adhéraient à ses bras. Il essaya de s'en débarrasser, mais elles s'étaient à nouveau solidifiées, se changeant en pustules élastiques. Les arracher s'avéra trop douloureux, il renonça.

— Et maintenant, fit Thessa d'une voix sourde, tu vas rentrer chez toi ?

— Je ne peux pas faire autrement. Et toi ?

Elle eut un rire sans joie.

— Je vais continuer. Il y a d'autres clans de Séismophiles. Moins importants, bien sûr, mais tout de même actifs. Je leur dirai que Modenko a failli réussir, que son idée était bonne.

— Vous recommencerez ? La faille, les thomocks ?

— La technique du coin de bûcheron ? Évidemment ! C'est la seule qui ne nécessite presque aucun soutien financier. Je connais le secret de l'élixir qui permet aux thomocks de traverser le désert ; Modenko m'en avait confié la formule... Il faudra un peu de patience, c'est tout.

David soupira, découragé. Thessa, en l'entendant, lui jeta un coup d'œil irrité.

— Et que proposes-tu ? cracha-t-elle. Que nous attendions ton retour ? Peux-tu seulement garantir que ta compagnie fera quelque chose pour nous ?

— Non, avoua-t-il tristement, je ne veux pas te mentir... Non.

— Alors nous ne pouvons compter que sur nos seuls efforts, conclut-elle. Cela coûtera cher, mais nous réussirons !

— La compagnie ne fera rien, reprit David, mais je peux alerter l'opinion publique. Révéler toute l'affaire à la presse... Il y aura un certain scandale, mais après cela on ne pourra pas décemment refuser de venir vous débarrasser des thomocks encore vivants.

— En agissant ainsi, tu trahirais tes employeurs.

— Je sais.

— Une telle prise de position te mettra sans aucun doute en danger. Tu y as pensé ? Ils ne reculeront devant rien pour t'obliger à te taire. Et puis crois-tu que les Terriens se lèveront en masse pour défendre une lointaine planète dont, pour la plupart, ils n'ont jamais entendu parler ? Tu rêves, David...

Le jeune homme se redressa d'un coup de reins, quitta l'abri de la caverne. À quelques centaines de mètres, la ville de caoutchouc se gondolait derrière l'écran vibrant de l'air surchauffé. Ses angles avaient fondu, ses remparts s'affaissaient, prenant l'aspect de panses flasques. David songea que le froid de la nuit durcirait cette bouillie, lui redonnant sa rigidité première. Et puis au matin, avec le lever du soleil, tout recommencerait : le bouillonnement, les bulles, la déliquescence...

Le sable crissa, trahissant l'approche de Thessa. David ne bougea pas, la chaleur le minéralisait.

— Tu n'es qu'un naïf, murmura rêveusement la jeune femme, un humaniste au petit pied. Si tu rentres sur Terre, tu ne pourras pas

t'empêcher de parler, de rameuter les foules. Ton « scandale » durera deux jours, puis on l'oubliera. Mais ta compagnie, elle, ne t'oubliera pas ! Tu auras un accident, ou un accès de dépression. Bref, une mort presque naturelle. Et tout cela n'aura servi à rien... Tu ferais mieux de rester ici, de te tenir le plus possible éloigné de la navette. Je te vois très bien errant dans le désert, te joignant à l'une de ces tribus de mutants qui s'appliquent à vivre dans la lumière des arcs-en-ciel. On prétend que le rayonnement du quartz leur a troublé l'esprit, et qu'ils connaissent une béatitude permanente... Cela devrait t'aller comme un gant, même si tu dois payer ce bonheur de quelques transformations physiques.

— Tu te moques de moi !

— Non, pas vraiment. Après tout ce serait une façon comme une autre de te faire expier le crime de tes employeurs. Car, tout bien considéré, tu ne t'es pas racheté ! Tu n'as rien fait qui nous permette de passer l'éponge. Finalement, ce serait un châtiment bien doux, un châtiment pour rêveur...

Elle se tut, le fixa longuement, puis dit dans un souffle :

— Demain, il faudra nous séparer. J'irai vers un autre clan. Toi... Va où tu veux. Saute dans ta navette, retourne sur la Terre, obéis à tes chefs ou trahis-les. C'est à toi d'en débattre avec ta conscience. De toute manière, avant de rejoindre la capitale, il te faudra encore traverser le désert. Tu auras cent fois le temps d'être à nouveau capturé par un groupe de Canonniers ! Et ce coup-ci, je ne serai pas là pour te tirer de la nasse.

L'enfant apparut, porteur d'une outre probablement récupérée dans les débris de l'ancien camp des béquillards. Ils burent avidement l'eau saumâtre au goût de vase qui s'échappait de la poche de cuir. Repus, un relent de marécage dans la bouche, ils retrouvèrent le coin d'ombre.

— Thessa suggère qu'on se sépare, dit soudain David en cherchant le regard du gosse. Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est bien. On tirera l'outre au hasard, et puis chacun partira dans une direction différente.

— Tu rejoindras d'autres dynamiteurs ?

— Non. J'irai chez les Canonniers. J'apprendrai à manœuvrer les canons.

David eut un haut-le-corps.

— Tu es fou ! Tu ne sais pas ce...

Thessa l'interrompt en lui saisissant le poignet.

— Si ! IL SAIT, mais il est né sous le signe de la poudre. Tu ne peux pas comprendre. Tu n'es pas des nôtres, David, tu es plein de

bonne volonté, mais tu essayes constamment de brouiller les cartes. Tu veux nous faire jouer avec un jeu truqué !

— Mais il va à la mort ! protesta le jeune homme.

Thessa haussa les épaules.

— Vous nous avez fabriqué un monde de mort, c'est normal. Le suicide est pour nous, la mauvaise conscience pour toi ! Laisse-nous suivre nos pistes ou alors intègre-toi, viens avec moi cultiver les tremblements de terre, grimpe vivre dans un filet, loue-toi une chambre dans une cité ignifuge ou redeviens artilleur. Si rien de tout cela ne te tente, repars chez les tiens ! Une fois pour toutes, il faut choisir ; nous ne sommes pas des sauvages qu'on éduque. Le cristal a donné un certain sens à notre vie (ou l'en a privé, c'est selon !) ; tu ne peux pas prétendre bouleverser tout cela au nom de ta prétendue morale.

— Mais c'est un gosse, balbutia David. J'ai vu ce qui se passait chez les artilleurs ! Il faut...

— Pauvre David ! s'esclaffa Thessa. Ta morale terrienne t'interdit d'envoyer un enfant à la mort, mais elle vous autorise – toi et tes maîtres – à laisser crever une planète de la peste du cristal ! Vous nous avez donné un cimetière pour monde, pourquoi t'insurges-tu de nous voir y jouer un jeu mortel ? Les seuls êtres qui soient ici à l'abri sont les thomocks, au sein de leur cercueil de quartz !

Elle eut une mimique d'impatience puis choisit de mettre fin à la conversation en leur tournant ostensiblement le dos.

C'est dans ce silence, lourd d'incompréhension, qu'ils attendirent la nuit. Abruti par la fournaise, David ne tarda pas à sombrer dans un sommeil comateux. Il rêva bientôt que les séismes déclenchés par Modenko avaient rayé la capitale de la carte de Sumar, et que la navette terrienne avait été engloutie par une crevasse. Il se vit, campant sur les ruines de la cité détruite, en train d'attendre le prochain vaisseau dépêché par le ministère d'aide intergalactique, mais celui-ci ne venait pas... Finalement surgissaient les Canonniers, qui le captureraient une nouvelle fois. Un peu plus tard, il mourait dans l'explosion d'une pièce de douze.

Il se réveilla, l'estomac noué par la peur, la langue gonflée. Lorsque la lune brilla dans le ciel, Thessa donna le signal du départ.

— Nous marcherons ensemble jusqu'à ce que nous soyons sortis du désert, expliqua-t-elle. Ensuite chacun choisira sa route.

Elle prit la tête de la colonne, et ils commencèrent à zigzaguer entre les crevasses, les yeux fixés sur le sol.

ÉPILOGUE

La première montagne qu'ils dépassèrent leur révéla en son centre la masse inerte du thomock défunt. Prisonnier de l'iceberg de cristal, le cadavre semblait un crapaud déparant quelque diamant gigantesque. David trouva ce spectacle d'une beauté effrayante et se prit, subitement, à aimer le goût vénéneux de cette planète un peu folle. Malgré ce qu'il venait de vivre, il comprit qu'il aurait du mal à quitter Sumar sans regarder par-dessus son épaule, sans ressentir un pincement désagréable au creux de l'estomac. Il soupira. Dans la lumière bleuâtre de la lune le sable ressemblait à de la neige.

*Au matin, ils tirèrent la gourde à la courte paille. Ce fut Thessa qui gagna. David ne put s'empêcher d'y voir un signe obscur des dieux.
Sans un mot, ils se séparèrent...*

FIN

[1] Voir « Comme un miroir mort », in *Vue en coupe d'une ville malade*. Denoël. Présence du Futur.